

Université de Montréal

**Conceptions européennes de la
Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles
L'Empire du Milieu est-il égyptien?**

par

Marie-France Matte

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Arts
en histoire

Août 2007

© Marie-France Matte, 2007



D
7
US4
2007
v.025

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:
Conceptions européennes de la
Chine aux xvii^e et xviii^e siècles
L'Empire du Milieu est-il égyptien?

présenté par :
Marie-France Matte

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Laurence Monnais, présidente
David Ownby, directeur de recherche
Thomas Wien, membre du jury

15 SEP. 2007

Résumé

Aux xvii^e et xviii^e siècles, les Européens tentent d'intégrer l'Empire du Milieu dans leur conception de l'histoire du monde. Pour ce faire, ils échafaudent de nombreuses théories. L'une d'entre elles stipule que la Chine a été fondée par les pharaons d'Égypte peu après le Déluge auquel réfèrent les textes bibliques. Les auteurs qui soutiennent cette hypothèse de colonisation diffèrent entre eux tant dans leurs méthodes que dans leurs objectifs. Des Jésuites, comme Kircher, espèrent par exemple prouver les origines chrétiennes de la Chine pour aider à la conversion de ses habitants. D'autres chercheurs, tels de Guignes, Dortous de Mairan, et Needham, essaient de comprendre les débuts de l'humanité et la chronologie des civilisations. Leurs opposants, dont Pauw et certains missionnaires jésuites, présentent également une variété d'arguments basés sur leurs propres notions savantes. Pendant deux cents ans, le débat se poursuit, entraînant dans ses questionnements plusieurs membres influents de l'intelligentsia européenne.

Mots-clés : Chine, Égypte, égyptologie, Joseph de Guignes, Athanasius Kircher, Jean-Jacques Dortous de Mairan, John Turberville Needham, Cornélius Pauw, sinologie.

Abstract

During the xviith and xviiith centuries, European thinkers sought ways to incorporate China in their vision of world history. One of their theories assumes that the Middle Kingdom has been founded by Egyptian pharaohs not long after the biblical Flood. The authors supporting this colonization thesis differ both in their methods and objectives. Some Jesuits, like Kircher for example, hoped to prove the Christian origins of China to help convert its inhabitants, while other researchers, including de Guignes, Dortous de Mairan, and Needham, worked to gain an understanding of the beginnings of human civilizations. Their opposition, which counts Pauw as well as certain Jesuit missionaries, also offers a broad variety of arguments, all based on various personal conceptions. The debate went on for a period of two hundred years, bringing together some of the most influential minds of the time.

Keywords : China, Egypt, ^Egyptology, Joseph de Guignes, Athanasius Kircher, Jean-Jacques Dortous de Mairan, John Turberville Needham, Cornelius Pauw, ^Sinology.

Table des matières

Introduction

Une fabuleuse hypothèse.....	1
Brève histoire des contacts sino-européens.....	2
Aux sources du savoir.....	5
La primauté des écritures.....	8
Entrée en matière.....	11

Chapitre 1: L'héritage de Loyola

L'image des Jésuites.....	14
Une société érudite.....	15
Pensée unifiée et implication politique.....	19
Conclusion.....	23

Chapitre 2: Les *Lettres édifiantes et curieuses*

La nature des <i>Lettres</i>	24
De la plume du Père Prémare.....	26
De Parennin à Dortous de Mairan, première lettre.....	29
De Parennin à Dortous de Mairan, seconde lettre.....	32
Conclusion.....	37

Chapitre 3: L'impact d'Athanasius Kircher

Un personnage marquant.....	38
La conquête du public.....	39
Les hiéroglyphes, une écriture universelle?.....	41
<i>Œdipus Ægyptiacus</i> : l'énigme du sphinx élucidée.....	42
<i>La Chine illustrée</i> : au coeur de la théorie égyptienne.....	44
Similitudes hiéroglyphiques dans <i>La Chine illustrée</i>	47
Conclusion.....	49

Chapitre 4: La montée de nouveaux idéaux

La transformation de l'intelligentsia européenne au xviii ^e siècle.....	50
La théorie égyptienne dans la pensée courante.....	53
La prépondérance des sociétés érudites.....	59
Conclusion.....	62

Chapitre 5: L'*Histoire* et les *Mémoires* de l'Académie royale des**Inscriptions et Belles-Lettres**

Introduction aux documents.....	63
Les travaux de Nicolas Fréret.....	64
Mentions dans divers articles.....	68
William Warburton: un cas à part.....	71
Conclusion.....	73

Chapitre 6: Les observations de M. de Guignes

Défenseur de la théorie égyptienne.....	74
Méthodologie linguistique.....	74
Évolution des écritures.....	79
Liens entre les écritures chinoise et égyptienne.....	82
La colonisation égyptienne selon de Guignes.....	84
Conclusion.....	85

Chapitre 7: Le monde selon Pauw

Une nouvelle conception de l'humanité.....	87
L'influence de Montesquieu.....	88
Cornélius Pauw et la théorie égyptienne.....	90
Conclusion.....	96

Conclusion

Différentes facettes de la théorie égyptienne.....	97
--	----

Bibliographie

Sources.....	104
À propos de la Société de Jésus.....	110
À propos de l'égyptologie, de l'égyptomanie, et des hiéroglyphes.....	112
À propos des conceptions européennes de la Chine.....	113
À propos de l'histoire des sciences et des idées.....	117

Annexes

Comparaison de caractères 1.....	I
Comparaison de caractères 2.....	II
Comparaison de caractères 3.....	III
Comparaison de caractères 4.....	IV

*« Dans nos recherches, les erreurs
des savans sont comme autant
d'échelons qui nous conduisent à la
vérité. »*

-Joseph de Guignes

Remerciements

D'abord à Do, qui outrepassa sans cesse les frontières de l'inspiration et de l'imaginaire.

Puis à tous ceux et celles, famille et merveilleux amis, qui ont supporté la théorie égyptienne sous ses nombreuses formes pendant les deux dernières années. Merci de votre appui, de votre patience, et de vos précieux commentaires.

Il nous faut aussi complimenter l'équipe en charge des livres rares et collections spéciales de l'UdM. Leur expertise et leur passion du savoir nous ont permis d'emprunter des voies auparavant insoupçonnées.

Un grand merci également au Pr. Shenwen Li, qui nous a si aimablement aiguillée au début de nos recherches. Ses conseils nous ont permis de distinguer une liste de sources formidables.

Bien sûr, nous adressons nos éloges à notre directeur de recherche, le Pr. David Ownby, pour avoir accepté d'emblée de parrainer un projet aussi saugrenu.

Enfin, nous devons remercier tous ces penseurs, rêveurs, polyhistoriens, et philosophes de la Renaissance et des Lumières; ceux qui ont créé, considéré, débattu, et même détesté, la théorie égyptienne. Sans eux, ce texte n'aurait pu être.

Introduction

Une fabuleuse hypothèse

Il serait difficile aujourd'hui d'imaginer que les premiers balbutiements de la grande civilisation chinoise soient survenus il y a quelques millénaires sur les rives du Nil, alors qu'un pharaon, peut-être un certain Sésostris, ou encore un des fils de Noé, décidait d'organiser une importante mission colonisatrice. L'hypothèse a pourtant été fort appréciée aux XVII^e et XVIII^e siècles et a impliqué, ne serait-ce qu'à un moment de leur carrière, la plupart des penseurs influents de l'époque. Certains s'y sont opposés, se positionnant avec ferveur contre la possibilité même de voyages organisés si longtemps auparavant dans des contrées aussi lointaines que celles de l'Asie. D'autres, souvent mus par le besoin de retracer l'histoire des origines de l'humanité, se sont acharnés à créer des liens entre tous les anciens peuples qu'il leur était donné de connaître. Dans cette optique, un débat a vu le jour et a étendu ses ramifications sur une période de plus de deux cents ans, forgeant la perception européenne de la Chine à force de descriptions hétéroclites.

Nous consacrons le présent mémoire à l'étude des écrits des divers intellectuels qui ont pris part à la polémique, et désirons comprendre davantage comment leur position face à ce que nous appellerons « la théorie égyptienne » a influencé la création de l'image occidentale de l'Empire du Milieu. Nous appuyons nos hypothèses sur les travaux de plusieurs chercheurs ayant oeuvré plus généralement dans le domaine de l'histoire de la sinologie ou s'étant intéressés aux accomplissements particuliers des protagonistes que nous étudions. Les sources sur lesquelles se fondent nos recherches, quant à elles, ont été rédigées par des Européens durant les XVII^e et XVIII^e siècles dans le but d'informer le public lettré occidental. Au-delà de ces ressemblances, par contre, leurs objectifs varient considérablement selon les auteurs et le contexte dans

lequel elles ont été créées. Néanmoins, elles ont toutes participé à l'évolution d'une hypothèse qui cherchait à unifier le passé, et potentiellement le futur, de l'humanité entière.

Breve histoire des contacts sino-européens

Avant de parvenir à comprendre le développement de la théorie égyptienne, il est important de se faire une idée de ce que les chercheurs des xvii^e et xviii^e siècles connaissent de la Chine. Les ouvrages que nous avons consultés à ce sujet sont dédiés en majeure partie à l'histoire des contacts entre l'Europe et l'Empire du Milieu et à l'évolution de l'image de ce dernier. Pour les besoins du présent mémoire, nous retenons principalement la vision offerte par Donald Frederick Lach¹, ainsi que celles de Raymond Dawson² et Colin Mackerras³.

Suivant ces auteurs, dès Pline l' Ancien, les Romains estiment le renom des mystérieux fabricants de soie⁴. L'intérêt s'effrite toutefois jusqu'au xii^e siècle, alors que l'Europe, en guerre contre l'islam, reprend conscience de l'existence de la Chine. Elle commence à être grugée par les avances mongoles et s'accroche à l'espoir d'un royaume chrétien d'Asie, une puissance grandiose et adjuvante qui pourfendrait les musulmans. Selon le mythe, ce pays, que la cosmographie médiévale situe tout près du paradis terrestre, serait rempli de merveilles et dirigé par le *Prêtre Jean*, un sage installé dans un somptueux palais⁵. La légende

¹ Voir, entre autres, Donald Frederick Lach, *Asia in the Making of Europe*. Chicago, University of Chicago Press, 1965-. Vol. 1, t. 1-2; et *China in the Eyes of Europe: The Sixteenth Century*. Chicago, University of Chicago Press, 1968 [1965]. 821 pages.

² Raymond Dawson. *The Chinese Chameleon. An Analysis of European Conceptions of Chinese Civilization*. London, Oxford University Press, 1967. 235 pages.

³ Colin Patrick Mackerras. *Western Images of China. Revised Edition*. Hong Kong, Oxford University Press, 1999 [1987]. 294 p.; et Colin Patrick Mackerras, dir. *Sinophiles and Sinophobes. Western Views of China. An Anthology Selected and Edited by Colin Mackerras*. Oxford / New York, Oxford University Press, 2000. 294 pages.

⁴ Colin Patrick Mackerras. *Western Images of China...* p.11.

⁵ « Prester John », selon l'appellation anglaise. Voir Raymond Dawson. *The Chinese Chameleon...* p. 19.

ne fait cependant pas l'unanimité et ceux qu'elle ne suffit pas à gonfler d'optimisme préfèrent tenter de convertir l'envahisseur pour s'en faire un allié dans les croisades.

Un peu plus tard, à l'époque de Khublai Khan, les frères Polo entrent en scène. La chute de l'empire mongol et l'avènement de la Peste noire coupent cependant les communications entre l'est et l'ouest et ce n'est qu'au ^{xvi}^e siècle que revient l'intérêt pour l'Asie, alimenté par les désirs de conversions exotiques des différents ordres catholiques⁶. Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, les écrits se multiplient, principalement grâce aux voyages des missionnaires jésuites et à l'intérêt ardent des penseurs des Lumières⁷.

À travers ces époques, les descriptions des explorateurs, comme celles des intellectuels demeurés en Europe, ont grandement évolué. La Chine est d'abord perçue comme l'Eldorado de l'Orient: un lieu quasi-mythique et extrêmement riche. Puis, on la conçoit comme une grande civilisation, avec un passé millénaire et des traditions impressionnantes. On reconnaît son empereur comme un despote, mais on le dit juste et éclairé. Vers la fin du ^{xviii}^e siècle, par contre, et pendant tout le ^{xix}^e, se propage une vision de plus en plus négative, qui met en relief une bureaucratie corrompue, maintenue en place par la terreur qu'elle inflige. Cette conception sombre est amenée principalement par Montesquieu⁸, tandis que les images plus optimistes ont été proposées d'abord par les Jésuites avant de se répandre, plus tard, parmi certains philosophes des Lumières, dont Voltaire.

Si ces impressions reflètent à la fois les espoirs et les craintes des Occidentaux, elles sont aussi influencées par l'état des choses en Chine. En effet, les voyageurs qui ont visité l'Asie durant le déclin d'un régime n'ont pu s'imaginer un royaume fastueux. De même, « la beauté est toujours dans l'œil

⁶ Colin Patrick Mackerras. *Western Images of China...* p. 17.

⁷ Le français devient la langue employée le plus communément par les premiers sinologues, surtout au ^{xviii}^e siècle. Les ouvrages non-francophones se voient aussi d'ordinaire fort rapidement traduits.

⁸ Colin Patrick Mackerras. *Western Images of China...* p. 36.

de celui qui regarde » et les explorateurs peuvent trouver, dans les contrées lointaines, un modèle qui comble les lacunes de leur culture d'origine, ou encore, à l'extrême opposée, une preuve de la supériorité de leurs propres traditions. En ce sens, le point de vue d'un auteur sur la théorie égyptienne semble souvent dépendre de l'image qu'il se fait de la vallée du Nil et de l'Empire du Milieu: plus le chercheur admire l'Égypte ancienne pour ses imposants monuments et son écriture mystique, plus il a l'impression qu'il est possible que cette grande civilisation en ait fondé une autre, aussi impressionnante. Si, au contraire, il n'apprécie que la Chine (c'est le cas de Voltaire, par exemple), alors il est fort probable qu'il soutienne que cet empire s'est créé de lui-même, avec la grâce de Dieu. Il argumentera aussi peut-être qu'une importante figure biblique, tel Noé ou l'un de ses fils, a mené les premiers hommes en Chine et leur a enseigné des valeurs chrétiennes essentielles qui ont survécu au passage des siècles. Dans un cas différent, si un savant mésestime et la Chine, et l'Égypte, alors il ne peut voir aucune corrélation possible entre les deux. Les enthousiastes de *De l'esprit des lois* du baron de Montesquieu⁹, dont Cornélius Pauw¹⁰ est un bon exemple, ont ainsi tendance à croire que les Égyptiens, comme les Chinois, sont trop avilis par la sérénité de leur climat pour accomplir quoi que ce soit.

⁹ Charles de Secondat, baron de Montesquieu. *De l'Esprit des Loix, ou du rapport que les Loix doivent avoir avec la Constitution de chaque Gouvernement, les Moeurs, le Climat, la Religion, le Commerce, &c. à quoi l'Auteur a ajouté des recherches nouvelles sur les Loix Romaines, touchant les Successions, sur les Loix Françaises, & sur les Loix Féodales. Nouvelle édition Corrigée par l'Auteur & augmentée d'une Table des Matières, & d'une Carte Géographique, pour servir à l'intelligence des articles qui concernent le Commerce.* Genève, Chez Barrillot et Fils, 1749 [1748]. 3 volumes. Pour des raisons de simplicité, nous employons ici le titre moderne abrégé, *De l'esprit des lois*, plutôt que l'orthographe originale.

¹⁰ Cornélius Pauw. « Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois. » *Oeuvres philosophiques de Pauw.* Paris, Jean-François Bastien, 1795 [1773]. 2 volumes.

Aux sources du savoir

Malgré leur impressionnante hétérogénéité, les différents auteurs qui se sont penchés sur la théorie égyptienne partagent tous une caractéristique primordiale: ils puisent aux mêmes sources. Les plus tardifs profitent, bien sûr, des écrits de leurs prédécesseurs, mais ils réfèrent tout de même aux trois types d'ouvrages sur lesquels se basent les pionniers du débat, c'est-à-dire les classiques de l'époque gréco-romaine, les récits bibliques, et les annales chinoises.

Les écrivains antiques, tels Hérodote, Diodore, et Pline l'Ancien, mentionnent le peuple du Nil, dont ils respectent l'âge vénérable et les mystérieuses coutumes. Ils font entre autres allusion au culte des dieux anthropomorphiques de l'ère pharaonique, aux impressionnantes connaissances médicales et astronomiques des prêtres égyptiens et, bien sûr, à l'indéchiffrable écriture hiéroglyphique. Les humanistes peuvent donc saisir, à travers les ouvrages de ces érudits passés, des bribes de l'histoire d'une nation qui, en plus d'être civilisée, recèle une sagesse millénaire. Leur image de cette Égypte polythéiste n'est pas entièrement positive, mais elle n'est certes pas celle d'une nation barbare.

De cette manière, il n'est pas étonnant que la découverte de *Hieroglyphica*¹¹, mille ans après la mort de son auteur, ait provoqué un engouement en Europe. Ce document, qui comporte deux volumes, a été rédigé au v^e siècle par un prêtre du nom de Horapollo, alors que la religion égyptienne rendait ses tous derniers soupirs. Tel que son titre l'indique, le texte offre une interprétation de certains symboles (cent quatre-vingt-neuf en tout) employés par le clergé¹². Pour les penseurs de la Renaissance, ce lexique constitue une

¹¹ Horapollinis Niloi, Conradus Leemans. *Hieroglyphica. Edidit, diversorum codicum recenter collatorum, priorumque editionum varias lectiones et versionem latinam subjunxit, adnotationem, item hieroglyphicorum imagines et indices adjecit.* Amstelodami, J. Muller et Socios, 1835. 892 pages.

¹² Les caractères présentés dans les deux derniers tiers du second livre sont contestés, mais tous

sorte de pierre de Rosette, un premier pas vers la compréhension des mystères de l'Égypte ancienne. Le vieil original est parvenu à Florence en 1422, mais n'est devenu accessible qu'à sa publication à la toute fin du siècle. Néanmoins, vu sa popularité instantanée, il a rapidement été réédité et traduit en plusieurs langues. Même le célèbre Michel Nostradamus en a fourni une version française¹³!

Il faut toutefois mentionner que les anciens textes profanes, bien que considérés essentiels à la compréhension des cultures passées, se sont souvent vus relégués au second plan par les penseurs chrétiens, qui préfèrent employer les Saintes Écritures pour expliquer l'histoire de l'humanité. En 1522, Martin Luther publie la première Bible en langue vernaculaire. Après cette parution en allemand, nombre de traductions, inspirées par des motifs religieux ou politiques, ont vu le jour malgré les interdictions et sanctions sévères des monarques. Au xvii^e siècle, il existe donc quantités de textes bibliques différents. Certains sont acceptés officiellement, comme le *King James' version*¹⁴ en Angleterre. L'Église romaine catholique, cependant, s'en tient à la Vulgate, une traduction latine effectuée au iv^e siècle par Saint Jérôme.

Le christianisme est une religion révélée, c'est-à-dire, en bref, que ses textes sacrés seraient d'inspiration divine. Les chercheurs qui se sont intéressés à la théorie égyptienne durant la Renaissance et les Lumières étaient tous croyants, et ne remettaient donc pas en doute l'essence de la parole de Dieu. Ils se permettaient néanmoins de questionner les hommes, faillibles par leur nature, qui ont effectué toutes les retranscriptions des Écritures à travers le temps. C'est pour cette raison qu'ils préféraient étudier les textes fondateurs de

les autres semblent bien représenter les hiéroglyphes employés à cette époque tardive. Voir Antonio Bernat Vistarini, John T. Cull, et Tamás Sajó, dir. « Horapollo. » *Studiolum*, [En ligne]. <http://www.studiolum.com/en/cd08-horapollo.htm>. (Page consultée le 07/07/07).

¹³ Michel Nostradamus. *Orus Apollo fils de Osiris roy de Aegypte niliacque des notes hieroglyphiques livres deux mis en rithme par epigrammes oeuvre de incredible et admirable erudition et antiquite par Michel Nostradamus de St. Remy de Provence*. Manuscrit ca. 1543, transcription de Guillaume Thonnaz, 2004, [En ligne]. <http://www.zannothe.de/neuigkeiten/vergleiche/horus-vergl.pdf>. (Page consultée le 07/07/07).

¹⁴ Publié en 1611 et ainsi surnommé parce qu'autorisé par ce roi.

la Vulgate plutôt que l'oeuvre elle-même. Ces bases anciennes sont principalement composées de textes juifs. Elles ont toutefois aussi été influencées par les Septantes, qui constituent la première version grecque de l'Ancien testament, une traduction de l'hébreu enrichie de sections originales qui a été rédigée graduellement à Alexandrie entre le III^e et le I^{er} siècle av. J.-C. L'ouvrage a été employé comme assise par l'Église chrétienne naissante avant de se voir supplanter par la Vulgate. Au XVII^e siècle, le Pape ne le prêche pas, mais reconnaît tout de même son authenticité. Pour cette raison, les missionnaires jésuites¹⁵ tentent de convaincre l'Église et leurs confrères érudits d'en officialiser l'emploi. Ils considèrent en effet les Septantes comme étant essentielles à l'étude de la chronologie du monde parce qu'elles allouent plus de temps avant la venue du Christ et permettent par le fait même d'incorporer dans l'histoire biblique les indices prouvant l'antiquité de certaines civilisations.

Malgré tout, les Saintes Écritures, tout comme les sources gréco-romaines, comportent certaines limites. C'est lorsqu'ils deviennent conscients de ces frontières que les penseurs du XVII^e siècle créent involontairement un lien entre la Chine et l'Égypte. Leurs documents ne contiennent en effet que fort peu d'informations sur toutes les régions qui s'étendent à l'est de l'Europe, et renferment nombre d'allusions vagues et poétiques qu'il est difficile d'employer à titre de preuves sérieuses. Nul n'ose douter de la qualité sacrée des textes bibliques, mais plusieurs commencent à croire que leur valeur relève bien davantage de la morale que de la science. La datation et les détails factuels du récit peuvent ainsi être mis en doute. De façon similaire, si les savants admirent le travail des auteurs antiques, ils ne parviennent pas à accepter comme véridique toute allusion aux divinités païennes et aux monstres fabuleux.

Les annales chinoises, comparées aux autres sources disponibles, paraissent admirablement crédibles puisqu'elles sont presque totalement dépourvues d'éléments mythiques. Elles se voient donc traitées avec sérieux

¹⁵ Ils sont supportés dans leur entreprise par les premiers sinologues laïques, tels Nicolas Fréret au XVIII^e siècle.

mais posent néanmoins problème car elles se montrent si anciennes qu'elles ne peuvent être incluses dans la chronologie du monde telle qu'on la conçoit à l'époque. Cette réalisation remet en question nombre de théories sur l'origine des civilisations et amène les penseurs à tenter de concilier les sources traditionnelles et les annales dans le but de créer une histoire universelle de l'humanité. La populaire hypothèse de l'Égypte pionnière, fondatrice du plus grand empire d'Orient, s'inscrit dans cette ligne de pensée.

La primauté des écritures

Au delà de *Hieroglyphica* et des opinions de quelques célébrités antiques, les Européens de la Renaissance ne connaissent que fort peu l'Égypte pharaonique. Les érudits, guère intéressés par le pays contemporain, s'y aventurent peu, préférant plutôt se rendre à Rome pour glaner les bribes d'information parsemées sur les vieux trophées de guerre de l'époque impériale¹⁶. Les statues de lions et d'Antinoüs¹⁷, comme les obélisques couverts de hiéroglyphes, ont d'ailleurs fait couler beaucoup d'encre. L'aspect figuratif de l'écriture égyptienne fascine, mais on ne tente toutefois pas vraiment de la traduire, ou du moins, pas suivant les méthodes traditionnelles¹⁸. Les savants attribuent ainsi une valeur très spirituelle à ces caractères et ne semblent pas considérer qu'ils puissent être employés à des fins triviales, comme le décompte de têtes de bétail.

Déjà, à la fin du xvii^e siècle, les linguistes comprennent le copte et savent que cette écriture, bien que mêlée de grec, dérive du hiéroglyphique, mais ils ne cherchent pas à l'employer pour décrypter le sens des symboles antiques. Les propriétés mystiques que l'on attribue aux hiéroglyphes sont par ailleurs fort

¹⁶ Madeleine V.-David. *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux xvii^e et xviii^e siècles et l'application de déchiffrement aux écritures mortes*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1965. p. 17.

¹⁷ Le jeune amant de l'empereur Hadrien, qui a été représenté dans la statuaire à maintes reprises arborant des attributs égyptiens.

¹⁸ Madeleine V.-David. *Le débat sur les écritures...* p. 46.

particulières dans leur universalité. Les intellectuels savent que les anciens Égyptiens vénéraient des divinités fort peu respectables du point de vue chrétien, mais estiment tout de même que leur écriture détient nombre de secrets sur la nature véritable de Dieu¹⁹. Ils pensent que leurs textes peuvent entre autres expliquer comment les sociétés se sont lentement reformées après le Déluge, ou même, à quoi elles ressemblaient avant que Dieu, dans sa furie, ne les réduise à néant. Les savants croient ainsi que les hiéroglyphes doivent être *interprétés* correctement bien plus que traduits comme un simple alphabet.

Pour le Jésuite Athanasius Kircher, par exemple, cette écriture s'échelonne sur plusieurs paliers et peut être comprise peu importe la langue parlée par le lecteur, suivant une méthode on ne peut plus méritocratique. Il serait ainsi possible, pour un novice, de saisir assez facilement la définition superficielle des symboles. Un étudiant plus avancé pourrait lire les mêmes caractères et percevoir une signification plus approfondie, tandis qu'un érudit apprécierait instantanément toute la profondeur de la philosophie exprimée. Les hiéroglyphes, en ce sens, constitueraient la meilleure façon de répandre la religion chrétienne au sein de toutes les nations, puisque chacun pourrait naturellement comprendre la vérité divine. Bien entendu, les Jésuites soutenaient cette vision qui ne correspondait que trop bien aux objectifs de l'ordre, souvent ralenti dans ses tentatives de propagation de la foi par des barrières culturelles²⁰.

Comment les humanistes en sont-ils venus à croire que les hiéroglyphes égyptiens pouvaient être compris indépendamment de la langue parlée? Peut-être en se basant sur l'une des caractéristiques prépondérantes des sinogrammes, puisque ceux-ci ont aussi beaucoup intéressé les Européens aux xvii^e et xviii^e siècles. Plusieurs missionnaires jésuites, par exemple, ont résidé en Chine pendant nombre d'années et se sont dévoués à l'apprentissage de la littérature du pays. L'objectif de ces études était double: premièrement, la

¹⁹ *Ibid.*, p. 22.

²⁰ Nous y reviendrons dans le chapitre consacré à Kircher.

connaissance de la langue permettait aux religieux de prêcher plus facilement, sans avoir recours à un traducteur, et deuxièmement, une bonne maîtrise des classiques confucéens était nécessaire pour tous ceux qui désiraient se rapprocher des lettrés influents de la cour de Pékin.

Si certains admiraient les aspects artistique, technique, et pratique des caractères chinois, nombre d'Européens, Jésuites en apprentissage ou savants fascinés par les langues, tous accoutumés aux écritures alphabétiques et phonétiques, se plaignaient de la masse imposante de symboles à mémoriser et rejetaient en bloc la solution chinoise aux soucis de communication²¹. Ils espéraient toutefois pouvoir employer l'exemple des sinogrammes pour avancer leurs recherches sur la possibilité d'une écriture universelle, mais souhaitaient une invention plus accessible.

Si l'on fait fi de toutes les divergences d'opinion auxquelles les chapitres à venir se consacrent, il est possible de conclure que, généralement, durant la Renaissance et jusqu'à la fin des Lumières, l'aspect mythique des hiéroglyphes captive les chercheurs et les mène à s'interroger sur la nature des premières civilisations qui ont été fondées après le Déluge. L'écriture égyptienne déçoit cependant aussi l'Europe chrétienne puisqu'elle va de pair avec une religion polythéiste. Ainsi, plusieurs admirateurs de l'ère pharaonique tentent de rapatrier leurs héros en leur octroyant le culte d'un dieu unique²², le soleil, entouré de nombreuses divinités mineures assez similaires aux saints²³. De leur côté, les sinogrammes sont perçus comme une version plus évoluée de l'écriture hiéroglyphique puisqu'ils ne sont que fort peu figuratifs²⁴. La manière avec

²¹ Ces doléances reviennent à plusieurs reprises, entre autres dans les *Lettres édifiantes et curieuses* et dans diverses publications de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Voir, entre autres, Yves Mathurin Marie Treaudet de Querbeuf, éd. *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*. Paris, J.G. Mérigot le jeune, 1780-1783. tomes XVI à XXVI.

²² Consulter, à titre d'exemple, le Marquis Spineto. *Lectures on the Elements of Hieroglyphics and Egyptian Antiquities by the Marquis Spineto*. Londres, C.J.G. & F. Rivington, 1829. p. 11.

²³ La religion égyptienne n'est pas exceptionnelle en ce sens puisque plusieurs cultes polythéistes se sont vus semblablement interprétés.

²⁴ On considère ainsi comme primitive toute notation qui se contente de lier des mots aux objets

laquelle les racines chinoises plus simples peuvent être jointes à d'autres symboles pour former une impressionnante quantité de mots ravit aussi plusieurs penseurs. Les sinogrammes paraissent par ailleurs plus pratiques, car ils sont employés par une culture bien vivante.

Ce sont ces deux écritures, entremêlées d'art héraldique médiéval, qui inspirent les humanistes à créer nombre de symboles pour illustrer, souvent sous forme de rébus, différents aspects de la religion chrétienne. Ce type de caractères, que l'on nomme aussi hiéroglyphes, se veut la fondation d'une véritable écriture universelle. Cependant, il a souvent servi à rendre certains messages encore plus cryptiques, comme lorsqu'il a été employé par des sociétés secrètes telles que les francs-maçons.

Entrée en matière

Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous croyons qu'il est nécessaire d'effectuer une courte présentation des chapitres à venir. Du point de vue méthodologique, nous avons choisi de diviser les auteurs étudiés en deux sections, religieux et laïques, non parce que les thèmes traités ou les démarches employées par ces deux groupes sont nécessairement différents, mais plutôt parce que cette marque de statut social influence l'opinion des lecteurs de l'époque. De plus, nous ne pouvons écarter le fait que les Jésuites, qui ont produit une vaste part des premiers ouvrages européens sur la Chine, perdent une certaine crédibilité à travers toute la mauvaise presse qu'ils reçoivent durant la longue Querelle des rites. La dissolution de l'ordre, en 1763, ainsi que l'ensemble des événements qui ont mené à la Révolution française, ne font d'ailleurs que concrétiser l'opinion anti-ecclésiastique de nombre de philosophes des Lumières. Il est intéressant de mentionner par contre que, malgré toutes leurs critiques, les penseurs de la fin du xviii^e siècle puisent toujours leurs

qu'ils représentent.

travaux sur la Chine aux sources des ouvrages quasi-centenaires des missionnaires.

Le débat sur les origines de l'Empire du Milieu comporte de surcroît une caractéristique assez particulière puisqu'il s'étend sur une période de plusieurs générations. La plupart du temps, les arguments et critiques des penseurs impliqués visent ainsi des livres publiés quelque trente ans plus tôt par des auteurs ayant depuis lors reçu leurs oraisons funèbres. C'est le cas, entre autres, des écrits d'Athanasius Kircher qui, célébré de son vivant au xvii^e siècle, se voit de plus en plus discrédité au cours du xviii^e, jusqu'à n'être finalement considéré que pour fins d'amusement, comme un charlatan un peu fanfaron. En fait, il a fallu attendre l'approche du xxi^e siècle pour que des scientifiques commencent à analyser le contenu et la portée des ses fastueux ouvrages, leur reconnaissant une place dans l'histoire de l'égyptologie et de la sinologie²⁵.

Pourrait-on en ce sens étudier l'évolution du débat de façon linéaire et assumer que, les connaissances factuelles s'accumulant, les intellectuels réfutent des théories désuètes à force d'arguments logiques? Pas dans ce cas-ci, puisque la perception de la Chine et de l'Égypte en Europe suit le rythme des courants de pensée et des modes idéologiques plutôt que l'arrivée de nouvelles données. En effet, ce sont toujours les mêmes ouvrages, tels la *Description* de Du Halde²⁶, qui, de façon quasi-intemporelle, alimentent toutes les différentes facettes de la polémique. À l'époque des grandes explorations, puis à travers les yeux des missionnaires jésuites, la Chine a été analysée et décortiquée sous plusieurs aspects. On l'a étudiée comme une bête curieuse, oui, avec des moeurs parfois bien incompréhensibles, mais on l'a aussi admirée pour sa longue tradition écrite et son système mandarinal. Il faut dire que l'Europe de la Renaissance est un peu incertaine et recherche passionnément, que ce soit dans les livres

²⁵ Parmi ces auteurs, nous pouvons compter Joscelyn Godwin et Paula Findlen, de qui nous traiterons dans le chapitre dédié à Kircher.

²⁶ Jean-Baptiste Du Halde. *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*. Paris, 1735; La Haye, 1736. 4 volumes.

anciens, les contrées lointaines, ou même les étoiles, des réponses et des solutions aux problèmes auxquels elle est confrontée. Elle est donc ouverte à l'inconnu; elle cherche à le comprendre et à en assimiler les éléments positifs. Deux cents ans plus tard, c'est au contraire une Europe fière et imposante, confiante et même impérialiste, qui fait face à une Chine dont les dorures se sont un peu ternies.

Ce sont ces changements et toutes leurs variations, selon la vision personnelle des différents individus qui se sont impliqués dans le débat, auxquels nous accorderons de l'importance dans ce mémoire. Nous verrons comment ces images des débuts de l'humanité se lient, s'opposent, se copient, se suivent et parfois même, s'ignorent, volontairement ou non. Nous commencerons par distinguer la position des ordres religieux et de leurs membres, particulièrement celle des Jésuites, et nous nous dirigerons ensuite vers les opinions divergentes de leurs successeurs laïques, pour terminer peu avant que Champollion ne dévoile la clé de l'écriture hiéroglyphique en 1824. Nous savons que le débat sur la colonisation de l'Empire du Milieu se poursuit même après ces révélations, mais il perd peu à peu ses admirateurs sérieux puisque tous les textes anciens, chinois comme égyptiens, semblent renier son existence.

Chapitre 1: L'héritage de Loyola

L'image des Jésuites

Puisque le débat sur la Chine égyptienne est souvent plus alimenté par les courants intellectuels et les passions de ses participants que par l'arrivée de nouvelles données empiriques, il est primordial d'accorder un court chapitre à l'histoire de la Société de Jésus. Ce sont en effet au départ surtout ses membres qui ont permis à l'Europe de découvrir les lointaines merveilles de l'Empire du Milieu. Qu'ils soient missionnaires en ce pays ou non, plusieurs Jésuites se sont en effet passionnés pour la littérature, les traditions, la géographie, et la chronologie chinoises. Leur vision optimiste a largement favorisé, et même jusqu'à un certain point créé, l'engouement qu'a connu le xviii^e siècle pour tout ce qui était chinois. De même, la chute de l'ordre dans les grâces des bien-pensants a contribué en grande partie à l'assombrissement de l'image de la Chine en Europe.

Depuis la fondation de l'ordre religieux en 1534, la définition du terme « Jésuite » s'est sans cesse transformée, teintée des perceptions de tous ceux qui y ont référé. Les Robes noires sont, d'abord et avant tout, reconnus comme des hommes de Dieu, mais l'implication sociale et politique de certains d'entre eux dans plusieurs pays du monde a tant marqué l'histoire qu'elle a altéré la connotation pieuse de leur titre. Ainsi, comme le fait remarquer Lynn Martin dans son article « The Jesuit Mystique²⁷ », les dictionnaires modernes ajoutent à la signification première de « Jésuite » des descriptions beaucoup plus péjoratives, telles que « 'crafty, intriguing, or equivocating person' » en anglais et « hypocrite » en français²⁸.

²⁷ A. Lynn Martin. « The Jesuit Mystique. » *Sixteenth Century Journal*. Vol. 4, no. 1 (avril 1973). p. 31 à 40.

²⁸ Ces exemples sont tirés de *ibid.*, p. 31.

Une société érudite

Il serait prétentieux de chercher à résumer dans cette courte section les premiers siècles de l'histoire mouvementée de la Société de Jésus²⁹. Nous nous en tiendrons donc aux éléments primordiaux qui affectent, directement ou non, la polémique à l'étude dans ce mémoire. Notons par exemple que Loyola, le fondateur de l'ordre, a d'abord été officier dans l'armée espagnole. La constitution qu'il a proposée au Pape pour la mise sur pied de la Société de Jésus a donc été fortement influencée par la doctrine militaire. Elle mettait en valeur la vertu d'obéissance et promouvait une pensée unifiée. Pour Loyola, l'ordre devait agir comme un seul corps hiérarchisé et dévoué au service du Pape³⁰. En théorie, les Jésuites s'assuraient donc toujours que leurs écrits scientifiques fussent conformes aux dogmes prescrits par leur fondateur. À l'époque de la Renaissance, cependant, les connaissances évoluaient rapidement et la conception du monde que Loyola avait définie semblait parfois obsolète.

Pourquoi les Jésuites comptaient-ils tant de savants parmi leurs rangs? Leur Société s'était à la base fixé trois objectifs: premièrement, instaurer des écoles partout à travers l'Europe; deuxièmement, convertir les âmes au catholicisme³¹ puis, troisièmement, empêcher la propagation du protestantisme³². Il n'était certes pas nécessaire qu'un missionnaire posté dans un village reculé connût de nombreuses langues mortes et s'affairât à rédiger des traités avancés sur les sciences naturelles. Il en était toutefois autrement si cet évangéliste travaillait auprès de la noblesse. Bien sûr, les futurs

²⁹ Pour des références plus complètes, consulter, entre autres, les écrits de David E. Mungello et la section consacrée aux Jésuites dans notre bibliographie.

³⁰ Voir Harro Höpfl. *Jesuit Political Thought: The Society of Jesus and the State, c. 1540-1630*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004. p. 1.

³¹ Une vaste partie de la population européenne s'identifiait à des croyances qui n'entraient pas dans la doctrine chrétienne officielle. Les Jésuites désiraient combattre ce qu'ils considéraient comme des superstitions et des tendances idolâtres.

³² Il existe une corrélation naturelle entre les trois objectifs. L'enseignement sert ainsi à la fois à diffuser le catholicisme et à contrer les autres tendances spirituelles. Pour une description plus détaillée, voir Harro Höpfl. *Jesuit Political Thought...* p. 8-9.

enseignants jésuites étaient appelés à acquérir de fortes notions de théologie, mais ils devaient aussi être compétents en astronomie, en histoire, en linguistique, en mathématiques et en physique, entre autres choses³³. Il faut mentionner qu'au xvii^e siècle, contrairement à aujourd'hui, un savant spécialisé dans un seul domaine aurait été perçu comme un être borné, si concentré sur un arbre qu'il n'aurait pu concevoir la forêt. Les lettrés que l'on admirait étaient plutôt des *polyhistor*, des gens qui accumulaient autant de connaissances que possible dans des matières aussi diverses que la durée d'une vie pouvait le permettre. C'est ainsi qu'Athanasius Kircher a été considéré comme un grand de son temps. C'est malheureusement aussi pourquoi sa réputation a tant chuté durant les siècles suivants: en partageant ses ouvrages entre des matières si variées, le chercheur couvrait bien l'ensemble du savoir de son époque, mais péchait régulièrement en généralisations naïves.

Les Robes noires ne constituaient certes pas le seul ordre religieux missionnaire durant la Renaissance. Les Franciscains et les Dominicains occupaient aussi une place prépondérante à l'époque. On pourrait même dire que ces différentes organisations rivalisaient pour de nouveaux territoires à convertir, mêlant souvent dans leurs intrigues les souverains dont ils recherchaient le support politique et économique³⁴. Cependant, si les haut-placés pétitionnaient auprès des cours européennes et du Pape, leurs troupes s'attaquaient plutôt aux âmes idolâtres des communautés pauvres et éloignées³⁵.

Les missionnaires bâtissaient ainsi des lieux de culte où ils tentaient d'attirer les masses, cherchant à convertir les peuples étrangers en commençant par la base. N'était-ce pas ce que le Christ lui-même avait fait avant eux? La plupart de ces évangélistes laissaient toutefois de côté certains des

³³ Il n'y a qu'à parcourir la liste des accomplissements académiques de ces enseignants pour s'en convaincre. Voir entre autres à ce sujet: Judi Loach. « Revolutionary Pedagogues? How Jesuits Used Education to Change Society. » Dans O'Malley et al. *The Jesuits II. Cultures, Sciences, and the Arts, 1540-1773*. Toronto, University of Toronto Press, 2006. p. 66-85.

³⁴ Ces jalousies et rivalités ont joué un rôle crucial dans l'évolution de la Querelle des rites.

³⁵ Consulter Harro Höpfl. *Jesuit Political Thought...* p. 1; ainsi que A. Lynn Martin. « The Jesuit Mystique. »... p. 37.

enseignements primordiaux du Nouveau Testament, tels la tolérance et l'ouverture. Ils pratiquaient donc la charité et priaient pour leurs brebis, mais ne parvenaient pas à comprendre les cultures qu'ils tentaient de transformer, et avaient souvent tendance à les mépriser³⁶.

Pendant un moment, les Jésuites n'ont pas échappé à ce phénomène. C'est ainsi que le frère Francis Xavier, premier membre de l'ordre à se rendre en Inde³⁷, a échoué dans ses démarches parce qu'il ne parvenait pas à s'adapter à la religion hindoue. Plus tard, son successeur Robert de Nobili a employé une tactique opposée, se concentrant sur l'apprentissage du sanskrit et de la culture indienne, et se faisant brahmane. Cette façon d'adopter les traits de la culture à convertir est devenue l'une des caractéristiques les plus notables de la Société de Jésus. La personne que l'on doit féliciter pour ce début d'ethnologie n'est cependant pas Loyola mais, bien avant lui, le Pape Grégoire 1^{er} qui, en 601, a rédigé une lettre d'instructions pour aider à la conversion des Britanniques³⁸. Ses recommandations ont été observées ou mises de côté par intervalles irréguliers jusqu'à nos jours, mais elles sont devenues le fer de lance des Jésuites de la Renaissance.

De quelle façon s'y prenaient exactement ces missionnaires pour convertir les Chinois? Comme de Nobili, ils s'intégraient à leur culture d'adoption et tentaient d'en faire ressortir les traits positifs, particulièrement les caractéristiques plus chrétiennes. Les Jésuites croyaient en effet que, tous les hommes descendant de Noé et de ses fils, chaque culture portait en elle les assises d'un christianisme primitif³⁹. Ils recherchaient donc ces racines et

³⁶ Les missionnaires qui ont accompagné et soutenu les conquistadores en Amérique du Sud ont, par exemple, définitivement fait preuve de condescendance face aux populations locales.

³⁷ Ce voyage a eu lieu en 1542. Pour plus d'informations, voir: Peter Duignan. « Early Jesuit Missionaries: A Suggestion for Further Study. » *American Anthropologist*. New Series, vol. 60, no. 4 (août 1958). p. 726.

³⁸ *Ibid.*, p. 725.

³⁹ Nous traiterons plus en détail de la pensée figuriste dans les chapitres à venir, mais Arnold H. Rowbotham en exprime fort bien l'essentiel dans son article « The Jesuit Figurists and Eighteenth-Century Religious Thought. » *Journal of the History of Ideas*. Vol. 17, no. 4 (octobre 1956). p. 476.

s'employaient à les faire grandir. Ils adaptaient des coutumes et des rites locaux à leur vision, tout en adoptant pour eux-mêmes une image indigène. Les bases chrétiennes demeuraient donc intactes, mais l'écorce européenne se métamorphosait pour mieux satisfaire le nouvel auditoire. Cette méthode permettait aux missionnaires de s'intégrer plus aisément, rendait leur message plus facile d'accès, et leur donnait de plus des connaissances pour argumenter la supériorité de leur religion. Elle contrait par ailleurs l'image d'envahisseurs étrangers qui entachait déjà la réputation de certains groupes d'évangélistes plus brusques⁴⁰.

La Société de Jésus était aussi particulière dans son interprétation des recommandations de Grégoire 1^{er} puisqu'elle ne concentrait pas ses efforts sur la base de la pyramide sociale, mais plutôt sur le sommet. Elle visait ainsi à transformer ceux qui dominaient la hiérarchie pour qu'à travers eux la nation entière soit affectée⁴¹. Cette façon de procéder peut paraître plus complexe. En Chine, par exemple, les Jésuites devaient sans cesse éblouir les mandarins avec des connaissances scientifiques nouvelles et une excellente maîtrise des classiques confucéens pour obtenir et conserver une place à la cour impériale. Toutefois, comme la plupart des missionnaires étaient des hommes éduqués issus de familles aisées, ils s'adaptaient mieux à la vie de la capitale qu'à la mentalité des villages isolés⁴². L'atténuation du choc culturel a certainement contribué pour une bonne part à l'image positive de la Chine que les Jésuites ont répandue en Europe.

⁴⁰ Ce raisonnement est tiré de Peter Duignan. « Early Jesuit Missionaries. »... p. 727.

⁴¹ *Ibid.*, p. 726.

⁴² Si cette théorie représente bien la réalité des missions en Chine, elle ne saurait cependant s'appliquer pour l'Amérique, où l'horlogerie n'impressionnait certes pas autant.

Pensée unifiée et implication politique

Pour s'assurer que tous ses membres ne propagent pas de messages contradictoires, la Société de Jésus exerçait un certain contrôle sur leurs publications. C'est ainsi qu'avant de contacter un éditeur, les Jésuites devaient envoyer leurs manuscrits savants aux censeurs, qui les leur retournaient avec les annotations appropriées⁴³. Ces demandes de modifications étaient souvent mineures, visant par exemple l'élimination d'un terme considéré arrogant, et certains penseurs faisaient publier leurs textes sans même avoir accompli tous les changements exigés par la censure. C'est le cas, entre autres, d'Athanasius Kircher, qui recevait d'ailleurs nombre de reproches à ce sujet. Sa réputation éminente et la popularité de ses écrits (qui généraient des revenus non négligeables pour la Société) le plaçaient cependant dans une position privilégiée face à la plupart de ses confrères. Kircher pouvait ainsi se permettre une certaine désinvolture et il traitait, toujours de manière éloquente et avec peu d'humilité, de ses sujets favoris et particulièrement de la théorie égyptienne. Sa position enviable ne lui donnait toutefois pas toutes les libertés et il était contraint, comme l'ensemble des Jésuites des XVII^e et XVIII^e siècles, de se plier à la vision de Loyola en ce qui concerne plusieurs domaines de recherche. Il ne pouvait donc pas approuver la théorie héliocentrique ou présenter des croyances non-chrétiennes sous un jour favorable. La Société de Jésus se montrait généralement accommodante, mais s'accrochait tout de même à quelques principes conservateurs. Ses membres érudits, intéressés par les nouvelles découvertes de leur temps, se retrouvaient donc devant deux options: réfuter les arguments scientifiques qui s'opposaient à la doctrine chrétienne traditionnelle ou ignorer totalement les débats à tendance hérétique⁴⁴.

⁴³ Harald Siebert. « Kircher and His Critics: Censorial Practice and Pragmatic Disregard in the Society of Jesus. » Dans Paula Findlen, éd., *Athanasius Kircher. The Last Man Who Knew Everything*. New York, Routledge, 2004. p. 80.

⁴⁴ Kircher est parvenu à se tailler une troisième alternative, que nous explorerons dans le chapitre qui lui est consacré.

Selon les prescriptions de Loyola, la Société de Jésus devait se concentrer sur la charité et se tenir à l'écart des milieux politiques. Mais comment pouvait-elle former des intellectuels, pétitionner pour obtenir des fonds pour envoyer des missionnaires à l'étranger, et espérer tout à la fois que ses membres ne s'intéressent aucunement à la politique? La plupart des Jésuites n'avaient rien à voir avec les cours d'Europe ou d'ailleurs. Ils faisaient leur travail auprès des petites gens, sans causer aucun scandale⁴⁵. Les exceptions à cette règle, ceux qui se retrouvaient, par exemple, à prendre le poste de confesseur pour un roi chrétien, vivaient une tout autre vie et défendaient les intérêts de la Société d'une façon complètement différente⁴⁶.

Nous ne pouvons nous permettre ici de décrire les controverses politiques, basées sur des rumeurs envieuses ou des vérités, qui ont altéré l'image des Jésuites en Europe⁴⁷, mais nous devons tout de même mentionner les rapports qu'ont entretenus les missionnaires avec la cour impériale de Chine, puisque ceux-ci sont d'une importance capitale dans le développement de la théorie égyptienne. Peu d'Européens du xvii^e siècle pouvaient se vanter d'avoir visité l'Empire du Milieu, et encore moins affichaient un niveau de crédibilité similaire à celui des Jésuites. La réputation des collèges dans lesquels ils enseignaient était enviable et les futurs dirigeants allaient souvent s'y instruire. Dans l'esprit de ces politiciens, les Robes noires avaient la formation de parfaits ambassadeurs⁴⁸: ils représentaient des intérêts religieux, certes, mais en bon diplomates, ils pouvaient s'allier la puissance chinoise et la préparer à soutenir les États chrétiens en cas de besoin. Certains empereurs chinois, moins favorables à l'intrusion étrangère, craignaient d'ailleurs que les Jésuites ne convertissent leur peuple que pour mieux le soumettre aux ordres du Pape, qu'ils percevaient comme le grand manitou d'Europe⁴⁹.

⁴⁵ A. Lynn Martin. « The Jesuit Mystique. »... p. 37.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 35-36.

⁴⁷ Consulter plutôt à ce sujet Harro Höpfl. *Jesuit Political Thought ...* p. 314-339.

⁴⁸ A. Lynn Martin. « The Jesuit Mystique. »... p. 35.

⁴⁹ Fervent anticléricaliste, Voltaire soutient la position de ces « despotes éclairés » dans son

Il va sans dire que, gravitant si près du pouvoir décisionnel en Chine et dans l'Europe chrétienne, les Jésuites avaient souvent accès à des informations privilégiées et à certaines faveurs. Ils pouvaient aussi employer leur influence pour aiguillonner la position des chefs qu'ils conseillaient. En Chine, ils étaient surtout reconnus pour leur savoir technique et scientifique. On appréciait leurs créations mécaniques, comme les horloges et les canons, et leur apport astronomique, dans la prédiction des éclipses, par exemple. Les missionnaires ne pouvaient donc pas orienter de façon drastique les décisions de la cour de Pékin, mais ils se montraient tout de même suffisamment indispensables pour que l'empereur désire les conserver auprès de lui et tolère leur désir de convertir les Chinois à une religion étrangère⁵⁰.

Les faveurs dont bénéficiaient les Jésuites les aidaient dans leurs desseins chrétiens, mais leur attiraient aussi les foudres de certains ordres rivaux et de figures politiques qu'ils n'avaient su s'allier. Ce sont ces jalousies, ainsi que certaines dissensions au coeur même de la Société de Jésus, qui menèrent à ce que l'on appelle désormais la Querelle des rites. Ces démêlés oecuméniques qui se sont échelonnés sur près d'un siècle ont finalement entraîné la chute de l'ordre. Ils concernaient principalement deux techniques d'accommodation employées en Chine: le respect du culte des ancêtres et le choix d'un nom en mandarin (le ciel) pour représenter Dieu. D'autres éléments jugés hérétiques, comme le fait que les missionnaires préféraient prêcher dans la langue maternelle des Chinois, n'étaient pas en cause dans la Querelle mais concouraient définitivement à envenimer le conflit⁵¹.

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, les Jésuites ont été à la fois impressionnés et troublés par la lecture des annales chinoises. Ils admiraient la précision avec laquelle elles étaient rédigées, mais ne savaient que

Encyclopédie et à travers l'Orphelin de la Chine.

⁵⁰ Ce niveau de tolérance varie cependant considérablement d'un empereur à l'autre.

⁵¹ George Minamiki, S.J. *The Chinese Rites Controversy from its Beginning to Modern Times.* Chicago, Loyola University Press, 1985. p. xiii.

faire des dates lointaines qu'elles avançaient. Le manque de concordance entre les chronologies chinoise et biblique nuisait définitivement à la conversion des mandarins de la cour de Pékin. En ce sens, il eût été plus aisé pour les missionnaires de tenter d'évangéliser des gens pour qui l'érudition n'occupait pas une place si considérable. Après tout, les paysans n'auraient pas refusé de porter foi au dieu étranger sur des bases savantes.

Les Jésuites ont donc été parmi les premiers, au xvii^e siècle, à tenter de réformer la chronologie biblique. Il s'agissait d'une part d'une étape nécessaire à l'atteinte de leurs objectifs religieux en Chine, mais d'autre part de la résolution d'un problème intellectuel plus profond: la création d'une histoire universelle⁵². Celle-ci devait inclure une première période de civilisation, à laquelle Dieu mit fin dans sa colère en provoquant le Déluge, puis une seconde partie déclenchée par Noé et poursuivie par la « dispersion des peuples⁵³ » issus de sa lignée. Suivant les textes bibliques, cette importante portion du récit s'est tout d'abord jouée aux alentours de la Terre Sainte. Il fallait donc que les savants positionnent les sociétés post-diluviennes les plus anciennes dans ces parages, puis choisissent celles qui étaient assez puissantes pour étendre leur influence en terre étrangère⁵⁴. Cette décision fut basée sur les documents historiques qu'ils connaissaient, soient la Bible et les classiques gréco-romains. Elle était cependant aussi influencée par le développement religieux des nations. Ainsi, les érudits qui considéraient la Chine comme polythéiste cherchaient à lui trouver un fondateur païen tel Cham, le fils idolâtre de Noé, ou encore le pharaon Sésostris⁵⁵. Ceux qui au contraire désiraient lui attribuer des origines

⁵² Si certains des intérêts des Jésuites étaient purement d'ordre religieux, d'autres, plus scientifiques, reflétaient les préoccupations des penseurs de l'époque. En ce sens, ecclésiastiques et laïques ont fréquemment défendu des points de vue similaires.

⁵³ L'expression était toujours employée par les auteurs francophones pour référer à cette période de renaissance durant laquelle les anciennes nations ont été forgées.

⁵⁴ Isaac Newton et Nicolas Fréret sont parmi les nombreux érudits qui ont tenté de reconstituer la chronologie universelle.

⁵⁵ Celui-ci, l'un des seuls connus aux xvii^e et xviii^e siècles, apparaît dans les textes grecs et romains. Il s'agit possiblement d'une figure légendaire, une version syncrétique, conquérante et idéalisée, de plusieurs véritables pharaons. Selon Claude Obsomer, cependant, les exploits

chrétiennes se concentraient davantage sur la découverte récente de la stèle nestorienne⁵⁶.

Conclusion

En somme, les Jésuites des xvii^e et xviii^e siècles ont joué un rôle pivotale dans le développement de la théorie égyptienne et ce, pour deux raisons prédominantes: l'omniprésence de la Société au coeur des débats intellectuels, religieux, et politiques; et les connaissances privilégiées qu'elle obtenait sur la Chine par le biais de ses missionnaires. La colonisation de l'Asie, peu après le Déluge, était nécessaire à sa conversion au catholicisme, car elle prouvait que les habitants de cette région portaient en eux les semences de la Bonne Nouvelle. Il est certain que plusieurs savants laïques se sont aussi intéressés à la fondation de l'Empire du Milieu, mais les motivations des Jésuites étaient souvent plus intenses. Elles étaient chargées d'un devoir spirituel, évangéliser tous les hommes, mais aussi d'un fort enthousiasme, engendré par la découverte d'une culture aussi vibrante et avancée que l'Europe, d'un peuple qui pouvait être considéré comme un égal.

militaires de Sésostri seraient en fait ceux de Senusret III, réinterprétés par les prêtres égyptiens et par Hérodote lui-même. Voir Claude Obsomer. *Les campagnes de Sésostri dans Hérodote. Essai d'interprétation du texte grec à la lumière des réalités égyptiennes*. Bruxelles, Éditions Safran, 1989. 215 pages. Collection « Connaissance de l'Égypte ancienne ».

⁵⁶ D'autres, comme le Jésuite Jean-Paul Gozani, retraçaient le monothéisme jusqu'à Moïse, affirmant que certains Juifs, en quittant l'Égypte, ont fondé des communautés en Chine. C'est en visitant l'une d'elles que le Père a formé cette théorie. Voir Jean-Paul Gozani. « Lettre du Pere Jean-Paul Gozani, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Joseph Suarez, de la même Compagnie. Traduite du Portuguais. A Cai-fum-fou, capitale de la province de Honan à la Chine, le 5 de novembre 1704. » Dans Yves Mathurin Marie Treaudet de Querbeuf, éd. *Lettres édifiantes et curieuses...* tome xviii^e, p. 31-55.

Chapitre 2: Les *Lettres édifiantes et curieuses*

La nature des *Lettres*

Les *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*⁵⁷ constituent un ensemble de vingt-six volumes dans lesquels sont rassemblées les pensées de nombreux évangélistes jésuites. Il s'agit d'une référence incontournable qui permet de saisir toutes les facettes de la vie religieuse et savante de ces hommes implantés au coeur de sociétés lointaines. Pourtant, ces lettres n'ont pas été rédigées pour fins de publication, mais plutôt pour informer des correspondants situés en Europe de la vie dans les missions chrétiennes. Leurs buts diffèrent donc considérablement selon les destinataires. Certaines présentent par exemple des comptes rendus adressés aux supérieurs de la Société de Jésus, d'autres répondent aux questions (souvent de nature ethnologique) de confrères érudits, et plusieurs encore visent à rassurer et à impressionner de riches dévots qui soutiennent financièrement les entreprises missionnaires.

Dans les tirages originaux, elles sont classées selon leur provenance et la date à laquelle elles ont été écrites. Les textes ont toutefois été remaniés, édités, et traduits à de nombreuses reprises depuis le XVIII^e siècle. La majorité des publications ne compte ainsi que des morceaux choisis. C'est pour cette raison (et pour sa disponibilité) que nous avons sélectionné la version intégrale de Querbeuf, bien qu'elle ne soit pas la plus ancienne. Nous en avons retenu principalement les tomes XVI à XXIV, consacrés à la Chine, mais avons aussi parcouru les volumes XXV et XXVI, puisqu'ils mentionnent un peu l'Empire du Milieu.

Les *Lettres* ont certainement eu un impact considérable sur le développement de la théorie égyptienne puisqu'une grande partie des auteurs qui s'intéressaient aux origines de la Chine y ont fait référence. Elles se

⁵⁷ Yves Mathurin Marie Treadet de Querbeuf, éd. *Lettres édifiantes et curieuses...* 26 tomes.

montrent toutefois plus *édifiantes* que *curieuses* et ne traitent que fort peu de questions chronologiques, se concentrant plutôt sur les détails pieux de différentes conversions et persécutions. Elles racontent ainsi le courage des nouveaux baptisés et les tribulations des Pères aux prises avec une société parfois peu accueillante. Les Jésuites constituaient un ordre mendiant, donc ils avaient besoin de dons charitables pour perdurer et devaient justifier les missions étrangères, pour que plus de fonds et de personnel leur soient alloués. Ils nécessitaient aussi une image positive pour contrebalancer toutes les rumeurs injurieuses nées de la Querelle des rites. Les missionnaires profitaient ainsi des *Lettres* pour expliciter et mettre en contexte leurs méthodes d'accommodation, de façon à ce que le Vatican reconnaisse finalement leur orthodoxie.

Outre ces objectifs religieux et politiques, les *Lettres* visaient aussi, par leur aspect *curieux*, à répandre de nouvelles notions savantes découvertes à l'étranger. Les Jésuites, bien que généralement très ouverts aux différences culturelles, ne reconnaissaient que rarement la supériorité d'une nation non-européenne dans un domaine de connaissance. Cependant, on peut constater dans les tomes consacrés à la Chine qu'ils avaient un grand respect pour la philosophie et le gouvernement impérial chinois. Ils n'approuvaient pas toutes les décisions des empereurs sous lesquels ils travaillaient, surtout lorsqu'elles attaquaient les droits des chrétiens, mais les percevaient généralement comme sages et éclairées. De même, les missionnaires ne s'accordaient pas avec tous les détails des classiques confucéens, mais ils adhéraient à la plupart des préceptes énoncés, et vantaient souvent l'universalité de ces ouvrages, qu'ils allaient parfois jusqu'à comparer à la Bible.

Les articles à but scientifique qui figurent parmi les *Lettres* alimentent nombre de domaines savants dont la botanique, l'anthropologie, l'ethnologie, la théologie, l'architecture, et l'histoire. Ils fournissent également de nouveaux arguments aux débats de nature plus artistique et culturelle. Les

problématiques présentées font souvent référence à l'antiquité de la civilisation chinoise, mais les tomes xvi à xxi, ainsi que xxiii, xxv, et xxvi, ne traitent absolument pas de la possibilité de rapports entre la Chine et l'Égypte.

De la plume du Père Prémare

Si, dans son ensemble, la série ne nous a pas apporté autant d'informations pertinentes que nous l'aurions espéré, elle comporte tout de même certains extraits aussi fascinants qu'utiles à nos recherches. Le tome xxi, par exemple, présente une lettre fort intéressante⁵⁸ que le Père Prémare a envoyée à un confrère qui n'est nommé que par un trio d'astérisques⁵⁹. L'inhabituelle suppression du nom paraît de prime abord un peu mystérieuse, mais elle est justifiée par l'agressivité avec laquelle l'écrivain attaque les points de vue du destinataire.

La première section de cette lettre porte sur les « *Anciennes relations des Indes & de la Chine, de deux voyageurs Mahométans, traduites de l'Arabe*⁶⁰ », un récit sur la chronologie des nations que le Père Prémare considère absolument ridicule, mais auquel son collègue anonyme voue un intérêt certain. L'auteur, qui tente de défendre l'unicité et l'antiquité de la civilisation chinoise, exprime son indignation dans un langage assez coloré, mais conserve malgré tout un esprit rationnel. Il organise donc son argumentation de façon logique autour de sources écrites et d'observations documentées. Il reprend souvent en italique les termes de son interlocuteur avant de les réfuter catégoriquement. Le Père

⁵⁸ Joseph Henri Marie de Prémare. « Lettre du Pere Premare, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Pere ***, de la même Compagnie. » Dans Yves Mathurin Marie Treaudet de Querbeuf, éd. *Lettres édifiantes et curieuses...* tome xxi^e, p. 183-237.

⁵⁹ Dans le corps du texte, les astérisques sont précédées des mots « M. l'Abbé R », ce qui nous porte à penser qu'il s'agit de l'Abbé Eusèbe Renaudot, qui a traduit et publié le texte que Prémare attaque dans sa lettre. Voir Eusèbe Renaudot. *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans, qui y allèrent dans le neuvième siècle; traduites de l'arabe avec des remarques sur les principaux endroits de ces relations*. Paris, Jean-Batiste Cougnard, 1718. 397 pages.

⁶⁰ Joseph Henri Marie de Prémare. « Lettre du Pere Premare, Missionnaire de la Compagnie de Jesus... » p. 183.

Prémare est un homme cultivé, captivé par la langue chinoise qu'il tente de rendre compréhensible pour les savants européens. Il est reconnu, tout comme Renaudot, dans les milieux érudits de l'époque, et ses recherches ont été indispensables à la création de la célèbre *Description géographique* de Du Halde.

La dialectique de Prémare est construite dans les règles de l'art scientifique, et c'est pour cette raison que sa lettre exemplifie fort bien le point de vue des amants de la Chine dans le débat sur la chronologie universelle. Au début, l'auteur s'emporte sur l'absurdité du texte arabe, mais il sait que sa parole ne peut suffire à convaincre son adversaire, et consacre donc la deuxième partie de son message à l'apport de preuves plus rigoureuses. Il commence par expliquer que les Chinois, dans leur sagesse, savent différencier au sein de leurs récits fondateurs les éléments mythologiques et les faits historiques⁶¹. Selon lui, il est aisé de discerner la portion fabuleuse, celle qui précède l'empereur *Fo-hi*, puisqu'elle ne comporte pas de dates précises. En ce sens, les composantes factuelles sont tout aussi faciles à identifier:

Ce qu'il y a de certain, c'est que la Chine a été peuplée plus de 2155 ans avant la naissance du Sauveur. Cela se démontre par une éclipse du soleil arrivée cette année-là. M. l'Abbé R*** rejette cette éclipse sur le témoignage de M. Cassini; mais il n'a pas compris ce qu'il cite de ce célèbre Astronome. On a envoyé au Pere Souciet des observations astronomiques tirées de l'histoire & d'autres livres des Chinois, qui prouvent & leur habileté en fait d'Astronomie, & l'antiquité de ces observations; il les donnera au public, ce qui me dispense de m'étendre sur cela davantage.⁶²

L'éclipse est en effet fort avantageuse puisqu'il est possible de vérifier mathématiquement son existence. Les Européens n'avaient pas de recours d'une telle précision lorsqu'ils étudiaient leur propre histoire, alors il est naturel qu'ils aient été fascinés par l'antiquité du savoir littéraire chinois. Prémare exprime d'ailleurs, un peu plus loin sur la même page, à la fois son admiration

⁶¹ *Ibid.*, p. 206.

⁶² *Ibid.*, p. 207.

pour l'Empire du Milieu et son mépris pour d'autres cultures anciennes. On peut discerner dans ses propos qu'il ne supporte aucunement la théorie égyptienne:

Cette antiquité est assez belle. Où étoient les Persans & les Arabes de M. l'Abbé R*** lorsque les Chinois observoient déjà le cours des astres? Que sont devenus les Egyptiens & les Chaldéens, tandis que les Chinois, pour le moins aussi anciens qu'eux, subsistent encore?⁶³

La dernière phrase est suivie d'un appel de note qui souligne que la lettre a été rédigée en 1724, ce qui laisse sous-entendre que l'information n'était plus à jour lors de sa publication. Est-ce à croire qu'à ce moment il était plus commun de penser que la Chine était née d'autres civilisations anciennes?

Prémare exprime encore plus clairement sa vision des débuts de la nation chinoise lorsqu'il contre-argumente son interlocuteur à propos des hiéroglyphes:

Il est bien vraisemblable que les premiers hommes qui, après la confusion des langues, prenant leur route vers l'Orient, eurent la Chine pour partage, y apportèrent avec eux les livres qu'ils avoient reçus de leurs peres, & qu'ainsi ils ne s'amuserent point à chercher d'autres lettres que celles de ces monuments antiques.⁶⁴

Il explique aussi dans les lignes suivantes que, pour lui, les écritures symboliques employées par les Égyptiens et d'autres peuples anciens ne constituent que des « peintures énigmatiques⁶⁵ », des rébus, en quelque sorte, qui ne comportent aucune règle grammaticale ou orthographique. Les sinogrammes, à l'opposé, seraient situés entre le langage des hommes et celui des anges, puisqu'ils sont liés à la parole mais peuvent être compris sans cet artifice, contrairement aux caractères alphabétiques⁶⁶. Le reste de la lettre constitue d'ailleurs principalement une apologie de l'écriture chinoise.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*, p. 209.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Voir *Ibid.*, p. 210-211.

De Parennin⁶⁷ à Dortous de Mairan, première lettre

Membre émérite de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, Jean Jacques Dortous de Mairan est connu au xviii^e siècle comme un féru de sciences physiques mais aussi en tant que fervent défenseur de la théorie égyptienne. Il a correspondu pendant un certain temps avec le Père Parennin, Jésuite érudit installé en Chine, le questionnant sans cesse sur les origines de ce pays et tentant de prouver que le pharaon Sésostri y avait fondé une colonie. Les deux lettres publiées dans le tome xxii ne présentent que la portion de ces échanges rédigée par Parennin, mais il est aisé, à travers les explications du missionnaire et les extraits cités, de percevoir le point de vue de Dortous de Mairan.

La première lettre que nous avons consultée⁶⁸ traite d'abord de certaines traditions et connaissances chinoises, puis consacre plus de quarante pages imprimées aux rapports sino-égyptiens. Ce segment est poliment introduit avec une question de l'Académicien français, placée entre guillemets: « "L'histoire nous apprend, dites-vous, que Sésostri soumit les peuples au-delà du Gange, & qu'il s'avança jusqu'à l'Océan, il aura donc pu aller jusqu'à la Chine; & pourquoi n'y aura-t-il pas établi quelques colonies?"⁶⁹ » Parennin, très attaché à l'Empire du Milieu, ne peut concevoir qu'une partie en ait pu être facilement usurpée par les Égyptiens. Il considère cependant avec respect la proposition de Dortous de Mairan, et désire y apporter une réponse détaillée.

Il construit son argumentation autour de trois points centraux.

Premièrement, selon le Jésuite, qui tire ses sources des « Historiens Grecs⁷⁰ »,

⁶⁷ Dominique Parennin, dont l'orthographe du nom a souvent été changée à Parrenin. Nous conserverons ici le « r » unique et les deux « n » puisque cette graphie est de loin la plus courante dans les sources que nous avons consultées.

⁶⁸ Dominique Parennin. « Lettre du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie royale des Sciences. A Peking, ce 28 septembre 1735. » Dans Yves Mathurin Marie Treaudet de Querbeuf, éd. *Lettres édifiantes et curieuses...* tome xxii^e, p. 132-192.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 151.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 152.

Sésostri ne se serait absenté de sa patrie que pour une période de neuf ans, ce qui lui aurait été suffisant pour accomplir nombre de conquêtes en Asie mineure, mais pas pour étendre sa dominance jusqu'au Gange et encore moins jusqu'en Chine. Deuxièmement, l'auteur mentionne à quel point le chemin aurait été quasi-impraticable pour une armée puisque certaines locations fort utiles aux caravanes n'étaient probablement pas encore établies vers 1500 av. J.-C. Enfin, troisièmement, même si le pharaon aurait pu se rendre si loin avec ses hommes, il se serait nécessairement heurté à d'insurmontables barrières diplomatiques à son arrivée dans l'Empire chinois: il aurait été accueilli en tant qu'ambassadeur, on lui aurait fait des présents, mais jamais on ne lui aurait permis de s'établir dans les frontières du pays.

Selon Parennin, un militaire comme le Sésostri décrit par les Grecs aurait refusé d'être traité comme un simple visiteur par un souverain inconnu. Il aurait plutôt voulu s'emparer du nouveau territoire découvert, mais aurait été incapable d'y parvenir. Il aurait alors été relégué au rang des nombreux envahisseurs que la Chine a dû repousser au cours des siècles⁷¹. Parennin croit que sa position peut être contre-argumentée, mais il conclut tout de même cette section en écrivant: « Pour moi, je suis porté à croire qu'en ce temps-là les Egyptiens & les Chinois ne se connoissoient nullement, & que chacune de ces deux nations croyoit son Empire le premier, ou plutôt l'unique qui fût au monde⁷² ».

Il reprend ensuite un autre extrait de la lettre de Dortous de Mairan, dans lequel l'Académicien établit des parallèles entre les écritures égyptienne et chinoise et entre certaines coutumes qu'il croit communes aux deux peuples⁷³. Parennin confirme que, de prime abord, il peut être logique de tisser ces liens, mais il approfondit et réfute par la suite chaque ressemblance présentée par son interlocuteur. Il explique, par exemple, qu'il est impossible de bien juger la

⁷¹ Ces arguments sont tous tirés de *ibid.*, p. 152-154.

⁷² *Ibid.*, p. 154.

⁷³ *Ibid.*

possibilité de rapports entre les sinogrammes et les hiéroglyphes, puisque la fonction et la signification des derniers demeurent encore trop obscures. Il se demande en ce sens si les caractères égyptiens n'ont été employés que pour définir le sacré et s'ils peuvent être compris, à l'instar de l'écriture chinoise, par des gens parlant différentes langues⁷⁴. Au niveau religieux, Parennin raconte (comme s'il tentait d'excuser les Chinois pour cette croyance non-chrétienne) pourquoi la métempsychose est une « peste venue des Indes⁷⁵ » que les lettrés tentent en vain d'éradiquer. Le Jésuite explique aussi longuement que les Chinois ne se divisent pas en castes, comme l'auraient supposé fait les Égyptiens, mais plutôt en groupes sociaux⁷⁶. Cette lancée l'éloigne un peu des liens sino-égyptiens, auxquels il revient pour traiter des ressemblances possibles entre la fête des Lanternes de l'époque pharaonique qui est décrite par Hérodote et celle qui est célébrée en Chine. La dernière n'aurait gagné en popularité qu'assez récemment, mais il croit qu'elle pourrait avoir été célébrée longtemps auparavant à plus petite échelle dans certaines communautés⁷⁷.

Selon Parennin, ce serait l'un des fils de Noé qui aurait ravivé la race humaine sur le territoire chinois après le Déluge. Il est intéressant de noter que, suivant sa théorie, ce serait la descendance de Sem et non celle de Cham, comme le supportait entre autres Kircher, qui aurait fondé la Chine. Cham, le fils maudit, aurait édifié l'Égypte idolâtre, mais Sem, ayant reçu d'excellents enseignements de son père, aurait seul pu concevoir le sage gouvernement chinois. Parennin remarque que l'Empire du Milieu a perdu tout souvenir de ses racines chrétiennes, mais il soutient que les bonnes moeurs se sont perpétuées de génération en génération jusqu'à son époque⁷⁸.

On peut remarquer que ce Jésuite, contrairement à d'autres adversaires de la théorie égyptienne, voue une certaine admiration aux connaissances

⁷⁴ Pour la position de Parennin sur les hiéroglyphes, voir *ibid.*, p. 155-157.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 158.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 159-165.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 165-167.

⁷⁸ À ce sujet, consulter *ibid.*, p. 168-174.

avancées de l'ancien peuple de la vallée du Nil. Il croit même qu'il y eût une époque à laquelle la science des Égyptiens surpassait nettement celle des Chinois⁷⁹. Cependant, les pharaons n'ont su fonder une nation assez solide, militairement et culturellement, pour survivre aux invasions. C'est ainsi que la Chine est devenue une grande civilisation alors que l'Égypte n'a laissé que des ruines de pierre, vestiges de sa splendeur passée. Parennin clôt d'ailleurs cette section sur la puissance de la culture chinoise en affirmant que: « (...) si autrefois quelques Egyptiens entrèrent à la Chine & s'y établirent, ils y ont été tellement métamorphosés en Chinois, qu'il n'en reste plus aucun vestige⁸⁰ ».

De Parennin à Dortous de Mairan, seconde lettre

Ce deuxième échange publié⁸¹ entre le Jésuite et l'Académicien poursuit et approfondit les arguments amenés par les lettres précédentes. Parennin y développe davantage son point de vue, mais y fait aussi malheureusement ses adieux. La correspondance est lente à l'époque et le vieil homme craint, avec raison, que la mort ne le rejoigne avant la prochaine missive de son interlocuteur. C'est dommage qu'il n'ait pas pu écrire plus longuement sur les rapports entre la Chine et l'Égypte car son style est réfléchi, ouvert, et bien argumenté. Lorsque Parennin avance ses théories, il note toujours la différence entre celles qu'il base sur des faits documentés et celles qu'il construit à partir d'une simple conjecture. Contrairement à plusieurs savants de son époque, il agit avec une modestie et une rigueur qui commanderait le respect des historiens d'aujourd'hui.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 170.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 174.

⁸¹ Dominique Parennin. « Lettre du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie Française, & Serétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences. A Peking, ce 20 septembre 1740. » Dans Yves Mathurin Marie Treaudet de Querbeuf, éd. *Lettres édifiantes et curieuses...* tome xxx^e, p. 289-344.

Dans cette lettre, le Jésuite divise ses arguments en quatre catégories: la première concerne les fondateurs bibliques de la Chine et de l'Égypte; la seconde, les différences connues entre les moeurs et coutumes de ces deux nations; la troisième se rapporte à l'étude de la chronologie ancienne, tandis que la dernière compare les hiéroglyphes aux sinogrammes. Dans tous les cas, l'auteur est clair sur un point: l'Empire du Milieu ne peut avoir été influencé par la culture des pharaons; il ne peut être, en ses mots, « un essaim sorti de leur ruche⁸² ».

Parennin est toujours persuadé que la Chine a été peuplée par les descendants de Sem, plus sages et plus instruits que les autres fondateurs issus de la lignée de Noé. Ce serait pour cette raison que les Chinois n'auraient jamais ignoré l'usage du fer⁸³. Il précise aussi que, puisqu'il est clair dans les Écritures que Sem et ses fils ont quitté en direction de l'Inde après le Déluge, il est peu probable que Cham et sa descendance, déjà partis vers l'Égypte, aient pu abandonner leur nation naissante pour conquérir l'Asie avant Sem. Il aurait donc fallu, pour que le clan de Cham colonise la Chine, que la famille de son frère, installée en Inde, accepte qu'un rival prenne possession des territoires voisins et encercle par le fait même son campement. Suivant cette hypothèse, la seule façon pour le clan de Sem d'éviter un siège ou un conflit aurait été de former une alliance avec Cham pour envoyer des troupes communes en Chine⁸⁴.

Si c'eût été le cas, selon Parennin, les Chinois se seraient développés fort différemment, tant dans leur apparence physique que dans leurs moeurs. Ils auraient, dès le début de leur histoire, adoré des idoles et n'auraient su faire preuve de la diligence et de la sagesse que leur reconnaît le Jésuite⁸⁵. Cet extrait est le seul, à travers les écrits de Parennin que nous avons consultés, qui annonce la discrimination ethnique que Montesquieu démontre, quelques

⁸² *Ibid.*, p. 299.

⁸³ Selon Parennin, il ne subsisterait aucune trace prouvant que les Chinois auraient employé, à un certain point durant leur histoire, des outils de pierre. Voir *ibid.*, p. 293.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 308-309.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 310.

années plus tard, dans *De l'esprit des lois*. Cette façon de penser, selon laquelle la culture d'un peuple est forgée par la personnalité de son fondateur, explique pourquoi Parennin insiste beaucoup sur le fait qu'il est impossible que la Chine, qu'il admire malgré quelques défauts, ait pu avoir été peuplée par les descendants d'un homme qui a été maudit par Dieu.

Le Jésuite mentionne également la faible possibilité d'une colonisation effectuée par Sésostris ou Osiris, mais affirme, comme dans sa première lettre, que même si les conquérants avaient réussi à atteindre la Chine (ce qui est peu probable⁸⁶), ils n'auraient pu s'y rendre assez tôt pour que leur présence influence le développement de la culture chinoise⁸⁷. Il cite également un texte rédigé par l'évêque de Meaux, selon qui les Égyptiens n'étaient pas de nature belliqueuse et préféraient vivre dans l'abondance de leur propre pays⁸⁸. Ils auraient donc difficilement pu se lancer à l'assaut de l'ensemble des territoires qui s'étendent à l'est du Nil.

Les lectures de Dortous de Mairan l'ont porté à créer plusieurs parallèles entre les coutumes et les moeurs de la Chine et celles de l'Égypte ancienne. Parennin s'oppose farouchement à toutes ces comparaisons, en majeure partie à cause de la vision polythéiste de l'ère pharaonique:

Les Egyptiens se livrerent de bonne heure à la plus stupide idolâtrie: ils adorèrent non-seulement leurs héros, mais encore les eaux, l'air, la terre, & ensuite les crocodiles, les rats, & les plus vils insectes; quelques uns même choisirent pour objet de leur culte les raves & les oignons, trouvant tous les matins, comme on le leur a reproché, de nouvelles divinités dans leurs jardins potagers [...]⁸⁹

Comme dans sa première lettre, le Jésuite se fait très défensif lorsqu'il décrit les croyances religieuses qui ont cours en Chine. Il les perçoit comme

⁸⁶ *Ibid.*, p. 298.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 307.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 337.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 304.

viles et insiste sur le fait qu'elles proviennent de l'extérieur, qu'elles n'ont été introduites que récemment, qu'elles infectent surtout la populace, et que les mandarins font tout en leur pouvoir pour les bannir⁹⁰. Il emploie aussi la question de son interlocuteur pour défendre les morales de la société chinoise. Il prend par exemple le fait que les Égyptiens auraient pu se marier entre frères et soeurs pour illustrer comment les Chinois, plus vertueux, honnissent cette pratique⁹¹.

Parennin avoue partager l'avis de Dortous de Mairan sur un seul point concernant la Chine et l'Égypte: la nécessité d'allonger la chronologie universelle pour qu'elle s'accorde avec l'histoire des peuples anciens. Il critique les spécialistes chrétiens puisqu'ils dépendent trop, selon lui, des traditions hébraïques. Il propose en fait de mettre de côté tout le travail des chronologistes et de repartir à neuf en se basant, bien sûr, sur les annales chinoises⁹². L'antiquité de la civilisation de l'Empire du Milieu est facile à prouver: le calcul des éclipses suffit à corroborer la plupart des dates enregistrées. Il s'agirait ensuite de mettre ces marqueurs en lien avec des événements cruciaux s'étant produits sur la ligne du temps d'autres nations. On pourrait ainsi peut-être découvrir à quel point le développement de l'Europe a été influencé par la Chine. Parennin croit en ce sens qu'il est possible que Pythagore ait appris le secret du triangle rectangle des Indiens, qui eux, l'auraient obtenu des Chinois⁹³. L'Égypte aurait aussi, selon lui, connu son heure de gloire, mais sa science, contrairement à celle de la grande puissance asiatique, se serait atrophiée alors que sa culture aurait décliné, jusqu'au point où les savants eux-mêmes auraient oublié comment lire l'écriture de leur propre peuple⁹⁴.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 305, surtout.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*, p. 302.

⁹³ Fidèle à sa logique scientifique, il explique ensuite que cette théorie n'est que « pure conjoncture ». *Ibid.*, p. 300.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 299.

À ce sujet, Parennin ne peut s'empêcher d'exprimer son exaspération face à l'intérêt européen pour la culture pharaonique. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi certains chercheurs s'évertuent à répertorier et mesurer sous tous leurs angles les monuments de l'ancienne Égypte: « Qu'y a-t-il là de si admirable, qui n'eût pu être fait en Europe, s'il eût été de quelque usage?⁹⁵ » Pour le Jésuite, les Égyptiens ont sans doute bâti beaucoup, mais leurs constructions, en plus d'être ruinées, ne semblent avoir eu aucune fonction pratique et ne peuvent, par le fait même, éclairer les penseurs européens et leur apporter de nouvelles connaissances. La seule chose que les savants vont chercher en Égypte, selon lui, constitue un amas d'histoires mystérieuses qui ne servent qu'à épater la galerie lorsque les voyageurs rentrent au bercail⁹⁶. Ces hommes ne s'intéresseraient pas à la Chine, car les Chinois peuvent expliquer leur passé et leurs monuments en détail, ce qui ne paraît pas très exotique. Parennin affirme que les hiéroglyphes mêmes perdraient leur intérêt mystique si, comme les sinogrammes, ils étaient compris⁹⁷.

Il explique également comment il serait douteux que les deux systèmes de notation proviennent de la même souche, et soutient qu'il serait encore plus invraisemblable que l'écriture et donc la langue chinoises aient été forgées à partir de l'égyptien. Il s'amuse d'ailleurs à affirmer que, si cette théorie s'avérait vraie, « nos Chinois, qu'on soupçonne tirer leur origine de ces derniers [les Égyptiens], & qu'on sçait n'avoir jamais changé de langage, parleroient encore aujourd'hui l'ancienne langue Egyptienne, quoiqu'un peu altérée par la suite de tant de siècles⁹⁸ ». Pour le Jésuite, il importe par ailleurs fort peu de savoir qui a fondé la Chine et dans quelles circonstances. Ces événements passés n'ont que bien peu de valeur si on les compare à toutes les connaissances que les Européens pourraient tirer de la culture de l'Empire du Milieu⁹⁹.

⁹⁵ *Ibid.* p. 313.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 315.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 314.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 320.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 311.

Conclusion

En somme, les *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères* constituent un ensemble de points de vue indispensables pour bien comprendre l'image que se faisaient les Européens de la Chine. À travers les voix de ces missionnaires, on peut percevoir à quel point les penseurs chrétiens ne formaient pas un front uni mais reflétaient plutôt une multitude de conceptions toutes issues de la même foi. On remarque aussi comment les Jésuites postés en Chine construisaient généralement une image optimiste de ce pays et l'élevaient bien au-dessus des autres nations anciennes (et même souvent modernes). Peu parlaient de l'Égypte, car lorsqu'ils se l'imaginaient, ils ne voyaient que l'inaccessible culture islamique ou les ruines de l'ère pharaonique. L'Empire du Milieu, par opposition, était bien vivant, et ils y contemplaient à la fois une source d'inspiration pour le futur de l'Europe et un champ fertile où ils pouvaient semer la foi chrétienne.

bien
que
peut
volubilité

Chapitre 3: L'impact d'Athanasius Kircher

Un personnage marquant

« Personnage », bien qu'un peu théâtral, est un terme approprié pour décrire ce Jésuite à la curiosité et à l'ambition scientifique peu communes. La théorie égyptienne ne constitue que l'une des nombreuses hypothèses qu'il élaborait dans ses ouvrages richement illustrés. En effet, grand polyhistor, Kircher s'intéressait à un vaste éventail de sujets sur lesquels il écrivait sans cesse. Il aurait bien voulu, dans sa jeunesse, devenir missionnaire et quitter pour la Chine¹⁰⁰. Son ordre en a décidé autrement¹⁰¹, mais cela ne l'a pas empêché de se créer un important réseau de contacts parmi ses collègues postés en Asie. La correspondance qu'il a entretenue avec eux et quantités de savants de toutes les régions d'Europe (chrétiennes ou non) est considérable et fort précieuse. Les archives de la Pontificia Università Gregoriana de Rome comptent d'ailleurs plus de 2000 lettres envoyées au savant par 763 personnes différentes¹⁰². Au delà de la moitié de ces écrivains ne semblent s'être adressés à lui qu'une seule fois pour l'interroger sur un sujet particulier. Cela peut porter à croire, comme l'indique John Fletcher, que Kircher était perçu, à son époque, « as an accessible enquiry-office¹⁰³ ».

Cette collection de lettres est malheureusement incomplète, mais souligne tout de même la popularité du Jésuite. Il faut mentionner qu'à travers ces échanges, Kircher ne faisait pas que transmettre de l'information, il en recevait également beaucoup. Ses publications sont d'ailleurs remplies de citations de

¹⁰⁰ Paula Findlen. « The Last Man Who Knew Everything... or Did He? Athanasius Kircher, S.J. (1602-80) and His World. » Dans Paula Findlen, éd. *Athanasius Kircher...* p. 12.

¹⁰¹ La santé de Kircher était considérée trop fragile pour le long voyage. *Ibid.*

¹⁰² Voir John Fletcher. « Athanasius Kircher and his Correspondence. » Dans John Fletcher, éd. *Athanasius Kircher und Seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit.* Wiesbaden, Harrassowitz, 1988. p. 139.

¹⁰³ *Ibid.*

différents érudits. *La Chine illustrée*, par exemple, comporte plusieurs extraits rédigés par son collègue, le missionnaire Michał Boym. Ces passages sont cependant parfois difficiles à identifier parce qu'ils ne sont pas nécessairement attribués à leur auteur.

La provenance des connaissances approuvées par le Jésuite pose aussi problème. On l'accuse ainsi à quelques reprises de son vivant, puis de façon soutenue plus tard, de porter foi à n'importe quelle histoire abracadabrante¹⁰⁴. Il assure néanmoins dans ses volumes qu'il ne transcrit que les informations qu'il a reçues de source sûre ou qu'il a pu vérifier lui-même. C'est le cas, par exemple, de la pierre à serpent, dont il traite entre autres dans *La Chine illustrée*. Cette dernière, que l'on retrouverait dans le « serpent chevelu¹⁰⁵ », aurait la propriété miraculeuse de sucer le poison lorsqu'on l'appuierait sur une blessure envenimée. Elle resterait collée à la plaie, par magnétisme, jusqu'à ce que le corps de la victime soit entièrement purgé. Le Jésuite aurait assisté à une expérience durant laquelle un chien empoisonné aurait ainsi été guéri¹⁰⁶.

La conquête du public

Fascinée par tous les sujets abordés, l'audience de Kircher était vaste, a largement excédé la durée de son existence mortelle, et s'est composée d'un amalgame d'érudits et de curieux de tout acabit. Les membres de la Royal Society de Londres se moquaient toujours un peu de la vision profondément catholique du Jésuite, mais ils lisaient chaque ouvrage qu'il publiait¹⁰⁷. De même, cent ans plus tard, les philosophes des Lumières le percevaient comme

¹⁰⁴ Paula Findlen. « The Last Man Who Knew Everything... » p. 7.

¹⁰⁵ Athanasius Kircher. *La Chine d'Athanase Kirchere de la Compagnie de Jésus, Illustrée de plusieurs Monuments tant Sacrés que Profanes, et de quantités de Recherchés de la Nature & de l'Art. À quoy on à adjousté de nouveau les questions curieuses que le Serenissime Grand Duc de Toscane a fait depuis peu au P. Jean Grubere touchant ce grand Empire. Avec un Dictionnaire Chinois & François, lequel est tres-rare, & qui n'a pas encores paru au jour. Traduit par F. S. Dalquié.* Amsterdam, Jean Jansson à Waesberge & les heritiers d'Elizée Weyerstraet, 1670. p. 108.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 108-110.

¹⁰⁷ Paula Findlen. « The Last Man Who Knew Everything... » p. 9.

un charlatan plus ou moins habile, mais ils prenaient la peine d'étudier ses écrits et de faire couler l'encre à leur sujet.

Les travaux du savant ne sauraient cependant pas suffire à définir le phénomène qu'il est devenu. Il n'était pas le polyhistor le plus talentueux de son temps, mais il avait, selon tous ceux qui l'ont rencontré, une personnalité avenante¹⁰⁸ qui l'aidait sans doute à trotter assez aisément sur les frontières de l'admissible. Cette facette de Kircher se matérialisait surtout par le biais de son musée, qui attirait des visiteurs de partout à travers l'Europe. L'exposition comprenait un nombre impressionnant de *curiosités*: des machines et des gadgets en tout genre, des expériences magiques, des antiquités égyptiennes couvertes de hiéroglyphes, des livres précieux, et quantités d'autres pièces hétéroclites qui faisaient parfois sourciller les autorités jésuites.

Kircher était passionné par les sciences occultes et aimait partager les connaissances païennes qu'il accumulait. Comme il ne pouvait le faire directement, puisque sa religion le lui interdisait, il camouflait ses démonstrations sous des dehors éthiques acceptables¹⁰⁹. Ainsi, dans son *Œdipus Ægyptiacus*, il écrit une section complète sur la Kabbale, avec moult détails, mais saupoudre le texte de termes négatifs pour prouver qu'il n'adhère pas à ces traditions. Le subterfuge sert à plaire aux censeurs, bien sûr, mais contient aussi une part de vérité: Kircher est à la fois un homme de la Renaissance et un fervent chrétien. Il cherche à prouver que toutes les croyances de l'humanité, aussi idolâtres et dangereuses qu'elles puissent paraître, partagent la même origine¹¹⁰, qui est divine. Il désire étudier les magies interdites pour voir comment elles sont inter-reliées et comment elles peuvent l'aider à révéler le véritable visage de Dieu, celui qu'ont connu les premiers hommes.

¹⁰⁸ John Fletcher. « Athanasius Kircher: a Man under Pressure. » Dans John Fletcher, éd. *Athanasius Kircher und Seine Beziehungen...* p. 1-2.

¹⁰⁹ Joscelyn Godwin. « Athanasius Kircher and the Occult. » Dans *ibid.*, p. 32-34.

¹¹⁰ Noel Malcolm. « Private and Public Knowledge. Kircher, Esoterism, and the Republic of Letters. » Dans Paula Findlen, éd. *Athanasius Kircher. The Last Man...* p. 302.

l'ordre
d'ailleurs
pour de
saisir

Les hiéroglyphes, une écriture universelle?

On peut affirmer que c'est ce désir d'universaliser l'histoire et les religions du monde qui a amené Kircher à se passionner pour les hiéroglyphes. Les classiques gréco-romains ne lui suffisaient pas et la tradition européenne ne pouvait répondre à ses questions. Il ressentait le besoin de fouiller des périodes plus anciennes et d'entrer en contact avec des idéologies nouvelles. La Chine et l'Égypte l'intéressaient particulièrement parce que toutes deux formaient de grandes civilisations. L'écriture égyptienne, pour lui, était certes païenne, mais elle recelait le secret d'un mysticisme archaïque qui, si révélé, permettrait de répondre à d'éternelles questions philosophiques et de faire tomber les barrières entre les peuples. Pour cette raison, et parce qu'elle lui paraissait universelle, le chercheur n'a jamais songé à l'enraciner dans l'étude des langues¹¹¹. Il travaillait à saisir sa *véritable* signification, et celle-ci ne pouvait être décomposée en éléments grammaticaux.

Les sinogrammes inspiraient le polyhistor un peu moins, car ils n'étaient pas consacrés aux hautes sphères de l'esprit. Ils avaient toutefois le mérite d'être compris par des peuples parlant différentes langues, agissant en cela comme de dignes descendants des hiéroglyphes. Cette position s'oppose radicalement à celle de Parennin, qui écrivait sur le même sujet plus d'un demi-siècle plus tard. Les théories des deux penseurs contrastent aussi en ce qui concerne la dispersion des peuples après le Déluge. Selon Parennin, Sem, le bon fils de Noé, a fondé l'empire chinois, tandis que Cham, l'idolâtre, a étendu sa descendance sur le territoire égyptien. Kircher, de son côté, perçoit le mauvais fils sous un jour un peu plus favorable, et le place à l'origine des deux civilisations, qu'il croit extrêmement similaires. On pourrait penser que cette divergence d'opinion provient de l'évolution de la connaissance entre la fin de la Renaissance et le début des Lumières, mais ce n'est pas le cas, comme le prouve

¹¹¹ Peter N. Miller. « Copts and Scholars. Athanasius Kircher in Peiresc's Republic of Letters. » Dans *ibid.*, p. 145.

Dortous de Mairan en reprenant les arguments de Kircher dans sa correspondance avec Parennin.

***Œdipus Ægyptiacus*: l'énigme du sphinx élucidée**

Cette pièce de résistance en trois volumes¹¹² compose l'une des œuvres les plus célèbres de Kircher, le *magnum opus* qu'il préparait depuis ses débuts en tant que Jésuite et intellectuel. Elle a été retardée à plusieurs reprises, surtout par les censeurs, qui s'opposaient à l'exposition risquée de techniques magiques, aux sources douteuses de certaines informations, et au manque d'humilité flagrant de l'auteur, qui se perçoit lui-même comme l'Œdipe qui parvient à percer le mystère des hiéroglyphes¹¹³. Pour faire saliver ses lecteurs, le Père annonçait, plusieurs années avant sa parution finale, la venue de l'ouvrage¹¹⁴. Pour les faire patienter durant les délais, il publiait également nombre de courts textes sur la langue copte ou la possible traduction des hiéroglyphes égyptiens¹¹⁵.

Contrairement à ce que son titre pourrait indiquer, l'*Œdipus Ægyptiacus* ne consacre qu'une section à l'Égypte. Celle-ci est néanmoins assez volumineuse, comprenant toute la première partie du tome I. Les thèmes égyptiens reviennent aussi continuellement au cours des volumes suivants. Il faut mentionner que le but de cet ouvrage n'est pas de couvrir l'histoire de la Vallée du Nil depuis ses débuts, mais bien celle de l'humanité. Pour Kircher, les hiéroglyphes symbolisent au départ la connaissance divine que possédaient les

¹¹² Athanasius Kircher. *Œdipus Ægyptiacus hoc est universalis hieroglyphicæ veterum doctrinæ temporum iniuria abolitæ instauratio*. Rome, Vitalis Mascardi, 1652-1654. 3 tomes.

¹¹³ Paula Findlen. « The Last Man Who Knew Everything... » p. 32-33.

¹¹⁴ Ces publicités se trouvaient à la fin des ouvrages de Kircher et dans les catalogues de son éditeur.

¹¹⁵ C'est le cas, par exemple, du *Peodromus coptus*. Voir Athanasius Kircher. *Athanasii Kircheri Fuldensis Buchonii e Soc. Iesu Peodromus coptus sive ægyptiacus : ... in quo cum linguæ coptæ, sive ægyptiacæ, quondam pharaonicæ, origo, ætas, vicissitudo, inclinatio : tum hieroglyphicæ literaturæ instauratio, uti per varia variarum eruditionum, interpretationum que difficillimarum specimina, ita noua quoque & insolita methodo exhibentur*. Rome, Typis S. cong. de Propag. fide, 1636. (Microfiches : New York, Readex Microprint, 1998. 8 fiches, 11x15 cm).

hommes avant de se laisser corrompre par leurs tendances idolâtres. On retrouve donc des versions différentes de cette écriture partout où ont fleuri les civilisations. Ainsi, qu'il s'agisse de symboles mayas, d'extraits de la kabbale, ou d'astrologie zoroastrienne, on a toujours affaire à un dérivé de la sagesse initiale.

L'objectif de Kircher est de créer des liens entre toutes les cultures humaines, en essayant à la fois de retracer l'histoire du peuplement de la Terre, et, de manière beaucoup moins chronologique, de prouver que l'on trouve les bases de valeurs chrétiennes dans toutes les nations. Sa méthode plaît au public de la Renaissance parce qu'elle est englobante. Elle prône la supériorité de la chrétienté, mais reconnaît l'importance de tous les peuples anciens, aussi exotiques puissent-ils paraître. La popularité de cette optique universalisante décroît avec la venue du XVIII^e siècle, alors que les Européens perdent un peu espoir de découvrir l'illumination dans une contrée lointaine. À la fin des Lumières, alors que, de façon impérialiste, ceux-ci rabaissent de plus en plus les peuples natifs des autres continents, les écrits de Kircher se voient proportionnellement ridiculisés.

Dans l'*Cædipus*, les rapports sino-égyptiens n'occupent qu'une place fort secondaire, mais ils se voient tout de même consacrer quelques pages¹¹⁶ dans une section où les croyances de toutes les régions d'Asie sont comparées à celles de l'ancienne Égypte. Kircher perçoit de nombreux parallèles, particulièrement au niveau des représentations statuariques des divinités adulées par les deux peuples. Il y aurait ainsi des *démons* dans certaines régions de la Chine qui rappelleraient les idoles de la Vallée du Nil¹¹⁷. Il est cependant intéressant de constater que l'auteur établit toutes ses comparaisons sans connaître vraiment ni la religion de l'ère pharaonique, ni les croyances chinoises. Il perçoit ses hypothèses comme des faits, mais ne les explique qu'assez vaguement. De même, lorsqu'il met en rapport les sinogrammes et les hiéroglyphes, son jugement est bien plus artistique qu'historique ou linguistique. Il remarque

¹¹⁶ Athanasius Kircher. *Cædipus Ægyptiacus...* p. 398-403.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 402.

ainsi une ressemblance générale entre le style des différents caractères, et assume automatiquement qu'ils proviennent de la même source. Ce qui peut paraître aujourd'hui comme une erreur scientifique impardonnable n'a néanmoins que peu d'importance pour le Jésuite car son objectif ultime ne concerne pas l'évolution des langues. Il organise plutôt ses découvertes de façon à soutenir sa théorie des origines. Kircher est un rêveur et un rassembleur: il cherche d'abord à prouver que les hommes partagent les mêmes racines chrétiennes pour pouvoir ensuite créer une nouvelle écriture hiéroglyphique qui rendrait la foi accessible à tous, comme avant la chute de la tour de Babel.

La Chine illustrée: au coeur de la théorie égyptienne

Dans *La Chine illustrée*, le Père approfondit et illustre davantage les liens sino-égyptiens. Cet ouvrage, bien qu'assez dispersé comme tous les travaux de Kircher, réunit ses pensées sur l'histoire et la culture chinoise. Il est de cette façon encore plus significatif, pour nous, que l'*Cedipus*. La première section, cependant, touche moins nos recherches parce qu'elle se concentre sur la découverte récente¹¹⁸ du monument *sinico-chaldéen*, que l'on appelle aujourd'hui stèle nestorienne. Cette dernière prouve la présence historique de chrétiens en Chine, donc, par le fait même, l'utilité de missions en ce pays. Michał Boym¹¹⁹, le célèbre missionnaire jésuite qui a tant écrit sur l'Empire du Milieu, inaugure le livre avec une préface de sa plume et se voit par la suite cité à de nombreuses reprises, surtout dans cette partie sur l'expansion de la chrétienté.

Dans un ouvrage rédigé par un membre du clergé, on peut s'attendre à ce que la religion prenne une place prépondérante. *La Chine illustrée*, en ce sens, ne fait pas exception. Aussi, toutes les portions sur la géographie, la culture, et la

¹¹⁸ La tablette a été élevée en 782, puis, après près d'un millénaire d'oubli, a été déterrée entre 1623 et 1625.

¹¹⁹ Ici typiquement nommé Michel Boïm, mais l'orthographe tend à changer au fil des pages.

société chinoises se retrouvent teintées par les préoccupations spirituelles des Jésuites. Cet élément récurrent transparait également lorsque Kircher approche les liens entre la Chine et l'Égypte. Il juge ceux-ci selon trois aspects: la similarité des croyances, de l'organisation sociale, et de l'écriture symbolique. Le premier facteur prime sur les deux autres et trouble Kircher, qui cherche à comprendre comment les Chinois, après avoir été en contact avec la *Sainte* religion, ont pu se retourner vers une forme de polythéisme. Selon lui, néanmoins, toutes les croyances, bonnes ou mauvaises, proviennent du même bassin:

[...] le Lecteur comprendra parfaitement, que la doctrine Chrestienne aussi bien que toutes les sottises superstitions des *Chinois* (auparavant la venue de nostre Sauveur) n'ont pris naissance, & ne sont Originaires que d'u mesme Pays, c'est à dire d'*Egipte*, de *Grece*, de *Sirie*, & de *Chaldee*.¹²⁰

Cette affirmation n'est pas expliquée au départ, mais Kircher y revient plus tard, après avoir décrit comment les idoles adorées en Chine, au Japon, et en Inde, sont calquées sur celles retrouvées en Égypte:

On appelle ces Regions les *Singes de L'Egipte*; c'est pourquoy, je remets le Lecteur à cet endroit: Voyla ce que j'ay creu devoir apprendre au Curieux touchant les colonies des *Coptites* ou des *Ægiptiens*, que quelqu'un peût estre ne voudra pas recevoir, ayant un sentiment contraire; quoyque dans le verité, il y ait plus d'aparance à croire ce que je dis, comme estant fondé sur de tres fortes raisons que je pourrois mettre icy, si je voulois, & si je ne croyois pas sortir de mon sujet, ou si je pretendois obliger le lecteur à prende ce sentimet contre sa propre inclination. Il nous doit donc suffire d'avoir montré evidamment que les Egiptiens ont envoyé des Colonies dans tous ces endroits, & qu'ils ont comme peuplé ces contrées.¹²¹

¹²⁰ Athanasius Kircher. *La Chine d'Athanase Kirchere...* p. 3.

¹²¹ *Ibid.*, p. 81.

Bien qu'assez long, cet extrait est intéressant parce qu'il démontre non seulement la position de l'auteur, mais aussi l'astuce qu'il emploie pour éviter de devoir se justifier davantage. Contrairement aux philosophes plus agressifs qui ont traité du même sujet à la fin du XVIII^e siècle, le Jésuite demeure ouvert, espérant que sa théorie soit appréciée par l'auditoire, mais il se montre tout de même sans équivoque, ne proposant jamais d'alternative à ses hypothèses. Ce type d'écriture presque conversationnel, directement adressé au lecteur, est très typique de Kircher et ne se retrouve pas dans les écrits des époques subséquentes.

Dans *La Chine illustrée*, le Père divise la société chinoise en trois parties, chacune associée à des types de croyances différents¹²². La première forme une classe savante qui dirige le pays depuis fort longtemps et vénère Confucius, son fondateur, lequel serait aussi, selon l'auteur, le Thot égyptien et l'Hermès Trismégiste grec¹²³. Ce groupe, plus sage, n'adorerait pas d'idoles, mais honorerait quand même, outre le philosophe, un Roi du Ciel pour qui des temples auraient été bâtis. La seconde *secte*, que Kircher appelle *Sciaguia*, posséderait plusieurs autres noms en Chine et au Japon et serait composée de prêtres. La troisième, *Lançu*, inclurait surtout la populace et, comme la *Sciaguia*, aurait acquis la mauvaise habitude de prier les idoles égyptiennes. Pour le chercheur, cette division sociale et religieuse est calquée sur le modèle pharaonique et constitue une preuve de la colonisation de l'Empire du Milieu.

Il est intéressant de noter que, même pour prouver des similitudes d'ordre civil, l'auteur se replie sur le domaine spirituel. C'est ainsi, suivant sa réflexion, en rendant un culte à Confucius que les mandarins se rapprochent de leurs homologues de la Vallée du Nil, et non, par exemple, en prenant un certain rôle politique ou en respectant des valeurs déterminées. De même, les deux autres classes sociales ne sont associées dans sa démonstration qu'aux dieux

¹²² *Ibid.*, p. 176.

¹²³ Selon la tradition, ce personnage était en fait un prêtre de Thot, mais Kircher préfère combiner dieu et serviteur pour prouver le déploiement de la religion égyptienne.

égyptiens pour lesquels elles bâtissent des temples à Nankin¹²⁴. Les ressemblances reliées aux moeurs et traditions se retrouvent seulement résumées dans ce vague extrait:

[...] c'est que les ceremonies & les coustumes de ces deux nations ne different du tout point entre elles, ou du moins si elles le font, c'est en fort peu de chose, tant il est vray qu'il y a du raport, & de la ressemblance entre leurs procedés, & leurs façons d'agir.¹²⁵

Cette affirmation pourrait être suivie d'exemples tirés de la vie quotidienne des deux peuples, mais elle ne l'est pas. Kircher préfère encore illustrer ses dires de façon religieuse, prenant cette fois-ci à témoin la vénération des pyramides, qui seraient les demeures de divinités idolâtres¹²⁶.

Similitudes hiéroglyphiques dans *La Chine illustrée*

Le dernier point sur lequel le Père compare les nations chinoise et égyptienne concerne l'écriture. Selon sa version des faits historiques, les prêtres de la Vallée du Nil, chassés par Cambyse, roi des Perses, quittèrent leur pays soumis, traversèrent la mer Rouge¹²⁷, et arrivèrent en Inde, où se trouvaient déjà leurs dieux¹²⁸. Comment s'y sont-ils rendus? Grâce au « grand père *Cham*, & [...] *Mercur* *Trismegiste* *Conseiller* *de* *Nefraim* son fils¹²⁹ », qui ont voyagé jusqu'en Chine pour y porter l'écriture hiéroglyphique quelques 300 ans après le Déluge. Ces figures anciennes auraient vécu plusieurs centaines d'années, ce qui était

¹²⁴ Voir, par exemple, Athanasius Kircher. *La Chine d'Athanase Kirchere...* p. 181.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Alors appelée *golfe Arabique*, mais que l'on ne doit pas confondre avec le golfe Arabo-persique.

¹²⁸ Athanasius Kircher. *La Chine d'Athanase Kirchere...* p. 206. À la p. 207, l'auteur donne comme exemple le taureau Apis, représenté dans la Vallée du Gange par la vache sacrée.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 303.

normal pour les hommes de leur époque¹³⁰, et auraient étendu leur descendance depuis l'Égypte et à travers toute l'Asie.

Suivant Kircher, les premiers caractères chinois, comme les égyptiens, représentaient des animaux, des végétaux, et d'autres éléments pictographiques comme « des points & des cercles¹³¹ ». La croix, « + », constitue d'ailleurs un symbole de base dans les deux systèmes graphiques¹³². Cependant, si les sinogrammes se montraient figuratifs à l'origine, ils se sont transformés pour devenir de plus en plus abstraits, s'éloignant, par le fait même, de leurs prédécesseurs hiéroglyphiques. Ces derniers seraient pourtant supérieurs parce que, non-adaptés aux besoins courants, ils seraient demeurés réservés au domaine du sacré¹³³. Les caractères chinois s'avèreraient donc pratiques, mais leur structure plus grossière ne parviendrait qu'à représenter la pensée: elle ne suffirait pas à illustrer les véritables mystères.

L'évolution des sinogrammes n'occupe pas une place aussi primordiale dans *La Chine illustrée* que celle des croyances religieuses. Cependant, la sixième partie du livre, « De l'écriture des Chinois », y est entièrement consacrée, et comporte dix pages d'images expliquant les différentes étapes du développement des caractères¹³⁴. De même, la version française de l'ouvrage que nous avons employée est enrichie d'un impressionnant dictionnaire chinois-français. Il s'agit en fait plus d'une liste de vocabulaire, mais cela ne réduit en rien la portée innovatrice du document, et prouve que le public européen avait soif de mieux connaître l'Empire du Milieu.

¹³⁰ Les savants des XVII^e et XVIII^e siècles tendaient à croire que les premiers humains avaient une espérance de vie qui pouvait facilement atteindre 800 ans. Cette perception était basée sur la littérature ancienne, qui stipulait, par exemple, que les Grecs des âges d'or, d'argent, et de bronze avaient des longévités extraordinaires, de même que les fondateurs de l'Empire chinois.

¹³¹ Athanasius Kircher. *La Chine d'Athanase Kirchere...* p. 303.

¹³² *Ibid.*, p. 311.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*, p. 304-314.

Conclusion

Athanasius Kircher n'était certes pas le plus impartial ou le plus érudit des chercheurs de son époque. Il avait cependant un flair incroyable pour choisir ses alliés et ses sujets de prédilection. Ces derniers sont si variés qu'il n'a jamais pu réellement les approfondir, mais il a tout de même, à travers ses nombreuses publications, pu les explorer, ce qui a ouvert de nombreuses portes aux savants à venir. Bien sûr, il est possible que la popularité du Jésuite et l'assurance avec laquelle il avançait chacune de ses hypothèses aient retardé la recherche dans certains domaines. Ses prétendues traductions d'obélisques égyptiennes, par exemple, ont induit en erreur nombre de linguistes, jusqu'au XIX^e siècle. Cependant, sans ses magnifiques ouvrages illustrés, la polémique sur la théorie égyptienne n'aurait jamais pu prendre autant d'ampleur et se développer sur une période si longue. De même, sa réussite a aidé à créer un intérêt pour l'histoire de la Chine et de l'Égypte et a sans aucun doute inspiré ses successeurs à publier leurs propres idées.

Vers la fin de sa vie, en rêve, le Père se voyait comme le Pape qui parviendrait à unifier tous les peuples de la Terre au sein d'une foi chrétienne harmonieuse et inclusive¹³⁵. Cette image optimiste résume assez bien ce qui semble avoir été la philosophie qui animait l'ensemble de ses travaux, et constitue peut-être même la clef du mystère qu'il tentait d'élucider en associant, comme tant de pièces d'un même casse-tête, les cultures des nations les plus anciennes qu'il ait pu étudier.

¹³⁵ Ce rêve, décrit par son disciple Kaspar Schott, est survenu alors que le Jésuite était gravement malade mais insistait tout de même pour préparer sa propre médication. On peut en trouver une description plus complète dans Paula Findlen. « The Last Man Who Knew Everything... » p. 38-39.

Chapitre 4: La montée de nouveaux idéaux

La transformation de l'intelligentsia européenne au XVIII^e siècle

Si les Jésuites ont grandement influencé l'image de la Chine en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles en gardant un contact direct avec cet Empire, ce ne sont certes pas les seuls penseurs à avoir contribué à l'avancement de la connaissance occidentale sur l'Asie. Nicolas Fréret, John Turberville Needham, Dortous de Mairan et Joseph de Guignes, pour n'en nommer que quelques uns, s'avèrent tous des chercheurs intéressés non seulement à l'histoire chinoise, mais aussi à la théorie égyptienne. Dans le présent chapitre, nous comptons introduire le contexte dans lequel leurs travaux ont été rédigés. Ce survol, centré sur les hypothèses concernant la dispersion des peuples, ne détaille toutefois ni l'environnement politique de l'époque, ni l'évolution des divers courants de pensée qui ont pavé la route des Lumières¹³⁶.

Il est néanmoins nécessaire, avant de poursuivre, d'explicitier davantage le climat intellectuel dans lequel se confrontent les idéaux de ce siècle. Les bouleversements demeurent difficiles à cerner parce qu'ils pénètrent tous les aspects de la société¹³⁷. L'un des plus cruciaux concerne le rejet croissant des explications basées sur la religion révélée. Les porteurs des Lumières héritent des méthodes d'expérimentation de la Renaissance mais mettent de côté tout l'aspect magique que leurs prédécesseurs incluaient dans leur conception de l'univers. En fait, on peut dire que le XVIII^e achève l'oeuvre des siècles antérieurs en plaçant l'homme directement au centre des considérations idéologiques. Dieu tient encore un rôle dans ce nouvel ordre mondial, mais celui-ci est davantage relégué au domaine de la métaphysique.

¹³⁶ Pour plus d'information sur ces sujets connexes, voir entre autres les ouvrages de Henri Cordier, Paul Hazard, et Virgile Pinot cités dans la bibliographie.

¹³⁷ Consulter à ce propos Robert Mandrou. *Histoire de la pensée européenne 3. Des humanistes aux hommes de science (XVI^e et XVII^e siècles)*. Paris, Éditions du Seuil, 1973. La page 225 offre un excellent résumé.

Tous ne s'accordent bien sûr pas avec la nouvelle vision, et des luttes conceptuelles éclatent à travers la période. Les philosophes, partisans de la satire, souvent aussi anti-royalistes qu'anticléricaux, bénéficient d'un vaste auditoire. Leurs écrits se voient régulièrement censurés, mais comme l'explique Paul Hazard, cette notion d'interdit ne rend leurs pamphlets et leurs ouvrages qu'encore plus populaires:

Les livres mêmes, on ne les empêche jamais de s'imprimer, de se répandre, lorsqu'on a contre soi le public. [...] C'est une constatation courante que plus sévèrement il [le manuscrit] est défendu, plus vivement il sollicitera les acheteurs.¹³⁸

Personne ne peut réfréner cette vague contestataire qui, née en France, déferle rapidement sur toute l'Europe, mouillant même les régions les plus chrétiennes, comme l'Espagne, où des propos aussi enflammés que ceux des philosophes doivent prendre bien des détours pour parvenir aux oreilles intéressées¹³⁹. Se raccrochant aux valeurs de leurs pères, certains penseurs tentent de s'opposer à la nouvelle rage, mais leurs efforts deviennent vains lorsqu'ils sont tournés au ridicule par les épigrammes peu flatteurs de Voltaire¹⁴⁰. D'autres savants essaient, tant bien que mal, de réconcilier la foi traditionnelle et la Raison. Ceux-ci ont un peu plus de chance, car si la mode s'oppose au clergé, la plupart des gens ressentent tout de même le besoin de préserver l'Être suprême. C'est ainsi que naît le déïsme, la religion dite naturelle supportée par plusieurs philosophes¹⁴¹. Ce dogme soutient l'existence de Dieu, le grand architecte de l'univers, mais se détache de la tradition catholique en refusant, par exemple, les sacrements et l'infaillibilité du Pape.

¹³⁸ Paul Hazard. *La pensée européenne au XVIII^e siècle, de Montesquieu à Lessing*. Paris, Boivin, 1946. tome I, p. 128.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 131.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 125-126.

¹⁴¹ Virgile Pinot. *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*. Genève, Slatkine reprints, 1971 [1932]. p. 184-185.

Il est intéressant de noter que le siècle des Lumières est aussi celui de la langue française, que l'on croit idéale pour transmettre les vertus de la Raison¹⁴². Les salons de Paris deviennent alors le centre de la vie mondaine et leur pouls donne le ton pour l'Europe entière. Les gens aisés de l'époque, nobles et bourgeois, se disent cosmopolites puisqu'ils se passionnent pour le voyage et partent aussi loin et aussi souvent qu'ils peuvent se le permettre. L'homme du monde aime à croire qu'il se sent partout chez lui, mais il fréquente presque exclusivement ses homologues qui, peu importe leur nationalité, adoptent tous la culture parisienne¹⁴³. Ce réseau, quoiqu'élitiste, permet la diffusion rapide des idées et des manuscrits.

La Raison porte par ailleurs les intellectuels à repenser bien des concepts, y compris la façon d'écrire l'histoire. Ils veulent la rendre vivante et simple à garder en mémoire, et créent pour ce faire de nouvelles techniques¹⁴⁴. Dans l'histoire-tragédie, par exemple, les rois défunts prennent la parole et expriment leurs états d'âmes. Suivant d'autres méthodes, leurs péripéties sont plutôt copiées de divers livres plus anciens, sans citations, ou encore réduites en vers, en anagrammes, ou en questions-réponses faciles à apprendre par coeur. Bon nombre de penseurs ne veulent plus se reclure dans les bibliothèques et consacrer leur vie à un sujet donné: « "Nous ne sommes plus dans le siècle des Vossius, des Huets, des Borchardts et des Kirchers. L'érudition, les recherches épineuses, nous fatiguent, et nous aimons mieux courir légèrement sur des surfaces que de nous enfermer pesamment dans des profondeurs"¹⁴⁵ ». Cette citation est encore plus intéressante si l'on se souvient que d'aucuns ont accusé Kircher de ne pas suffisamment approfondir ses travaux.

¹⁴² Paul Hazard. *La pensée européenne...* tome II, p. 229-233.

¹⁴³ Pour une définition plus complète, voir Paul Hazard. *La pensée européenne...* tome I, p. 338-340.

¹⁴⁴ Pour les différentes méthodes employées, consulter *ibid.*, p. 324-326.

¹⁴⁵ Citation de l'Abbé Coyer, tirée de *Dissertations pour être lues* (1755). Extrait de Paul Hazard. *La pensée européenne...* tome I, p. 326.

Inutile de dire que tous ces bouleversements, alliés à la Querelle des rites, ont nui à la crédibilité des écrits jésuites. L'opinion publique reprochait en effet aux Robes noires de faire preuve de faiblesse au niveau dogmatique, c'est-à-dire de ramollir la foi chrétienne en ne condamnant pas suffisamment les moeurs indigènes. À l'opposé, du point de vue politique, ces mêmes religieux se voyaient taxés d'arrogance, car ils étaient souverains de leur propre État (le Paraguay), et oeuvraient auprès des cours catholiques d'Europe. Ce scepticisme ne présidait fort heureusement pas tous les rapports entre Jésuites et laïques, et plusieurs membres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres (tels Nicolas Fréret) ont correspondu fréquemment avec les missionnaires pour obtenir de l'information fiable sur l'histoire de l'Asie. Au xviii^e siècle, encore très peu d'érudits occidentaux bénéficiaient d'un contact direct avec cette région du monde et la plupart de la production littéraire sur le sujet était pour le moins influencée par les travaux de la Société de Jésus. La *Description* du Père Du Halde¹⁴⁶, pour nommer l'un des piliers de la sinologie naissante, se retrouve ainsi citée par nombre de philosophes.

La théorie égyptienne dans la pensée courante

Ce mémoire, du début à la fin, traite principalement de la perception des origines de la Chine selon l'intelligentsia européenne, et particulièrement française. Il est certain que la vaste majorité de la population des xvii^e et xviii^e siècles n'avait ni le temps, ni les moyens financiers nécessaires, ni même aucun intérêt pour le débat. L'Asie demeurait fort lointaine et peuplée de légendes. Il serait cependant faux de prétendre que seuls les savants ont cherché à connaître les débuts de l'Empire du Milieu. Ils échangeaient entre eux nombre de lettres et lisaient les travaux les uns des autres, mais ne constituaient certes pas l'unique clientèle de leurs publications. Les gens du monde aimaient à

¹⁴⁶ Jean-Baptiste Du Halde. *Description géographique...* 4 volumes.

s'éduquer et, l'engouement pour les chinoiseries aidant, se passionnaient pour l'histoire exotique des Chinois. Ils avaient accès, bien sûr, aux mémoires détaillés auxquels se référaient les intellectuels, mais, comme aujourd'hui, ils bénéficiaient aussi de vulgarisations. Nous avons choisi de consacrer une courte section à ces ouvrages plus généraux pour vérifier si, dans l'ensemble, la théorie égyptienne semble s'y retrouver. Nous en analysons brièvement un total de quatre: deux dictionnaires, un manuel de géographie, et un tome tiré d'une série dédiée à l'histoire moderne de plusieurs peuples.

Le premier dictionnaire, rédigé par Bruzen de la Matinière¹⁴⁷, offre de courtes descriptions de divers points géographiques à travers le monde, tels des pays, des villes, ou des rivières. La longueur des définitions varie d'un terme à l'autre selon les besoins, et la Chine se voit consacrer quelques pages, qui traitent entre autres de sa culture, son histoire, sa géographie, son architecture, ses politiques, et son écriture. La vision de l'auteur concernant les origines de cette nation est fort rapidement résumée dans le premier paragraphe:

Il n'y a jamais eu d'empire qui ait duré si long-tems. On convient qu'il subsiste depuis plus de 4000 ans. L'histoire chinoise en fait remonter l'origine bien plus haut. Il y a apparence que les enfans ou les petit fils de Noé, se répandirent dans l'Asie, & pénètrent jusque dans la partie de la Chine, qui est la plus occidentale, où ils vécurent d'abord errans & vagabons. Fohi, disent les intreprètes de l'histoire de la Chine, qui régna 2952, avant J.C. les réduisit en société.¹⁴⁸

Jamais il n'est question de liens avec l'ancienne Égypte, et jamais non plus l'auteur ressent-il le besoin d'élaborer sur l'identité des membres de la famille de Noé. Un point demeure cependant: si la Chine est le plus vieil empire du monde, il ne pré-date pourtant pas le Déluge. La chronologie présentée ici est

¹⁴⁷ Antoine-Augustin Bruzen de la Matinière. *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique, par M. Bruzen de la Matinière, géographe de Sa Majesté catholique Philippe V. Roi des Espagnes & des Indes. Nouvelle édition, corrigée et amplement argumentée.* Paris, Chez les libraires associés, 1768 [1726-1739]. tome II.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 386. Les coquilles et l'étrange ponctuation ont été recopiées telles quelles de l'original.

donc biblique, mais c'est un empereur chinois, et non un Patriarche chrétien, qui mène le peuple vers la civilisation.

Le second dictionnaire, celui de Michel-Antoine Baudrand¹⁴⁹, comporte une section sur la Chine similaire en format à celle présentée par de la Matinière, mais elle ne contient aucune note sur le peuplement ou la fondation de l'Empire du Milieu. L'auteur admire l'endroit, qu'il décrit comme « le plus beau pays de l'Asie¹⁵⁰ ». Il en résume la géographie et dresse une liste des noms que différents peuples lui ont donné. Il insère aussi dans son article un tableau dans lequel sont inscrites toutes les provinces de la Chine et toutes ses villes principales. Baudrand condense en quelques pages l'ensemble des détails factuels connus sur le pays, mais il ne fait référence à aucun des débats sur l'histoire ou la culture des Chinois.

Le troisième document constitue un tome presque entièrement dédié à l'Empire du Milieu. Celui-ci est le premier d'une série de 18 volumes qui visent à élucider l'histoire moderne de dix nations différentes¹⁵¹. À l'aide d'adjectifs, et un peu à la manière des journalistes d'aujourd'hui, l'abbé de Marcy prend position dans le débat sur les origines de la Chine. Il condamne « les prétentions ambitieuses¹⁵² » des annales parce qu'elles affirmeraient que les premiers habitants ont commencé à peupler le territoire chinois 40 000 ans avant Fo-hi. Il honore cependant les écrivains, tels Fourmont, qui tentent de

¹⁴⁹ Michel-Antoine Baudrand. *Dictionnaire géographique et historique contenant une description exacte de tous les états, royaumes, provinces, villes, bourgs, montagnes, caps, illes, presque illes, lacs, mers, golfes, détroits, fleuves & rivières de l'univers. La situation, l'étendue, les limites, les distances, la qualité de chaque pays, les forces, le nombre, les moeurs, & le commerce de ses habitans. Et le rapport de la géographie ancienne avec la moderne tirée des meilleurs auteurs et des relations des plus fidèles voyageurs avec une table latine et françoise des noms anciens et modernes de chaque lieu, pour la facilité de ceux qui lisent les auteurs latins.* Par Michel-Antoine Baudrand, prieur de Rouvres & du Neufmarché. Paris, Chez François-André Pralard, 1705. vol. 1.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 456.

¹⁵¹ François-Marie de Marcy (ou Marsy). *Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Russiens & des Américains. Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin.* Par M. l'Abbé de Marcy. Nouvelle édition, revûe & corrigée. Tome premier, contenant l'histoire des Chinois, & le commencement de celle des Japonnois. Paris, Chez la veuve Desaint, 1775. tome I.

¹⁵² *Ibid.*, p. 3.

réconcilier les chronologies en employant les Septantes comme base sacrée. Il présente aussi le point de vue de Shuckford, un auteur qui, comme nombre de ceux que nous avons cités dans les chapitres précédents, avance que Noé et sa descendance ont entrepris de coloniser l'Asie¹⁵³.

Selon de Marcy, « l'opinion la plus commune est que la Chine commença à se peupler un siècle ou deux après le déluge, lorsque la confusion des langues dispersa dans l'Asie différentes colonies de Babyloniens¹⁵⁴ ». Étrangement, hormis le présent volume, nous n'avons trouvé aucune citation soutenant la présence de colonisateurs issus directement de Babylone. Plusieurs penseurs stipulent qu'après avoir abandonné l'incroyable projet de construction, les hommes se seraient répandus au Moyen-Orient, puis, plus tard, partant d'Égypte, auraient longuement voyagé, peuplant sur leur passage tous les territoires asiatiques jusqu'au Japon. Ceux qui supportent la colonisation par la lignée de Noé ont quant à eux tendance à minimiser l'impact de l'épisode de Babel sur le peuplement de la Chine, puisqu'ils désirent généralement lier l'histoire chinoise à la sainteté d'un homme aimé de Dieu plutôt qu'à l'arrogance d'une ville pécheresse.

Suivant sa vocation, l'abbé approuve une vision purement chrétienne de la chronologie chinoise. Son ouvrage est général, puisqu'il n'offre qu'un aperçu assez bref de l'histoire des nations traitées, mais il est tout de même le plus exhaustif des documents de ce type que nous avons consultés. On constate, par exemple, que l'auteur a choisi de présenter plusieurs points de vue sur l'histoire de la Chine ancienne. Il se positionne finalement contre toute spéculation précédant le règne d'Yao, soutenant de cette façon ce qu'il considère la conclusion absolue des Jésuites. Son ouverture aux autres théories est

¹⁵³ Pour soutenir sa théorie, le Britannique affirme que le Patriarche et Fo-hi constituent un seul et même personnage. *Ibid.*, p. 4.

¹⁵⁴ *Ibid.*

néanmoins assez surprenante, bien que sa reconnaissance de l'antiquité chinoise¹⁵⁵ ne représente que le sentiment général de l'époque.

Le dernier volume que nous désirons présenter consiste en un manuel d'introduction à la géographie qui semble destiné aux plus jeunes lecteurs¹⁵⁶. Celui-ci est rempli de cartes et d'explications dépliantes et, comme son titre l'indique, cherche à donner un aperçu global de toutes les régions du monde et de leurs habitants. Le document n'approfondit aucune des nations abordées, et les origines de la Chine n'y sont que fort brièvement mentionnées. Il est toutefois intéressant de noter que l'auteur opte pour la vision autochtone de l'histoire:

Les Chinois tiennent pour certain que leur Empire a commencé il y a cette année 1717 quatre mille soixante et quatorze ans, et il est de foy chez eux de le croire: et qu'ils ont eu pour premier Roy Fohi, et qu'il a continué jusqu'aujourd'huy par vingt deux Familles qui ont fourni deux cens trente six Rois ou Empereurs.¹⁵⁷

Le choix des termes employés par de Fer laisse penser qu'il ne tient pas cette chronologie pour véridique, mais elle est tout de même la seule qu'il choisit de présenter. Le reste de sa description de la culture chinoise, réduite à une série de courtes phrases, se montre tout à fait dualiste. Il reconnaît ainsi, par exemple, que l'imprimerie et l'artillerie ont été découvertes en Chine plus tôt qu'en Europe (aucune date n'est cependant précisée), mais affirme, sans explication, que la musique du pays est « ridicule¹⁵⁸ » et que ses habitants sont « mauvais soldats¹⁵⁹ ».

¹⁵⁵ Voir *ibid.*, p. 10-11.

¹⁵⁶ Nicolas de Fer. *Introduction à la géographie avec une description historique sur toutes les parties de la Terre*. Paris, Chez le Sr. Danet gendre de l'auteur sur le pont Notre-Dame à la sphere royale avec P. du R., 1717. 197 pages. La version que nous avons consultée (localisée dans les collections spéciales de la bibliothèque de l'Université de Montréal) a par exemple été signée, cent ans après son impression, par un jeune homme alors âgé de 13 ans.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 84.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 81.

¹⁵⁹ *Ibid.*

En somme, ces quatre documents représentent bien la position de l'ensemble des textes généraux de l'époque sur les origines de l'Empire du Milieu. Tout comme les mémoires, les articles, et les monographies spécialisés, ces ouvrages adressés à un plus vaste public offrent des hypothèses variées, fondées soit sur les textes bibliques, soit sur les annales chinoises, soit encore sur une tentative de réconciliation des deux. La théorie égyptienne ne semble néanmoins pas avoir été suffisamment populaire pour figurer parmi ces images. On sait cependant que le débat touchait certains philosophes. Le Patriarche de Ferney, par exemple, ne s'est jamais vraiment consacré à l'étude de la Chine, mais il avait une admiration presque sans bornes pour le grand empire. Cette dernière le poussait à s'opposer fermement à la possibilité d'une colonisation par l'Égypte, comme il l'écrivait à Dortous de Mairan:

Je n'ai jamais osé vous braver, Monsieur, que sur les Egyptiens, et je croirai que ce peuple est très nouveau, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'un pays inondé tous les ans, et par conséquent inhabitable sans le secours des plus grands travaux, a pourtant été habité avant les belles plaines de l'Asie. Tous vos doutes, et toutes vos sages réflexions envoyées au jésuite Parrenin, sont d'un philosophe, mais Parrenin était sur les lieux, et vous savez que ni lui, ni personne, n'a pensé que les adorateurs d'un chien et d'un boeuf, aient instruit le gouvernement chinois, adorateur d'un seul Dieu, depuis environ cinq mille ans.¹⁶⁰

La perception colorée de Voltaire représente bien la tendance selon laquelle la position des auteurs sur la théorie égyptienne dépend en grande partie de leur impression de la Chine et de l'Égypte. Les arguments qu'il emploie présagent par ailleurs un raisonnement qui prendra de l'ampleur dans la polémique à la fin du siècle.

¹⁶⁰ François-Marie Arouet, dit Voltaire. Sans titre. Lettre du 16 août 1761 à Dortous de Mairan. Extrait tiré du catalogue de l'exposition *Voltaire et la Chine* présentée aux Délices du 6 mai au 4 octobre 2003. p. 10, #49, [En ligne]. http://www.ville-ge.ch/bge/inv/dossier_pdf/Catalogue1.pdf. (page consultée le 07/07/07).

La prépondérance des sociétés érudites

Au xvii^e siècle, partout dans les grands centres d'Europe, des sociétés érudites ont commencé à prendre forme. Elles étaient au départ souvent constituées d'un petit groupe de penseurs qui choisissait de se réunir de façon informelle pour discuter et tester de nouvelles théories. Avec le temps, leurs rendez-vous s'officialisaient, se régularisaient, se popularisaient, et finissaient par obtenir la bénédiction d'un monarque. Le groupe se dotait alors d'une charte et d'un nom certifiés.

La Royal Society de Londres a suivi ce cheminement: ses membres ont entrepris d'organiser des rendez-vous scientifiques dans les années 1640, et ceux-ci se sont développés jusqu'à ce que, en 1660, l'organisation obtienne une accréditation royale¹⁶¹. Elle a alors eu droit à certaines subventions, mais est néanmoins demeurée indépendante. Selon les désirs des fondateurs, la plupart du financement de la société devait provenir de sources privées¹⁶². Ainsi, jusqu'en 1847, une portion des inscrits était constituée de riches dilettantes, amateurs de sciences et prêts à prendre sous leur aile des talents prometteurs¹⁶³.

La Royal Society, focalisée sur les sciences physiques et l'expérimentation, n'a accordé que fort peu d'importance à la théorie égyptienne. L'un de ses membres, l'éminent biologiste John Turberville Needham¹⁶⁴, y a toutefois consacré en 1761 un mémoire entier¹⁶⁵. Son intérêt pour la question provenait

¹⁶¹ Pour de plus amples informations sur l'histoire de la Royal Society, consulter leur page web: The Royal Society. *Brief History of the Society*, [En ligne]. <http://www.royalsoc.ac.uk/page.asp?id=2176>. (Page consultée le 07/07/07).

¹⁶² Il en est encore de même aujourd'hui.

¹⁶³ The Royal Society. *Brief History of the Society*, [En ligne]...

¹⁶⁴ Needham est principalement connu pour ses théories sur la génération spontanée d'organismes vivants, et pour ses querelles contre Voltaire à ce sujet. Bien que les deux hommes se soient terriblement injuriés à travers les années, ils n'ont jamais, à notre connaissance, argumenté sur les origines de la Chine.

¹⁶⁵ John Turberville Needham. *De Inscriptiōe quadam aegyptiaca Taurini inventa et characteribus aegyptiis olim et sinis communibus, exarata idolo cuidam antiquo, in regia Universitate servato, ad utrasque Academias Londinensem et Parisiensem rerum antiquarum investigationi et studio praepositas data epistola*. Romae, ex typ. Palladis, [s.d.], 1761. 71 pages.

d'un buste couvert de hiéroglyphes représentant la déesse Isis. Celui-ci, surnommé le « buste de Turin » parce qu'il était conservé dans cette ville, s'est plus tard avéré aussi faux que les écritures qui le couvraient¹⁶⁶. Il était néanmoins suffisamment bien sculpté pour duper Needham, qui n'était pas spécialiste, et le porter à supposer un lien entre les sinogrammes et les symboles employés par les anciens Égyptiens. Surprise par la conjecture inattendue, la Royal Society s'est empressée de communiquer avec des missionnaires postés en Chine. La réponse reçue a été reprise par Charles Morton dans les *Philosophical Transactions* de la société en 1769. Le texte confirme que, selon les Jésuites consultés, ces écritures devaient partager une origine antédiluvienne commune, et que les deux peuples ont formé une seule et même nation dans les temps suivant la confusion des langues. Il n'y aurait toutefois aucune preuve de liens plus récents entre la Chine et l'Égypte¹⁶⁷.

William Stukeley, un autre Britannique membre de la Royal Society et de la Society of Antiquaries, a réagi à la publication de Needham avant que ne lui parviennent les constatations des Jésuites. La contre-argumentation qu'il a rédigée reconnaît les ressemblances entre les graphies égyptienne et chinoise, mais celles-ci ne demeureraient qu'apparentes, puisque les premiers caractères seraient basés sur des formes circulaires, tandis que les seconds se montreraient plus carrés. De plus, leur fonction s'avérerait différente:

Whilst Chinese characters were, he [Stukeley] explained, 'real words', in contradistinction Egyptian hieroglyphs 'are symbols, sacred characters to express divine hymns, & invocations to the deity ... by no means have they the same signification; or is there any relation between them; or between the two nations.'¹⁶⁸

¹⁶⁶ David Haycock. « William Stukeley: Science, Religion and Archaeology in Eighteenth-Century England. » Chapitre 9, 2001. *The Newton Project*. University of Sussex, East Sussex, 2007, [En ligne].

<http://www.newtonproject.sussex.ac.uk/texts/viewtext.php?id=OTHE00026&mode=normalized>. (Page consultée le 07/07/07).

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ William Stukeley. « On Egyptian Hieroglyphs, and Chinese Writing. » Le texte a été

De même, les similitudes culturelles ne seraient que pures coïncidences puisque les deux civilisations, selon lui, n'auraient jamais établi de colonies en territoire étranger¹⁶⁹.

Avec Stukeley et la publication des conclusions des Jésuites se clôt un court intermède pendant lequel la Royal Society a considéré la possibilité, bien qu'extravagante à ses yeux, de liens entre la Vallée du Nil et l'Empire du Milieu. Après cet épisode de moins d'une décennie, les sociétés érudites britanniques ne se sont plus guère préoccupées des controversées origines de la Chine.

Nous consacrerons par le fait même une plus longue section de ce mémoire aux membres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, puisque ceux-ci se sont fascinés pour la question de façon irrégulière pendant toute la période qui s'étend de 1716 à 1793. Il est intéressant de noter que l'organisation française fait exception au modèle présenté plus haut, car ses quatre inscrits ont été assemblés par Colbert en 1663 dans le but de servir Louis XIV¹⁷⁰. L'« Académie des médailles », sorte d'appendice de l'Académie française, s'est cependant rapidement développée, accueillant de plus en plus de membres, tous spécialistes de domaines variés liés à l'histoire. Toujours assujettie au roi, mais « élevée au rang d'Institution d'État¹⁷¹ » en 1701, elle a gagné son nom officiel en 1716 et a commencé à publier ses célèbres mémoires dès 1717. Tout au long du XVIII^e siècle, elle a accueilli parmi ses rangs les plus grands chercheurs de France et a permis le développement de nombreuses branches de l'étude des cultures humaines, dont l'archéologie et la sinologie, qui, éventuellement, ont eu raison de la théorie égyptienne.

présenté le 27 mai 1762 à la Royal Society et le 10 juin de la même année à la Society of Antiquaries. Voir David Haycock. « William Stukeley... »

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ Voir à ce sujet le site web officiel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres: Jean Lechamp. « Histoire de l'Académie ». *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Présentation de l'Académie*, [En ligne]. <http://www.aibl.fr/fr/present/home.html>. (Page consultée le 07/07/07).

¹⁷¹ *Ibid.*

Conclusion

La venue de la Raison, particulièrement en France, a eu un impact profond sur la culture intellectuelle et, par le fait même, sur la question des origines des civilisations. La vision chrétienne a perdu son hégémonie, et ceux qui la soutenaient ont vu leur crédibilité vaciller. Le XVIII^e est un siècle d'ouverture et d'extrêmes, et les érudits y sont des acteurs puissants. Leur perception, transmise par des publications officielles comme par de volatiles pamphlets, peut suffire à enflammer les coeurs. Dans ce monde où les théories les plus farfelues s'entrechoquent violemment et croissent en vraisemblance lorsqu'elles sont soutenues par des noms connus, la théorie égyptienne trouve une atmosphère propice: on l'embrasse, on la rejette, on la modifie, mais on se la remémore constamment jusqu'aux expéditions napoléoniennes en Égypte.

Chapitre 5: L'*Histoire* et les *Mémoires* de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres

Introduction aux documents

À partir 1717, l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres commence à publier deux séries différentes. La première réunit des mémoires¹⁷² rédigés par ses membres. Ceux-ci, tous signés, se révèlent habituellement rigoureux puisqu'ils visent à exposer de nouvelles théories ou à éclaircir les points obscurs de certaines thèses. Les textes de la deuxième série¹⁷³, en général plus concis, se montrent anonymes mais font presque toujours référence aux travaux de recherche des Académiciens. En fait, il semble que l'*Histoire* tente de condenser et de rendre plus accessibles les hypothèses développées dans les *Mémoires*.

Bien sûr, ces deux collections ne sont d'aucune façon centrées sur la théorie égyptienne. Les sujets présentés s'avèrent fort variés et il pourrait être pénible de s'y retrouver si ce n'était de tables des matières spéciales: quatre volumes¹⁷⁴ consacrés entièrement à résumer tous les articles inclus dans

¹⁷² Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres* [Le titre varie pour certains tomes]. La Haye, P. Gosse; Amsterdam, F. Changuion; Paris, C. Panckoucke, 1719-. 81 tomes.

¹⁷³ Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres* [Le titre varie pour certains tomes]. La Haye, La Veuve d'Abr. Troyel; La Haye, P. Gosse; Amsterdam, F. Changuion; Paris, C. Panckoucke, 1718-. 41 tomes.

¹⁷⁴ Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. *Table des matières contenues dans les vingt premiers volumes de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome seizième.* Amsterdam, François Changuion, 1743. 639 pages.

Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. *Table des matières contenues dans les vingt premiers volumes de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome dix-septième.* Amsterdam, François Changuion, 1743. 619 pages.

Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. *Table des matières contenues dans l'Histoire & dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres; savoir: depuis le Volume VI, jusques & compris le Volume X de l'Histoire; & depuis le Volume XVIII, jusques & compris le Volume XXXVII, des Mémoires. Tome Soixante-quinzième.* Paris, Hôtel de Thou, 1753. 610 pages.

Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. *Table des matières contenues dans l'Histoire & dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, savoir: depuis le*

l'Histoire et les *Mémoires*. Les courtes rubriques, qui rappellent des définitions encyclopédiques, prouvent l'intérêt qu'avaient les Français pour les études asiatiques, car elles consacrent aux mots *Chine* et *Chinois* entre trois et six pages par tome. Ces nombres ne semblent peut-être pas élevés, mais ils excèdent largement ceux reliés à l'histoire de l'Antiquité classique et rivalisent avec les thèmes bibliques.

Parmi les membres de l'Académie, les auteurs qui se dédient entièrement à l'histoire de la Chine sont assez rares. La majorité connaît plutôt l'ensemble des cultures et des langues dites orientales et anciennes. Il faut indiquer qu'à l'époque, les chercheurs ne pouvaient se spécialiser en études chinoises durant leur apprentissage. Ils s'instruisaient donc indépendamment, à l'aide des livres de leurs prédécesseurs et de l'érudition de leurs collègues.

Les travaux de Nicolas Fréret

Né en 1688 et destiné à des études de droit par son père, Fréret, influencé par ses tuteurs historiens, n'a pu résister à l'appel des lettres¹⁷⁵. Il a pratiqué au barreau, mais a rapidement abandonné pour se dévouer à ses propres ambitions. Il était brillant et avant-gardiste, mais lorsqu'un de ses textes sur l'origine des Francs lui a mérité un séjour à la Bastille, il a décidé de se concentrer sur des sujets plus conservateurs. Il a été ainsi admis comme membre de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres et s'est dès lors consacré entièrement à ce travail. Trois domaines l'ont toujours passionné, soient l'histoire, la mythologie, et la chronologie.

Volume XI, jusques & compris le Volume XV de l'Histoire; & depuis le Volume XXXVIII, jusques & compris le Volume LIX des Mémoires. Tome Soixante-seizième. Paris, Hôtel de Thou, 1753. 416 pages pour les Mémoires et 270 pages pour l'Histoire (la numérotation est séparée).

¹⁷⁵ Tous les ouvrages, anciens ou récents, semblent s'accorder sur ces éléments de la vie de Fréret. Pour un bon résumé, consulter: Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Éloge de M. Fréret. » *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCCXLIX jusques & compris l'année M. DCCLI. Tome Vingt-troisième. Paris, Imprimerie royale, 1756. p. 322.*

Dans sa *Défense de la chronologie...*¹⁷⁶, un volume entier dédié à contrer certaines hypothèses de Newton et publié par l'Académie après la mort de Fréret, le savant démontre son admiration pour l'Égypte pharaonique, mais aussi son enthousiasme pour les mathématiques et l'astronomie. Il emploie en effet quantités de calculs basés sur les calendriers et les éclipses pour soutenir une théorie selon laquelle la civilisation du Nil a été fondée bien avant la date proposée par Newton. Ses débuts se situeraient en fait, selon Fréret, en 2782 avant notre ère et ce serait durant ces temps plus anciens que les Hébreux seraient entrés, puis sortis, de la Vallée¹⁷⁷.

L'ouvrage en lui-même ne traite que de l'histoire égyptienne et de ses liens avec la chronologie biblique. Sa préface¹⁷⁸ mentionne tout de même que l'auteur a travaillé autant sur l'Égypte que sur la Chine et qu'il a essayé de faire cadrer leurs deux histoires avec les récits sacrés. Le document ne signale aucunement la théorie de colonisation, mais permet d'analyser le sérieux avec lequel Fréret recherche ses arguments et les précautions minutieuses qu'il emploie pour les présenter. Cette attitude le mène vers des résultats certains puisque la date de 2782 qu'il propose pour la fondation de l'État pharaonique se rapproche considérablement des conclusions atteintes par les spécialistes modernes.

Au fil des ans, Fréret a rédigé nombre de textes pour *L'Histoire de l'Académie...* Ceux-ci n'étaient jamais signés, mais reprenaient tout de même ses hypothèses et mentionnaient son apport. Depuis la mort de l'auteur, les opinions à propos de la paternité de quelques documents ont fluctué constamment. Cette polémique est importante à noter, mais n'affecte pas l'esprit de ce mémoire. En effet, il importe peu que ces articles soutiennent la pensée de

¹⁷⁶ Nicolas Fréret (Publication par J.-P. de Bougainville). *Défense de la chronologie fondée sur les monumens de l'histoire ancienne, contre le système chronologique de M. Newton – publiée depuis la mort de l'auteur pour servir de suite aux Mémoires de cette Académie.* Paris, Durand, 1758. 506 pages.

¹⁷⁷ Nicolas Fréret. *Défense de la chronologie...* p. xliv.

¹⁷⁸ Nicolas Fréret. *Défense de la chronologie...* p. xli-xlij.

Fréret ou qu'ils soient nés de sa propre plume, tant que leur nature dévoile les intérêts scientifiques des membres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

Parmi les ouvrages souvent anonymes mais définitivement attribués à Fréret se trouve une série d'articles sur la chronologie chinoise écrits d'après un exposé qu'il a prononcé en 1733¹⁷⁹. Ces textes ont été publiés à intervalles irréguliers sur une durée de vingt ans dans le but de répondre aux interrogations des intellectuels qui désiraient des précisions sur les thèses de l'auteur. La plupart se montrent fort pertinents pour les recherches sur la théorie égyptienne, si bien que seuls ceux expliquant des éclipses trop récentes doivent être écartés¹⁸⁰.

L'ensemble de ces travaux ne vise qu'un objectif: prouver qu'il est possible de concilier certaines versions de l'Ancien Testament (les Septantes, par exemple) avec les annales chinoises. Pour Fréret, « les livres de Moïse, même

¹⁷⁹ Le premier texte, bâti suivant les propos de l'exposé, serait celui-ci: Nicolas Fréret. « De l'antiquité et de la certitude de la chronologie chinoise. » *Mémoires de Littérature tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Depuis l'année M. DCC. XXXI. jusques & compris l'année M. DCC. XXXIII. Tome quinzisième. Amsterdam, François Changuion, 1741. p. 32-72.*

¹⁸⁰ Voici la liste des textes retenus: Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Vûes générales sur l'origine & le mélange des anciennes Nations, & sur la manière d'en étudier l'histoire. » *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCC XLIV, jusques & compris l'année M. DCCXLVI. Tome dix-huitième. Paris, Imprimerie royale, 1753. p. 49-71.*
 Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Article I. Temps écoulés depuis la naissance d'Abraham jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem. » *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCCXLIX jusques & compris l'année M. DCCLI. Tome Vingt-troisième. Paris, Imprimerie royale, 1756. p. 66-73.*
 Nicolas Fréret (attr.). « Suite du Traité touchant la certitude & l'antiquité de la Chronologie Chinoise; servant d'éclaircissement au Mémoire lû sur la même matière au mois de Novembre 1733. » *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCC XLIV, jusques & compris l'année M. DCCXLVI. Tome dix-huitième. Paris, Imprimerie royale, 1753. p. 178-295.*
 Nicolas Fréret (attr.). « Éclaircissements sur le Mémoire lû au mois de Novembre 1733, touchant l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoise. » « Article III. De la Chronologie des annales Chinoises, pour les temps antérieurs à l'ère chrétienne. » *Mémoires de Littérature Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, Depuis l'année M. DCC. XXXIX jusques & compris l'année M. DCC. XL. Tome Vingt-troisième. Paris, C. Panckoucke, 1769. p. 482-492.*

en faisant abstraction du respect que nous inspire pour eux la Religion, sont ce que nous connoissons de plus authentique & de plus ancien¹⁸¹ ». Il considère cependant, contrairement à certains autres critiques de son époque, que l'étude de l'histoire mondiale doit tenir compte des livres profanes. Il recommande donc de choisir des versions des Écritures compatibles avec ces ouvrages:

La variété de ces différents manuscrits [bibliques], tous également autorisés, nous laisse la liberté du choix; & il nous est permis de préférer celui qui facilite davantage la conciliation de la chronologie des Histoires profanes avec celle de l'Écriture. Cette conciliation est beaucoup plus importante que ne le croient ceux qui [...] prennent le parti de rejeter toutes celles des traditions historiques qu'ils ne peuvent ajuster avec leur chronologie.¹⁸²

Il est toutefois important, selon le chercheur, de différencier l'histoire mythologique de la factuelle. On ne peut se fier à la première, qui est entremêlée de géants et de monstres, mais il est possible de la vérifier en la comparant aux récits de Moïse. Il faut cependant éviter de ne porter foi qu'à la version juive de la chronologie, puisque les apports d'autres peuples, comme les Chinois, sont indispensables pour acquérir une vision globale¹⁸³.

On peut percevoir, à travers tous les travaux de Fréret, le respect qu'il porte aux savants de l'Empire du Milieu pour être parvenus à préserver leurs documents anciens¹⁸⁴. Pour lui, la connaissance chinoise du passé équivalait bien à celle des Européens. Il faut toutefois en éliminer quelques éléments mythologiques, suivant les recommandations des livres de Confucius¹⁸⁵. Une

¹⁸¹ Nicolas Fréret (attr.). « Suite du Traité touchant la certitude... » p. 292.

¹⁸² Nicolas Fréret (attr.). « Suite du Traité touchant la certitude... » p. 293.

¹⁸³ Voir *ibid.*, p. 294; mais aussi Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Éloge de M. Fréret. »... p. 322; et Nicolas Fréret. « Fréret au P. de Prémare, [minute autographe], 1735. » Dans Virgile Pinot. *Documents inédits relatifs à la connaissance de la Chine en France de 1685 à 1740*. Paris, Librairie orientaliste, 1932. p. 110-111.

¹⁸⁴ Il en est par exemple traité dans Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Éloge de M. Fréret. »... p. 323, et par Fréret lui-même dans Nicolas Fréret (attr.). « Suite du Traité touchant la certitude... » p. 293.

¹⁸⁵ Nicolas Fréret. « De l'antiquité et de la certitude... » p. 54-55.

fois cela accompli, on peut réussir à déterminer que cette nation « ne remonte point au-delà de 2575 avant Jésus-Christ, & que dès lors, elle quadre parfaitement avec le récit de Moïse¹⁸⁶ ». Fréret ne peut croire, de toutes façons, que la Chine soit la plus ancienne civilisation du monde, puisqu'elle a été fondée trop loin du lieu où vivaient Noé et sa famille. Il serait donc plus logique, selon lui, de remettre ce titre à l'Égypte¹⁸⁷.

Dans ces articles, le savant ne focalise aucune énergie à s'opposer à l'existence de liens coloniaux entre la Chine et l'Égypte. Cependant, il insiste souvent sur le caractère unique de l'Empire du Milieu et développe l'histoire du pays après la période de dispersion des peuples d'une façon indépendante. L'« Éloge de M. Fréret » souligne d'ailleurs que le chercheur a toujours soutenu la singularité de l'écriture chinoise¹⁸⁸.

Mentions dans divers articles

Fort peu de textes publiés dans les *Mémoires* ou l'*Histoire* de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres sont consacrés à la théorie égyptienne, mais plusieurs, en tentant de recomposer les premiers âges du monde, y font tout de même référence. Ainsi, l'abbé Renaudot, dans son « Second mémoire sur l'origine des lettres grecques¹⁸⁹ », explique l'évolution des écritures anciennes et note de profondes différences entre les hiéroglyphes et les sinogrammes. Selon lui, il serait peu probable que les caractères égyptiens aient engendré quelque écriture que ce soit. Le copte même serait une adaptation grecque de la

¹⁸⁶ Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Éloge de M. Fréret. »... p. 324. Pour une explication complète, consulter Nicolas Fréret (attr.). « Éclaircissemens sur le Mémoire lû au mois de Novembre 1733, touchant l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoise. » « Article III. De la Chronologie... »

¹⁸⁷ Nicolas Fréret. « De l'antiquité et de la certitude... » p. 72.

¹⁸⁸ Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. « Éloge de M. Fréret. »... p. 332.

¹⁸⁹ Eusèbe Renaudot. « Second mémoire sur l'origine des lettres grecques. » Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres depuis son renouvellement jusqu'en M.DCCX. Tome second. La Haye, La Veuve d'Abr. Troyel, 1719. Tome II. p. 343-361.*

langue de la Vallée du Nil, sans plus. Les symboles chinois, eux, peuvent de prime abord sembler apparentés aux hiéroglyphes, mais ces similitudes s'estompent rapidement:

[...] la comparaison de plusieurs mots Egyptiens, qui se trouvent dans Plutarque, dans Hérodote & dans les autres Auteurs, démontre qu'ils ne pouvoient être écrits avec les Lettres Chinoises, d'autant plus certainement que les Chinois manquent de quelques Lettres qui se trouvent dans ces mots Egyptiens, comme le R qui se trouve cependant dans *Osiris, Pharaon, Romi* & plusieurs autres.¹⁹⁰

Il est important de noter que si Renaudot critique la vision optimiste et pro-égyptienne de Kircher plus tôt dans son article¹⁹¹, il ne possède toutefois pas plus d'information que son prédécesseur concernant la traduction des hiéroglyphes. C'est ainsi parce qu'il ignore le terme *Nsw bity* qu'il convient que *Pharaon* représente le titre du roi d'Égypte. Il se sait prisonnier des connaissances gréco-romaines, mais ne cherche pas à les outrepasser, préférant leur accorder sa confiance.

L'*Histoire* de l'Académie royale comporte aussi un article fort pertinent sur les débuts de l'humanité¹⁹². Selon l'auteur, tous les peuples partagent une origine commune. Cependant, comme ceux-ci ne peuvent, dans leurs premiers temps, écrire leur histoire, ils ont tôt fait de l'oublier et choisissent de la réinventer, beaucoup plus tard, à l'aide de fables¹⁹³. C'est ce qui expliquerait pourquoi toutes les civilisations semblent prendre racine au coeur de récits chimériques. Cette théorie ne réfère pas à la possibilité de liens directs entre la

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 351.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 330.

¹⁹² Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. « Réflexions sur l'utilité que les Belles-Lettres peuvent tirer de l'Écriture Sainte; & sur le premier âge du Monde. » *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCCXLIV, jusques & compris l'année M. DCCXLVI. Tome dix-huitième.* Paris, De l'imprimerie royale, 1753. Tome 18. p. 7-17.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 9-10.

Chine et l'Égypte, mais elle explicite davantage comment les auteurs du XVIII^e siècle percevaient la période dite antédiluvienne.

Dans la même veine, l'article démontre qu'Adam, plus intelligent que l'homme moderne puisqu'il a été directement créé par Dieu, connaissait déjà très bien l'agriculture¹⁹⁴. Ses descendants qui précèdent Noé, tous d'une longévité qui pouvait facilement atteindre 800-900 ans¹⁹⁵, ont aussi développé nombre de techniques dont l'architecture, la teinture, et l'astronomie¹⁹⁶. Ces avancements précoces constituent, suivant l'auteur, la seule façon logique de comprendre comment les hommes ont pu se réhabiliter et progresser si rapidement après le Déluge¹⁹⁷.

Les tables des matières de l'*Histoire* et des *Mémoires* comportent bien sûr plusieurs mentions de la théorie égyptienne. La plupart d'entre elles ne servent qu'à référer aux articles appropriés, mais la description de *Chine* trouvée dans le volume 75 mérite d'être notée puisqu'elle se montre significative en elle-même:

CHINE, colonie de l'ancienne Egypte.
Hist. vol. XV, 54. Disposition de ses villes semblable à l'enceinte d'Ecbatane. *ibid.* 56. Rapport de ses bâtimens avec la tour de Bélus, 58. La tour de Nanking, la plus célèbre, appelée communément la *grande tour* ou *tour de porcelaine* – Conformité de l'objet de ces deux tours, preuve d'une origine commune. – Conformité de l'Egypte avec la Chine dans la fête des lampes & celle des lanternes, 58; & *Hist. vol. XIV*, 260. Dans la muraille de Sésostris & celle des Chinois. – Dans l'obligation aux enfans de suivre la profession des peres. *Hist. vol. XV*, 58. Dans l'usage d'accorder à chaque maladie son Médecin particulier. *Hist. vol. XIV*, 260. Voyez EGYPTIENS. Ptolémée n'a point connu ce que nous appelons *Chine*. – Ce qu'il entend par *Sinae*. *Mém. vol. LVIII*, 58. Voyez CHINOIS & SINAË.¹⁹⁸

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 16.

¹⁹⁶ Pour une description plus complète des techniques antédiluviennes, voir *ibid.*, p. 12-13.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 14.

¹⁹⁸ Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. *Table des matières contenues...* tome 75, p. 202.

Cette définition aurait pu traiter de divers thèmes à propos de l'histoire et de la culture chinoises. Elle se consacre plutôt à la possibilité de liens entre l'Empire du Milieu et d'autres civilisations, particulièrement l'Égypte pharaonique. Elle démontre ainsi à quel point la théorie égyptienne occupe une place prépondérante dans les travaux de plusieurs chercheurs du XVIII^e siècle. Il est entendu que ces savants étudiaient aussi la Chine en tant qu'entité propre, mais, tout comme les Jésuites, ils désiraient par dessus tout réussir à faire cadrer cette ancienne nation avec leur connaissance de l'histoire du monde.

William Warburton: un cas à part

Évêque de Gloucester et érudit actif durant la plupart du XVIII^e siècle, Warburton est difficile à classer dans le cadre de ce mémoire. En tant que religieux, il aurait pu joindre le chapitre à propos des Jésuites. Il n'est cependant pas catholique, ne bénéficie pas de contacts privilégiés avec la Chine, et poursuit des objectifs différents dans l'écriture de ses ouvrages. *The Divine Legation of Moses...*¹⁹⁹ a par exemple été rédigé pour combattre la montée en popularité du déisme, dont Voltaire était un adepte. Ce n'est cependant pas cet aspect qu'a retenu Léonard des Malpeines lorsqu'il a choisi de ne traduire que la portion du texte concernant l'étude et la fonction des hiéroglyphes²⁰⁰. Les nombreuses notes qu'il y a additionnées font honneur aux publications de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, et le texte transformé rejoint des arguments sur

¹⁹⁹ William Warburton. *The Divine Legation of Moses Demonstrated, on the Principles of a Religious Deist, from the Omission of the Doctrine of a Future State of Reward and Punishment in the Jewish Dispensation. In Nine Books. [...] The Third Edition, Corrected and Enlarged.* London, printed for the executor of the late Mr. Fletcher Gyles, 1742-1758. 2 volumes. Les livres I-III sont inclus dans le premier volume (1737-1738), IV-VI dans le second (1741); VII et VIII n'ont jamais été publiés, tandis que IX n'a été imprimé qu'en 1788.

²⁰⁰ L'extrait traduit a paru en 1744. Voir William Warburton. *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens : où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Égypte, et l'origine du culte des animaux.* Traduit par Léonard des Malpeines. Édition et notes par Patrick Tort, précédé de Scribble (pouvoir/écrire) par Jacques Derrida et de Transfigurations (archéologie du symbolique) par Patrick Tort. Paris, Aubier Flammarion, 1977. 407 pages. Collection « Palimpseste ».

l'origine des peuples et des graphies déjà populaires auprès des savants de l'organisation. Les théories de Warburton se montrent toutefois suffisamment originales pour mériter leur propre section.

Le Britannique s'oppose entre autres à l'hypothèse de Kircher selon laquelle les symboles égyptiens renferment des mystères sacrés. Il croit plutôt que si cette écriture, à une époque tardive, a pu servir à dissimuler le savoir des prêtres, elle a tout de même été employée principalement, au cours de l'histoire pharaonique, pour rappeler le nom des souverains, décrire leurs exploits, et traiter des affaires courantes²⁰¹.

Pour Warburton, l'humanité a traversé quatre étapes dans son apprentissage de la langue écrite. Les premiers peuples ont ainsi dessiné ce qu'ils désiraient exprimer à l'aide de symboles totalement figuratifs. C'est ce qu'auraient fait les civilisations mexicaines précolombiennes, entre autres²⁰². De façon plus évoluée, quelques nations dont l'ancienne Égypte ont utilisé des caractères métaphoriques, souvent basés sur des animaux ou des végétaux, pour représenter des concepts plus complexes²⁰³. Suivant un ordre croissant de développement, les sinogrammes forment un pont entre les images symboliques tirées du quotidien et les systèmes alphabétiques. L'auteur reconnaît qu'étant presque indépendante de la langue parlée, cette écriture propose une universalité intéressante²⁰⁴, mais il place tout de même, pour sa simplicité d'apprentissage, la méthode grecque au sommet du progrès humain²⁰⁵.

Il est intéressant de constater que le chercheur perçoit une gradation directe entre ces types d'écriture, mais jamais il ne mentionne de liens entre les peuples qui les ont développées. En ce sens, son point de vue semble se rapprocher de celui des penseurs modernes, qui théorisent que, même sans

²⁰¹ *Ibid.*, p. 109.

²⁰² *Ibid.*, p. 98-104.

²⁰³ *Ibid.*, p. 104-109.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 110.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 114.

contact immédiat, il est probable que des groupes humains différents perfectionnent des techniques similaires.

Conclusion

L'Histoire et les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres constituent une excellente source pour tâter le pouls des recherches historiques au XVIII^e siècle. Plusieurs savants, sans nécessairement s'inscrire dans le débat sur la théorie égyptienne, pavent la route pour leurs successeurs. C'est ainsi que, rapidement après leur publication, les conclusions judicieuses et recherchées de Fréret sont adoptées comme assises par ceux qui désirent étudier les peuples anciens. Les propositions de l'Académicien pour la prolongation de l'histoire de l'humanité ne sont certes pas révolutionnaires, mais la présentation qu'il en fait les rend irréfutables aux yeux de la communauté scientifique de l'époque. De la même manière, les extraits des divers articles cités et les écrits de Warburton n'amènent pas forcément d'arguments novateurs, mais ils alimentent la polémique. Tous ces érudits pausent ainsi leurs travaux pour s'adonner, l'espace d'un article, à l'histoire de la fondation des premières civilisations.

Chapitre 6: Les observations de M. de Guignes

Défenseur de la théorie égyptienne

Avec Athanasius Kircher et Dortous de Mairan, Joseph de Guignes s'avère sans nul doute le plus ardent défenseur de l'hypothèse de la colonisation de la Chine par l'Égypte pharaonique. C'est ce chercheur reconnu de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres et de la Royal Academy de Londres qui a amené les indices les plus tangibles pour supporter la théorie. Ceux-ci, basés sur l'histoire et l'évolution des écritures, visent à prouver qu'il serait possible, en étudiant de façon approfondie les anciens caractères chinois et leurs racines, de parvenir à traduire le système hiéroglyphique.

De Guignes paraît, dans tous ses écrits, fasciné par les premières civilisations. Son raisonnement se montre néanmoins objectif, et sa démarche, scientifique. Il n'est pas mû par des ambitions religieuses, ni par un désir partisan de soutenir l'antiquité de la Chine ou celle de l'Égypte, ou encore de prouver la grandeur de l'Europe face aux cultures barbares. Ses intentions semblent purement intellectuelles et liées à l'avancement de la connaissance historique.

Méthodologie linguistique

La procédure employée par de Guignes pour effectuer des rapports entre les caractères égyptiens et chinois est clairement expliquée dans ses écrits, tous rédigés en fonction des linguistes qui désireraient se consacrer à la traduction des hiéroglyphes. Pour accomplir ce travail correctement, un savant devrait d'abord, selon lui, acquérir une excellente maîtrise du mandarin et de plusieurs langues dites *orientales*, comme le phénicien, l'hébreu, et le copte²⁰⁶. Il étudierait

²⁰⁶ Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel, après avoir examiné l'origine des lettres

ensuite la prononciation et l'écriture de termes utilisés par des peuples du Croissant fertile, et se servirait de ces connaissances pour décomposer en éléments simplifiés les caractères chinois de façon à en faire ressortir une forme d'alphabet. Une fois des rapports directs établis entre la composition des sinogrammes et la phonétique sémitique, l'auteur pourrait commencer à tenter de traduire les symboles égyptiens qui s'apparentent aux racines chinoises.

De Guignes croit au départ que l'on peut s'inspirer du copte pour évaluer la prononciation égyptienne, bien qu'il sache que la langue, trop hellénisée, ne se rapproche qu'assez peu de celle parlée à une époque pré-ptolémaïque²⁰⁷. Il change cependant d'avis dans l'essai qu'il écrit plus tard sur la traduction des hiéroglyphes²⁰⁸. Il croit à ce moment qu'il y a eu « destruction totale de la nation égyptienne²⁰⁹ » sous les Grecs et les Romains, et qu'il est, par le fait même, inutile de se fier au copte pour comprendre la culture de l'ère pharaonique.

De façon à établir des similitudes entre les écritures, de Guignes a principalement recours à des dictionnaires, dont celui qu'il nomme « dictionnaire des caractères antiques²¹⁰ ». Il ne considère pas posséder les connaissances requises à la traduction véritable de l'écriture égyptienne, mais parcourt ses livres à la recherche de mots qui se prêtent bien à l'exercice de comparaison. Cette technique, décrite dans la première publication de l'auteur sur le sujet, se voit raffinée dans les écrits subséquents. Ainsi, le savant, qui semble mieux comprendre le fonctionnement de l'écriture chinoise lorsqu'il

Phéniciennes, Hébraïques, &c. on essaye d'établir que le caractère épistologique, hiéroglyphique & symbolique des Égyptiens se retrouve dans les caractères des Chinois, & que la nation Chinoise est une colonie égyptienne. » *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, depuis l'année M. DCCLVIII, jusques & compris l'année M. DCCLX. Tome vingt-neuvième. Paris, Imprimerie royale, 1764. p. 39.*

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 25-28.

²⁰⁸ Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir à la Lecture & à l'Intelligence des Hiéroglyphes Égyptiens. » *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Depuis l'année M. DCC. LXIV, jusques & compris M. DCC. LXVI. Tome soixantième. Paris, C. Panckoucke, 1778. p. 50-51.*

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 51.

²¹⁰ Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel, après avoir examiné... » p. 35.

rédige son essai²¹¹, cesse de proposer de rapprocher la prononciation des langues sémitiques et l'écriture chinoise, et met plutôt l'~~emphase~~ ^{l'accent} sur les six traits de base servant à calligraphier les sinogrammes, puis sur les 214 clés qui supportent ces caractères. Ce sont désormais pour lui les éléments cruciaux qu'il faut étudier et associer aux hiéroglyphes²¹².

Son opinion ne change point en ce qui concerne l'antiquité des symboles nécessaires, cependant. Il est en effet inutile, pour de Guignes, de tenter de comparer l'écriture employée dans l'Empire chinois au XVIII^e siècle avec celle dont se servaient les pharaons avant la venue de Jésus-Christ. Leur ancienneté est l'une des raisons principales pour lesquelles les sinogrammes seuls peuvent forger la clé de la traduction des hiéroglyphes, alors il faut définir parmi eux les caractères les plus archaïques. Suivant de Guignes et plusieurs de ses pairs, l'écriture a été inventée par un individu unique avant de se répandre et de se transformer pour se mouler aux cultures qui l'ont adoptée²¹³. Les sinogrammes seraient singuliers puisqu'ils auraient préservé un type de graphie fort ancien. Les hiéroglyphes, employés par les Égyptiens qui vivaient plus près des premiers lieux habités par l'humanité, représenteraient une forme encore plus proche de l'écriture originelle.

Parmi les dictionnaires de caractères recommandés par le chercheur se trouve le *Hieroglyphica* d'Horapollo mentionné dans l'introduction de ce mémoire. Déjà, au XVIII^e siècle, les origines du prêtre égyptien et l'exactitude des symboles qu'il présente sont contestées, mais de Guignes croit tout de même que l'apport de cet ouvrage est inestimable:

Son témoignage [...] est d'un grand poids,
& lorsque les hiéroglyphes qu'il décrit se trouveront
être conformes à de semblables hiéroglyphes chinois,
il en résultera une double preuve; la première, de
l'authenticité de son ouvrage; la seconde, de la vérité

²¹¹ Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 1-100.

²¹² *Ibid.*, p. 22.

²¹³ Ce thème revient fréquemment dans le premier texte de de Guignes. Voir entre autres Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel, après avoir examiné... » p. 23.

des rapports que je me propose d'établir entre l'Égypte & la Chine; & l'ouvrage d'Orus n'en deviendra que plus précieux.²¹⁴

On pourrait croire que le recueil d'Horapollo a joué un rôle crucial dans le développement de l'égyptologie et, par le fait même, dans celui de la théorie égyptienne. Pourtant, après la Renaissance, il ne semble être noté que pour sa nature inusitée. De Guignes est d'ailleurs le seul auteur que nous avons consulté qui accorde au document une certaine crédibilité. Il est vrai toutefois que fort peu de chercheurs ont travaillé à percer le secret des hiéroglyphes préalablement aux expéditions napoléoniennes dans la Vallée du Nil.

Avant de passer à un autre aspect du travail de l'Académicien, il serait important d'évoquer la note qu'il a ajoutée à la fin de son essai puisqu'elle concerne à la fois des techniques méthodologiques et des recherches citées précédemment²¹⁵. Elle se rapporte en fait à une lettre envoyée par un missionnaire de Pékin, Pierre-Martial Cibot²¹⁶, à John Turberville Needham de la Royal Society de Londres. Un abbé de retour de Chine a eu l'amabilité d'en fournir une copie à de Guignes avant d'envoyer l'original en Angleterre.

Le contenu de la lettre semble à la fois encourager et blesser le savant. Il paraît en effet déçu parce que Needham, qui s'était antérieurement avoué redevable de ses travaux, a omis de le créditer dans sa correspondance avec le missionnaire. Le Britannique a ainsi proposé comme sienne l'idée de mettre en parallèle les hiéroglyphes et les sinogrammes, mais a mis l'accent sur son antiquité de prédilection, le buste de Turin. Il est intéressant de constater que l'authenticité de cette pièce couverte de pseudo-hiéroglyphes était déjà mise en doute au XVIII^e siècle. De Guignes la nomme par exemple « le monument prétendu égyptien²¹⁷ ». Il reproche aussi à Needham, un spécialiste reconnu en

²¹⁴ Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 21.

²¹⁵ Voir *ibid.*, p. 88-92.

²¹⁶ Tout dépendant des sources, il pourrait aussi s'agir du Père Amiot.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 89. Prouvant que l'expression désigne réellement un fort scepticisme quant à la crédibilité du buste, de Guignes emploie les mêmes termes (un peu plus haut à la p. 89)

histoire naturelle, de ne pas être « assez versé dans cette matière²¹⁸ » pour se lancer en linguistique. Il croit que si ce collègue aurait d'abord travaillé à apprendre la langue chinoise, il aurait connu l'existence des sinogrammes anciens et aurait ainsi pu conduire ses recherches de façon plus judicieuse.

Les théories du Père Cibot constituent l'élément le plus enthousiasmant et le plus prometteur pour de Guignes. Dans sa lettre, le religieux consent d'abord qu'il peut être possible de parvenir à comprendre la langue des pharaons grâce à l'étude des sinogrammes. Il recommande de procéder en employant les « plus anciens caractères chinois²¹⁹ » et de ne tenter de traduire au départ que les hiéroglyphes dont la signification est déjà connue.

L'Académicien approuve bien sûr ces deux démarches puisqu'il les prescrit déjà depuis son mémoire de 1759. Par ailleurs, le fait que les idées soient suggérées par Amiot sans qu'il y ait eu consultation préalable entre le Jésuite et de Guignes ne fait que renforcer, selon le chercheur, la certitude des hypothèses.

Les autres suggestions du missionnaire n'emballent cependant pas autant l'écrivain de la note puisqu'elles sont basées sur des principes religieux. Amiot insiste ainsi pour que soient rejetés dans les comparaisons tous les caractères se rapportant à l'idolâtrie car il affirme que celle-ci « est moderne à la Chine²²⁰ ». De même, il recommande de retenir l'ensemble des symboles « qui peuvent concerner la croyance d'un Dieu créateur, le péché originel, le déluge, les offrandes & les sacrifices²²¹ ». Dans ses essais de linguistique, de Guignes ne montre aucun intérêt pour la théologie. Il accorde donc peu d'importance aux deux derniers conseils du Jésuite, préférant leur substituer l'apprentissage des langues orientales, qui sont pour lui les plus proches de la phonétique égyptienne ancienne.

lorsqu'il réfère à « la prétendue découverte de M. Needham », c'est-à-dire la théorie usurpée.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 92.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 90.

²²⁰ *Ibid.*, p. 91.

²²¹ *Ibid.*

Évolution des écritures

Suivant de Guignes, les premières écritures, très imagées, peuvent s'avérer difficiles à comprendre après des siècles de désuétude. Il donne ainsi l'exemple du verbe courir, traduit en sinogrammes par « envelopper les pieds²²² ». Cette expression ne fait aucun sens en Europe, et ne lui rappelle nul phénomène chinois contemporain non plus. Le chercheur se remémore par contre avoir lu que des Amérindiens ont coutume de couvrir leurs pieds de chiffons pour les protéger durant la course. Il emploie de cette façon une démarche ethnologique pour parvenir à démystifier l'aspect symbolique des caractères qu'il étudie. Il ne prétend pas à la vérité, mais tente d'approfondir sa connaissance des cultures anciennes, sachant que l'écriture leur est intimement liée.

La plupart des auteurs que nous avons lus admirent les graphies chinoise et égyptienne mais ne peuvent s'empêcher de vanter la suprématie des systèmes alphabétiques. De Guignes diffère parce qu'il reconnaît la simplicité et la commodité des premiers alphabets de 12-15 lettres, mais affirme que leur création « fit perdre les rapports philosophiques qu'il y avoit entre les idées, le son & la figure représentative de l'un et de l'autre²²³ ». Il explique notamment que les sinogrammes *obscurité*, *couvrir*, et *homme*, une fois réunis, servent à exprimer le concept *nuit*: « l'obscurité qui couvre les hommes²²⁴ ». Ces « métaphores poétiques²²⁵ », surtout préservées dans les caractères anciens, seraient caractéristiques du premier langage humain.

Dans la même veine, le chercheur illustre comment les symboles pictographiques désignant des animaux portent des significations allégoriques tant dans l'écriture chinoise qu'hiéroglyphique. Le sinogramme *chien*, par

²²² Cette citation et les explications qui en découlent se trouvent dans *ibid.*, p. 34.

²²³ *Ibid.*, p. 73.

²²⁴ *Ibid.*, p. 25.

²²⁵ *Ibid.*, p. 30.

exemple, peut se traduire par *humble*, *odorat*, et *chasser*, tout dépendant à quel caractère il est joint. Suivant les écrits d'Horapollo, le chien aurait aussi plusieurs définitions en Égypte (dont *odorat*), et agirait comme une racine à laquelle on attribue des épithètes²²⁶.

Toute écriture de nature *hiéroglyphique*²²⁷ peut, à l'instar des chiffres arabes, être comprise indépendamment de la prononciation, selon de Guignes²²⁸. Les caractères chinois et égyptiens seraient cependant différents car ils contiendraient des éléments alphabétiques. Les 214 clés retrouvées dans les sinogrammes exprimeraient ainsi toutes de courtes syllabes. La sonorité de celles-ci, associée à la prononciation des langues orientales comme le phénicien, le syriaque, et l'hébreu, rendrait non seulement la langue égyptienne mais aussi des éléments de l'écriture native de ce pays. Pour le chercheur, l'alphabet constitue un phénomène assez récent, auquel des voyelles ont été plus tard ajoutées²²⁹. La fonction de ces dernières n'affecte que la simplicité d'apprentissage de la langue. Elles sont donc incorporées dans les écritures pour l'usage des commerçants et du « vulgaire²³⁰ », c'est-à-dire des gens qui ne peuvent se consacrer aux complexités d'une littérature d'élite. Suivant cette logique, l'alphabet grec proviendrait des hiéroglyphes égyptiens, qui se sont vus transformés par les peuples sémitiques avant de parvenir jusqu'aux Hellènes²³¹.

De Guignes affirme dans ses écrits que les Chinois ignorent un élément crucial à propos de leurs caractères modernes²³²: le fait que, comme les anciens hiéroglyphes égyptiens décrits par Horapollo, ceux-ci regroupent trois types d'écriture. La première est épistologique ou alphabétique et comprend les composantes que nous avons mentionnées plus tôt, c'est-à-dire des syllabes

²²⁶ Pour plus d'exemples cités par de Guignes, voir *ibid.*, p. 11-12.

²²⁷ Le terme est employé ici dans son sens large, comme aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles, et inclut l'ensemble des écritures symboliques anciennes.

²²⁸ Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 46.

²²⁹ *Ibid.*, p. 77.

²³⁰ *Ibid.*, p. 78.

²³¹ *Ibid.*, p. 67.

²³² Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel, après avoir examiné... » p. 22.

correspondant à des sons distincts. La seconde constitue l'équivalent du hiéogramme, l'écriture sacerdotale employée par les prêtres de la Vallée du Nil. Elle forme un pont entre la graphie phonétique et le hiéroglyphique. Ce dernier, le troisième type, peut paraître pictographique, mais il est en fait le plus complexe et le plus difficile d'approche. Pour le comprendre, un lecteur doit détenir la clé culturelle et symbolique des métaphores représentées par les caractères²³³. Il est important de noter que ces trois écritures ne sont pas nécessairement divisées: on pourrait toutes les retrouver au sein d'un même signe. C'est ce qui mène de Guignes à déclarer que les Chinois et les Égyptiens « se sont toujours attachés à grouper leurs lettres²³⁴ ». Dans son essai, il affirme d'ailleurs que cette habileté à réunir quelques mots simples pour former un concept plus complexe est l'une des similitudes principales entre les hiéroglyphes et les sinogrammes²³⁵.

Ces écritures se sont bien sûr transformées avec le temps. Ainsi, tout comme les lettres françaises peuvent s'avérer difficiles à déchiffrer sur des documents du VIII^e siècle, les plus anciens caractères chinois et égyptiens ne ressemblent pas nécessairement aux plus récents²³⁶. Pour l'Académicien, « suivant la marche de l'esprit humain, les hommes commencent d'abord par inventer, ensuite ils perfectionnent, & enfin ils altèrent et corrompent à force de vouloir jeter plus de clarté²³⁷ ». Considérant à quel point il est bien vu, à l'époque, de couvrir tout ce qui paraît *oriental* d'un épais voile de mystère, de Guignes innove en classant les sinogrammes et les hiéroglyphes au même titre que les langues européennes. Il les étudie pour leur valeur historique, et non pour acquérir l'illumination d'une philosophie ensevelie.

²³³ Ces explications se retrouvent dans les deux textes. Voir *ibid.*, p.22 et 38; et Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 65-66.

²³⁴ Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel, après avoir examiné... » p. 24.

²³⁵ Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 17.

²³⁶ *Ibid.*, p. 15.

²³⁷ *Ibid.*, p. 86.

Liens entre les écritures chinoise et égyptienne

Dans son mémoire de 1759, le chercheur français déclare qu'il est parvenu à lier plus de « cinq cents mots chinois²³⁸ » à des hiéroglyphes égyptiens. Il ajoute de surcroît: « j'en lirois un plus grand nombre, si toutes les lettres syllabiques m'étoient connues. Je suis convaincu que le son qu'en résulteroit, seroit un son égyptien.²³⁹ » Tel que nous l'avons mentionné plus tôt, il obtient cette sonorité en comparant la prononciation de certains termes chinois avec leur équivalent dans les langues sémitiques. Ainsi, le mot *savoir* est formé, en hébreu et en chinois, des caractères représentant la main, la porte, et l'oeil. Le sinogramme peut donc être lu *iada*, comme en hébreu, puisqu'il revêt la même signification. L'auteur ajoute à cet exemple deux tableaux complets où il décompose les caractères chinois et les met en parallèle avec leurs homologues hébreux. Ceux-ci s'avèrent révélateurs, et se retrouvent donc imprimés en annexe de ce mémoire.

Dans son second article, de Guignes procède de la même façon, mais emploie cette fois-ci davantage les hiéroglyphes. Il en résulte de nombreux exemples et une planche, elle aussi reproduite à la fin de ce texte. Parmi ses comparaisons, le chercheur remarque qu'autrefois, les Chinois illustraient les concepts « *venerari, honorer, respecter* en peignant *deux mains* au-dessus desquelles est un *vase*, ce qui annonce une *offrande*, une oblation²⁴⁰ ». Il s'agit là d'un symbole qu'il aurait pareillement vu gravé sur des monuments égyptiens datant de l'ère pharaonique.

Les notes explicatives²⁴¹ que le savant insère à la fin de son essai reprennent d'une manière analogue tous les caractères retrouvés sur la planche en annexe. Elles forment une liste exhaustive dans laquelle les signes sont

²³⁸ Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel, après avoir examiné... » p. 27.

²³⁹ *Ibid.*

²⁴⁰ Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 27.

²⁴¹ Consulter « Explication de la planche » dans *ibid.*, p. 92-100.

indiqués avec leur prononciation chinoise, leur description, leur traduction latine et / ou française, ainsi que leur équivalent égyptien. De Guignes précise sur quel(s) monument(s) chaque hiéroglyphe est inscrit et en quelle occasion il lui a été donné de l'étudier. Comme il affirme ne pouvoir se fier aux copies de seconde main, il tient à prouver qu'il a bel et bien observé tous les symboles de ses propres yeux. Ces notes sont cruciales puisqu'elles résument le fondement même des travaux de l'Académicien: les bases empiriques de toutes ses conclusions. Il serait cependant inutile de les reproduire ici, car aussi spécifiques soient les informations qu'elles contiennent, elles ne font que solidifier la position de l'auteur et n'amènent aucune information nouvelle.

Pour le chercheur, il est inutile de tenter de traduire les hiéroglyphes signe par signe: il vaut mieux en comprendre les agglomérations. Si les caractères *soleil* et *lune* sont gravés côte à côte, par exemple, ils évoquent, suivant l'ouvrage d'Horapollo, la « *Succession des tems*²⁴² » et perdent donc leur définition originale. De même, lorsque les *mains* et le *vase* présentés plus haut sont associés, ils doivent être lus comme un concept, celui de l'offrande, et non comme des objets distincts. De Guignes recommande de recourir aux caractères chinois pour relever les groupes hiéroglyphiques significatifs. Il remarque que les sinogrammes réunis pour former des termes plus complexes sont toujours écrits plus petits et de façon simplifiée, alors qu'ils sont étendus et prennent la place d'un caractère entier lorsqu'ils sont utilisés seuls. Il note que certains hiéroglyphes, tels la *lune* et le *soleil*, paraissent suivre cette tendance. Ces symboles se retrouvent d'ailleurs dans le tableau annexé tiré de son essai.

L'Académicien perçoit également des similitudes entre les façons d'employer les chiffres à titre de métaphores en ancienne Égypte et en Chine. Il explique entre autres que, selon Horapollo, les habitants de la Vallée du Nil se servaient du nombre 1095 pour marquer le silence, parce qu'il s'agirait du nombre de jours (un total de trois ans) que prend un enfant avant de réellement

²⁴² Voir *ibid.*, p. 18, pour la citation et l'explication qui en découle.

pouvoir communiquer à l'oral. 16 exprimerait la volupté, car il représente l'âge auquel les jeunes pouvaient se marier et, par extension, 32 illustrerait les époux. De Guignes n'introduit qu'une seule expression numérique chinoise: 90, qui souligne l'âge de la mort²⁴³.

La colonisation égyptienne selon de Guignes

Si l'auteur s'est principalement appuyé sur les ressemblances qui lui étaient apparentes entre les écritures égyptienne et chinoise, il a aussi tissé quantités d'autres liens culturels entre les deux nations et a même offert une hypothèse pour illustrer les débuts de l'Empire du Milieu en tant que dépendance des pharaons. Toutes ses explications, argumentées mais basées sur de pures conjectures, se retrouvent dans le Mémoire de 1759, dont voici d'ailleurs un extrait:

L'ancienne année chinoise est la même que celle des Égyptiens. La grande muraille est un ouvrage que des Égyptiens seuls ont pu concevoir, & qui est comparable aux pyramides. Les annales parlent d'une famine de plusieurs années; c'est probablement la famine de Joseph. Les grands travaux faits pour arrêter les débordemens, ont été faits pareillement en Égypte pour le débordement du Nil, et ont été accompagné [*sic*] des mêmes circonstances.²⁴⁴

Il poursuit en déclarant qu'il est impossible que 1500 ans après la mort de Yao, le grand empereur qui aurait policé toute la Chine, il se trouve encore des régions peu développées dans ce pays, sauf si le souverain a régné à partir du trône d'Égypte. Il aurait fondé la colonie chinoise vers 1122 avant J.-C., et l'aurait divisée entre ses officiers. Ceux-ci se seraient répartis à travers le territoire et y auraient peu à peu établi une grande civilisation. Les peuples déjà présents en Chine à l'arrivée des colonisateurs égyptiens se seraient d'abord

²⁴³ Tous ces exemples sont tirés de *ibid.*, p. 41.

²⁴⁴ Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel, après avoir examiné... » p. 41.

réfugiés dans les montagnes, ce qui leur aurait permis de conserver leur langue. Celle-ci serait devenue dominante tandis que la culture des colons se serait lentement diluée, puis perdue. Les Chinois auraient alors transformé l'écriture égyptienne pour l'adapter à leur propre phonétique. De Guignes croit d'ailleurs que si l'on décompose les symboles formant les noms de certains princes inscrits dans les annales chinoises, on peut retrouver ceux des pharaons²⁴⁵.

Conclusion

Le mémoire de 1759 se montre nettement moins nuancé que les travaux qui lui ont succédé. L'auteur y remet en question l'antiquité de la Chine, tout comme les Jésuites tendaient à minimiser l'importance de l'Égypte. Il reconnaît néanmoins avec admiration que l'Empire du Milieu est la seule des premières civilisations à avoir survécu au passage du temps.

Son « Essai sur le moyen de parvenir à la Lecture... » s'avère beaucoup plus précis puisqu'il est basé sur des comparaisons linguistiques et des exemples concrets. De Guignes conclut cette ambitieuse étude par la citation qui débute le présent mémoire: « dans nos recherches, les erreurs des Savans sont comme autant d'échelons qui nous conduisent à la vérité²⁴⁶ ». Ses propres fautes ont été relevées par certains de ses collègues, dont Michel Ange André Leroux Deshauterayes, qui a publié une contre-argumentation dès 1759²⁴⁷. De Guignes a toutefois contribué à la traduction de l'écriture hiéroglyphique égyptienne non seulement en amenant le sujet à l'avant-scène mais aussi en proposant une lecture correcte des cartouches qui encadrent les noms des personnages

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 42.

²⁴⁶ Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 88.

²⁴⁷ Un résumé des propos de Deshauterayes se trouve dans Henri Cordier. *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*. Paris, Librairie Paul Geuthner, 1920. p. 13.

importants²⁴⁸. Ce succès, quoique mitigé, l'élève tout de même au rang des pionniers de l'égyptologie.

²⁴⁸ À ce sujet, consulter Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen de parvenir... » p. 16.

Chapitre 7: Le monde selon Pauw

Une nouvelle conception de l'humanité

Comme nous l'avons mentionné précédemment, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, la perception que les Européens ont d'eux-mêmes et, par extension, des différents peuples du monde, commence à se transformer. Les opinions varient énormément selon les individus, leur culture d'origine, ainsi que leur cheminement, mais il est toutefois possible d'affirmer que lentement, alors que les nationalismes se développent, l'Europe cesse de chercher des solutions à l'étranger et se perçoit davantage au sommet d'une échelle des civilisations humaines. Cette hiérarchie n'est pas nouvelle mais sa justification se voit propagée par des ouvrages comme *De l'esprit des lois*²⁴⁹ de Montesquieu.

Ce dernier chapitre diffère en plusieurs points des autres sections du présent mémoire. Il est le seul, par exemple, qui soit dédié à un penseur opposé à la théorie égyptienne. Il aurait été intéressant, en ce sens, qu'il apporte des déductions argumentées, logiques, et détaillées. Après tout, nous croyons aujourd'hui, alors que nous détenons la clé de la traduction des hiéroglyphes, qu'il est impossible que les pharaons aient colonisé le territoire chinois. Cette position paraît donc facile à soutenir. Pourtant, si de Guignes élabore de complexes comparaisons linguistiques, Cornélius Pauw²⁵⁰ s'appuie sur un tout autre type de théorie, axé sur la supériorité de la race blanche. De même, si Kircher cherche à prouver que tous les hommes et toutes leurs religions proviennent de la même souche, Pauw se contente de contredire, sur les bases non empiriques de l'*évidence*, les défenseurs de la théorie égyptienne.

Il est primordial de comprendre que ces *Recherches philosophiques* ne tentent pas de promouvoir une démarche scientifique. Elles se concentrent sur

²⁴⁹ Charles de Secondat, baron de Montesquieu. *De l'Esprit des Loix...* 3 volumes.

²⁵⁰ Aussi appelé *Cornelius* ou *Corneille*. Un *de* ou un *von* précède aussi parfois son nom de famille, tout dépendant des publications.

les perceptions de l'auteur et peuvent, de cette manière, agir à titre de baromètres pour nous permettre de saisir le pouls de la communauté savante de l'époque. Ce corpus constitue également le plus récent que nous nous proposons d'étudier, et son contenu plus émotionnel peut servir à prouver que le type d'argumentation employé pour soutenir ou réfuter la théorie égyptienne n'a pas vraiment évolué malgré la longue durée du débat.

L'influence de Montesquieu

Le baron de Montesquieu, tout comme Voltaire, a bénéficié d'un statut privilégié parmi les penseurs de son époque. Certes, plusieurs de ses ouvrages ont été mis à l'index en France, mais cela n'a servi qu'à leur accorder un certain statut, et ne les a jamais réellement empêchés de se propager dans les cercles savants. *De l'esprit des lois* est l'un de ceux qui a le plus marqué son temps. L'auteur a consacré à cette pièce maîtresse une vingtaine d'années de recherche auprès d'auteurs tant anciens que contemporains. Les sections sur la Chine, par exemple, sont en majeure partie inspirées de la *Description géographique* de Du Halde, des lettres des missionnaires jésuites, et des rapports de quelques commerçants anglais.

L'oeuvre, encore aujourd'hui considérée comme un pilier des sciences sociales, vise à décrire les avantages et les inconvénients des différents types de gouvernement qui existent de par le monde. Elle ne traite nullement des origines des peuples et encore moins de la théorie égyptienne, mais elle donne à Pauw les outils qu'il lui faudra pour rédiger ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*²⁵¹. Montesquieu marque un changement ultime dans la perception de l'humanité en notant des différences entre l'*esprit* des nations. Pour Kircher et les penseurs de la Renaissance, tous les hommes, peu importe leur origine, descendent de Noé. Ils se sont vus attribuer des langues diverses à

²⁵¹ Cornélius Pauw. « Recherches philosophiques sur les Égyptiens... » 2 volumes.

la chute de Babel et ont par la suite formé des cultures variées, souvent teintées d'idolâtrie. Cependant, ce ne sont là que des différences fort superficielles que l'on peut outrepasser avec quelques efforts. Montesquieu, puis Pauw, croient plutôt qu'il existe des caractéristiques intrinsèques propres à chaque nation et que celles-ci dérivent en grande partie de l'influence qu'impose la géographie sur le développement humain. Ainsi, certains types de gouvernements, de religion, ou de mœurs s'appliquent à des environnements particuliers. La Chine, par exemple, se prêterait à la surpopulation parce que le climat aurait rendu les femmes plus fertiles que la terre. Cet état de nécessité aurait forcé les hommes à être plus industriels, mais aussi plus fourbes, leur sécurité précaire les poussant à priser le gain matériel plus que la vertu²⁵².

Il est important de noter qu'au delà de ses recherches exhaustives, c'est une réflexion intéressée que propose le philosophe. Celle-ci se veut véridique et se montre bien articulée, mais elle est tout de même basée sur une vision englobante et généralisatrice qui désire justifier des convictions politiques définies. Montesquieu présente un système centré sur les vices et les vertus des nations. La nature des individus est donc subordonnée à leur provenance géographique et culturelle. C'est ainsi que l'auteur peut s'opposer généralement à l'esclavage, tout en absolvant certaines sociétés qui le pratiquent et en le légitimant dans le cas des Noirs²⁵³. Le climat joue un rôle primordial dans toutes ces conclusions, puisqu'il est entendu que la chaleur amène la paresse, l'oisiveté, et une tendance à la débauche. Montesquieu présente ses arguments avec la pointe d'ironie caractéristique des philosophes des Lumières, et interprète des extraits de ses sources pour qu'elles soutiennent son point de vue. *De l'esprit des lois* subit le même sort: il se retrouve défendu, employé, et pourfendu à travers les années par des théoriciens de tout acabit.

²⁵² Charles de Secondat, baron de Montesquieu. *De l'Esprit des Loix...* Livre XIX: « Des loix dans le rapport qu'elles ont avec les principes qui forment l'esprit général, les mœurs et les manières d'une nation. » Chapitre XX: « Explication d'un paradoxe sur les Chinois. »

²⁵³ *Ibid.*, Livre XV: « Comment les loix de l'esclavage civil ont du rapport avec la nature du climat. » Chapitre V: « De l'esclavage des Nègres. »

Cornélius Pauw et la théorie égyptienne

Il est aisé de croire que cet auteur, presque oublié par le temps, n'a jamais vraiment eu de grande envergure. Ses ouvrages étaient pourtant prisés à son époque: ils étaient lus et commentés par les sociétés érudites les plus distinguées et se voyaient réédités régulièrement dans plusieurs langues²⁵⁴. Aujourd'hui, les chercheurs s'intéressent surtout à Pauw pour ses *Recherches philosophiques sur les Américains*²⁵⁵, réalisées sans qu'il n'ait jamais quitté l'Europe. À travers elles, ils peuvent concevoir un peu mieux comment le Vieux Monde percevait le Nouveau durant les Lumières. C'est ce que nous accomplissons ici aussi, mais en concentrant nos efforts sur les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, une étude entièrement consacrée à la théorie égyptienne.

Pauw a composé ces deux tomes pour exprimer son opposition, souvent assez virulente, à l'hypothèse de colonisation. La table des matières qui les accompagne divise la démonstration par sujets. Ainsi, le premier livre compare l'Égypte et la Chine en ce qui a trait à la condition des femmes et du peuple en général, à l'alimentation, aux arts, et aux sciences. Le second, lui, met plutôt en relief l'architecture, la religion, et le gouvernement des deux pays. Chaque section comporte des exemples spécifiques, le plus souvent privés de références, car l'auteur cherche à convaincre son auditoire sans avoir recours à l'expérience d'autres savants. Il emploie, en fait, une démarche totalement axiomatique, ses conclusions provenant toujours d'une vérité dite évidente sur la nature des peuples. Le dénouement de tous les chapitres demeure ainsi invariablement le même: primo, les Égyptiens n'ont pu coloniser la Chine parce qu'ils sont dépourvus des vertus nécessaires à une aussi grande entreprise; et secundo, la

²⁵⁴ À propos des accomplissements de Pauw, consulter Henry Ward Church. « Corneille De Pauw, and the Controversy over His Recherches Philosophiques Sur Les Americains [sic]. » *PMLA*, Vol. 51, No. 1 (Mar., 1936). p. 178-206.

²⁵⁵ Cornélius Pauw. *Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine par M. de P. Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains par Dom Pernety*. Londres, [s.n.], 1771. 2 tomes en 1 volume.

véritable civilisation chinoise ne ressemble en rien aux descriptions enjolivées présentées dans les comptes rendus des missionnaires jésuites.

Si les *Recherches* de Pauw paraissent plus sensationnalistes que scientifiques, elles expriment tout de même on ne peut mieux la désillusion religieuse vécue par plusieurs penseurs. « Écrasez l'infâme! » disait Voltaire, et il n'était certes pas le seul à se fatiguer de la toute-puissance du clergé. Les Jésuites ont donné naissance, grâce à leurs écrits, à une image admirable de l'Empire du Milieu. Celle-ci a grandement influencé la perception européenne et a même ironiquement mené le Patriarche de Ferney à idéaliser le gouvernement chinois. Comme nous l'avons vu plus tôt, cette vision optimiste n'était toutefois pas désintéressée puisqu'elle tentait d'amplifier l'importance de la conversion d'une civilisation millénaire. Il n'est donc pas étonnant que l'Eldorado idéologique se voie attaqué par un philosophe tel que Pauw. Cet intellectuel se présente dans ses écrits comme le porte-drapeau d'une Europe nouvelle: il estime la fougue et la supposée soif insatiable de liberté des peuples nordiques et dénigre la faiblesse des ecclésiastiques. Il écrit d'ailleurs ceci à propos des études précédentes réalisées sur la Chine:

On ne verra point ici les Chinois dépeints suivant les idées du vulgaire, mais suivant les faits. Et il faut convenir qu'ils perdent infiniment à être jugés de cette manière-là. Les vrais Savans se sont aperçus depuis longtemps que la réputation de ces Asiatiques étoit principalement fondée sur l'enthousiasme répandu en Europe par la voix des Missionnaires, dont l'esprit se familiarise aisément avec le merveilleux. Cependant, au lieu de revenir de tant d'erreurs, de tant de préjugés, quelques Ecrivains ont encore renchéri sur les éloges qu'on a cru devoir donner aux Chinois, sans qu'on ait jamais bien examiné s'ils les méritoient.²⁵⁶

²⁵⁶ Cornélius Pauw. « Recherches philosophiques sur les Égyptiens... » tome 1, p. vi-vii.

Cet extrait illustre fort bien l'esprit des *Recherches philosophiques*. Pauw y soulève un argument important: le fait que la plupart des travaux concernant la Chine rédigés et compilés avant son époque ne s'accorde qu'avec la perception flatteuse des Jésuites. Le philosophe remplit ainsi un vide dans la recherche sinologique en demandant que soient explorées d'autres facettes de l'ancienne civilisation. Ses commentaires désenchantés présagent cependant la condescendance²⁵⁷ qui domine la perception européenne de la Chine au XIX^e siècle.

La citation témoigne aussi de l'aura floue qui entoure les deux tomes. L'identité des « vrais Savans²⁵⁸ » et des « quelques Ecrivains²⁵⁹ » paraissait peut-être facile à cerner dans les cercles érudits du XVIII^e siècle, mais elle n'est tout de même jamais révélée. Peut-être Pauw épargne-t-il ceux qu'il bafoue par indulgence, mais pourquoi alors évite-t-il de nommer les hommes qui l'ont inspiré? Son ouvrage reprend par exemple tous les arguments de Montesquieu sur l'influence du climat²⁶⁰, mais ne mentionne pas *De l'esprit des lois*. Est-ce parce que ce dernier, publié vingt ans plus tôt, s'est tant intégré à la culture érudite européenne qu'il devient inutile de le citer? Ce serait étonnant, puisque d'autres chercheurs de la même période rendent hommage à tous ceux dont ils adoptent les théories. Les références parcimonieuses semblent plutôt constituer une caractéristique de l'écriture philosophique de Pauw, qui accorde une hégémonie fondamentale à ses réflexions personnelles. Cela dit, il ne faudrait pas croire que l'auteur évite catégoriquement de révéler toutes ses sources, mais bien qu'il ne cite des noms et des extraits que lorsque ceux-ci soutiennent ses propos²⁶¹.

²⁵⁷ L'image la plus frappante de cette vision dénigrante est sans doute le surnom de *péris jaune*, encore parfois employé de nos jours pour référer aux Chinois.

²⁵⁸ Cornélius Pauw. « *Recherches philosophiques sur les Égyptiens...* » tome 1, p. vi.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. vii.

²⁶⁰ Voir entre autres *ibid.*, p. 76, où la description des effets du climat chinois reproduit presque les termes exacts du baron.

²⁶¹ Il attaque de Guignes (*ibid.*, p. 181 et 332, entre autres) et Dortous de Mairan (*ibid.*, p. 181 aussi, p. 259) directement, par exemple, et affirme tirer certaines informations de Plutarque (*ibid.*, p. 40 à 50).

Puisque la dialectique de l'auteur ne suit pas les règles traditionnelles de la démonstration logique, il serait difficile d'en offrir un résumé exhaustif. Il s'avère néanmoins essentiel de présenter ici généralement les sections des *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, car le point de vue qu'elles soutiennent diffère radicalement de ceux des autres intellectuels qui se sont penchés sur la théorie égyptienne. Dès la préface, Pauw se prononce contre l'hypothèse de colonisation. Son premier argument implique que les habitants de la Vallée du Nil employaient en 1122 av. J.-C.²⁶² un alphabet « qui étoit fort simple²⁶³ » et ne comportait qu'une vingtaine de lettres dont on ne retrouve aucune trace en Asie. Il explique que, si les Égyptiens contrôlaient vraiment la Chine, ils y auraient probablement implanté cette écriture pratique plutôt que la graphie complexe des prêtres. Il ne croit cependant pas nécessaire de poursuivre sur cette ligne de pensée car, pour lui, seuls les « Ecrivains dont l'esprit étoit fécond en rêveries²⁶⁴ » pourraient imaginer une quelconque similitude entre les hiéroglyphes et les sinogrammes.

Le philosophe ne s'étend pas davantage sur les différences entre les écritures, mais poursuit avec un raisonnement sur les langues: il assure que celles de la Chine et de l'Égypte ne partagent aucun point commun, contrairement à celles parlées en Europe qui, malgré les siècles, démontrent encore une origine similaire. Tout linguiste approuverait cette logique évolutive, sauf pour un détail, que Pauw paraît négliger: personne, avant les années 1820, ne pouvait prétendre légitimement connaître la langue de l'Égypte pharaonique. Alors, quel dialecte l'auteur croit-il pouvoir comparer au mandarin? Le copte ou l'arabe? Il sait pourtant distinguer la période hellénistique, puisqu'il ne mêle pas les Ptolémée aux autres dynasties. Il peut aussi reconnaître la signification des hiéroglyphes tardifs d'Horapollo, car il

²⁶² Cette date, arbitraire en apparence, provient des publications de de Guignes. Voir à ce sujet Cornélius Pauw. « *Recherches philosophiques sur les Égyptiens...* » tome 1, p. 181.

²⁶³ *Ibid.*, p. xvii.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. xviii.

mentionne les écrits de ce prêtre à plusieurs reprises²⁶⁵. Son érudition n'est donc pas nécessairement souffrante. Dès lors, nous croyons que Pauw fait partie de ce groupe de nouveaux savants, portés par le courant des Lumières, qui préfèrent, pour solutionner des énigmes, faire usage de leur flair plutôt que d'une bibliothèque. L'auteur démontre d'ailleurs une connaissance suffisante des ouvrages cités par ses homologues, mais, contrairement à de Guignes, par exemple, ne tente pas d'approfondir ces travaux. Nous concluons de ce fait qu'il perçoit son rôle, en tant qu'intellectuel, davantage comme celui d'un éditorialiste que d'un chercheur, et ce malgré le titre de ses livres.

Suivant cette observation, les sections à saveur politique des *Recherches*, qu'elles soient sur le statut des femmes, le gouvernement, les conditions de vie du peuple, ou le système judiciaire, visent toutes à atteindre des objectifs démagogiques. L'auteur profite entre autres de chacun de ces thèmes pour dénoncer le despotisme en Chine et en Égypte ancienne et pour expliquer comment, malgré ses abus et ses vices, ce système devait être implanté dans les deux pays. « Toutes les institutions d'un peuple sont relatives à son climat²⁶⁶ », affirme Pauw, et certains des exemples qu'il avance pour illustrer ce déterminisme géographique se montrent concrets. Il est ainsi logique que les Égyptiens, installés sur les rives fertiles du Nil, se soient davantage dévoués à l'agriculture qu'au commerce extérieur. Cependant, il est plus improbable que la température chaude insuffle aux peuples qui vivent sous son égide des passions effrénées qui les mènent à la polygamie ou au meurtre²⁶⁷. Malgré le but annoncé de ses *Recherches*, Pauw s'attache davantage à rédiger une critique morale et ethnocentrique des nations dites orientales, qui incluent à la fois l'Égypte et la Chine, qu'à prouver pourquoi la première n'a pu coloniser la seconde. Ainsi, dans sa section sur les arts, l'auteur déclare:

²⁶⁵ Voir entre autres *ibid.*, p. 55, 118, 122, 173, et 222.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 32.

²⁶⁷ Plusieurs exemples se retrouvent parsemés dans les deux tomes. Voir entre autres *ibid.*, p. 35 et 116.

Quand même tous ces peuples pourroient parvenir à calmer leur imagination, & à corriger leur dessin, la disposition singulière de leurs organes optiques les empêcheroit encore d'exceller dans la Peinture. C'est par cette disposition de leurs organes qu'ils n'aiment que les couleurs vives, & tellement opposées les unes aux autres qu'il en résulte de l'antipathie, au lieu de l'union que les Européens y exigent, & laquelle y paroît absolument indispensable. Les couleurs qu'on nomme ennemies, & qu'on ne peut rapprocher sans offenser nos yeux, sont celles qui réjouissent les leurs.²⁶⁸

Ce type d'arguments s'insère difficilement dans l'ensemble de la polémique sur la théorie égyptienne car il rassemble les *Orientaux*²⁶⁹, toutes époques et toutes cultures confondues, dans le même bassin, celui des « pays chauds ». La comparaison ne s'effectue donc pas entre l'Égypte pharaonique et la Chine ancienne, mais bien entre l'*Orient* et l'Europe. À quelques reprises, Pauw conteste les ressemblances découvertes par les défenseurs de la thèse de colonisation. Il explique par exemple qu'il est impossible que Sésostris ait pu faire construire de grands navires pour voyager jusqu'en Chine, puisqu'il n'avait pas accès à une quantité suffisante de bois d'oeuvre de qualité²⁷⁰. L'argument est puissant: les Égyptiens ont en effet toujours dû importer des cèdres du Liban puisque les palmiers dattiers étaient trop tendres pour servir à la construction. Ils n'employaient donc le bois qu'avec modération et pour des projets de grande envergure. Néanmoins, tous les documents que nous avons lus et qui décrivent le trajet parcouru par Sésostris ou par les fils de Noé pour conquérir l'Asie dirigent leurs protagonistes par la voie terrestre, à travers l'Inde. Plusieurs, dont le comte de Caylus, utilisent d'ailleurs ce voyage pour démontrer les ressemblances qu'ils perçoivent entre l'architecture pharaonique et celle de Babylone, de l'Inde, et de la Chine. Pour eux, il s'agit d'une progression

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 307-308.

²⁶⁹ Le plus souvent, le terme englobe pour Pauw à la fois l'Afrique et l'Asie.

²⁷⁰ Cornélius Pauw. « Recherches philosophiques sur les Égyptiens... » tome 1, p. 31-33.

stylistique: « [...] M. le Comte de Caylus observe que les ouvrages égyptiens portent dans leur simplicité, jointe à une étonnante grandeur, le caractère original. [...] Les hommes ont toujours commencé par le simple dans toutes leurs opérations²⁷¹ ».

Conclusion

Dans ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, Pauw présente certains arguments fort pertinents. Il comble par exemple un vide dans la recherche tant sur la Chine que sur l'Égypte. Avant lui, la plupart des penseurs intéressés à la question se fascinaient pour les deux pays ou choisissaient leur favori et le présentaient sous le meilleur jour possible. Ce philosophe apporte un point de vue contraire, à la base, mais paradoxal: il ne croit pas que des pharaons aient fondé l'Empire du Milieu, mais ne s'efforce pas vraiment de démontrer en quoi ces nations diffèrent. À l'opposé, il les unit sous le vaste terme de « pays chauds » et consacre la plupart de son ouvrage à expliquer les similitudes qui rassemblent les cultures de ce groupe. Il se montre aussi acerbe envers toutes les nations non-européennes. Il est vrai qu'il désire, selon son propre aveu, rectifier les descriptions trop rêveuses et valorisantes de ses prédécesseurs. Il effectue ainsi un retour de balancier nécessaire, qui peut néanmoins parfois paraître présomptueux, ethnocentrique, et désarticulé.

²⁷¹ Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres. « Comparaison de quelques anciens Monumens des diverses parties de l'Asie. » *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M.DCC.LXI, jusques & compris l'année M.DCC.LXIII. Tome quinzième.* Paris, C. Panckoucke, 1773. p. 63.

Conclusion

Différentes facettes de la théorie égyptienne

L'Empire du Milieu a-t-il pu être fondé par des pharaons? La science moderne, tout comme les anciens textes égyptiens qui ont survécu jusqu'à nos jours, indiquent que nul conquérant n'aurait quitté la Vallée du Nil pour s'établir en Chine. Pourtant, cette vision a gagné une impressionnante popularité auprès des érudits européens des xvii^e et xviii^e siècles. Pourquoi? Vu la longueur du débat et la disparité des participants, les réponses varient grandement.

L'aspect religieux de la question demeure néanmoins prédominant durant la plupart de la période. La fréquence des voyages en Asie et en Amérique change la façon de percevoir le monde et son histoire, mais n'ébranle nullement la foi des penseurs. Ceux-ci semblent en effet déjà considérer que les textes bibliques, bien que d'inspiration divine, ont été un peu déformés par leurs écrivains. L'image du monde qu'ils proposent est adressée au peuple juif, donc ni aux Européens, ni aux Chinois, ni aux *Sauvages*. Les Jésuites de la Renaissance se rappellent que, depuis sa fondation, l'Église a dû s'adapter et se réinventer sans cesse alors qu'elle s'est étendue à travers le Vieux continent. Bien décidés à évangéliser l'Asie et le Nouveau monde, ils suggèrent une évolution des écrits sacrés. Celle-ci doit être créée sur mesure pour les futurs chrétiens. Ainsi, il est primordial, pour convaincre la cour de Pékin du bien-fondé de la *Sainte* religion, de dire les messes en mandarin, mais aussi de fournir des informations historiques qui s'accordent avec les annales chinoises.

L'hypothèse de colonisation constitue la méthode de réconciliation des dates la plus répandue à l'époque. Cependant, il ne faudrait pas surestimer l'importance des motifs religieux qui l'ont soutenue. En tant que missionnaires, les Jésuites s'installent dans la capitale chinoise pour convertir les lettrés haut-

placés, puis, à travers eux, le peuple entier. En tant que chercheurs, par contre, leurs objectifs sont quelque peu différents. Par ailleurs, des hommes tels que de Guignes ou Dortous de Mairan ne poursuivent pas une quête spirituelle lorsqu'ils se dévouent à la théorie égyptienne. L'illumination qu'ils recherchent est de nature scientifique: ils désirent trouver, auprès des cultures lointaines ou passées, des façons de perfectionner la société européenne. Il prônent non seulement la tolérance, mais démontrent un émerveillement certain devant les coutumes, les moeurs, et les connaissances des nations qu'ils étudient. Ils ne dénigrent pas leur propre civilisation, mais admettent ses faiblesses. La grande variété des langues et écritures complique par exemple les communications internationales en Europe. Les sinogrammes se montrent trop complexes pour être adoptés tels quels, mais leurs bases pourraient servir à la création d'une graphie universelle. De même, plusieurs croient que la traduction des hiéroglyphes pourrait permettre de reconquérir un immense savoir médical. Les Grecs anciens admiraient les acquis millénaires des prêtres égyptiens, et il est possible de croire, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, que cette science mystérieuse dépasse encore l'érudition des savants contemporains.

Après avoir constaté le traitement réservé aux immigrants chinois en Amérique durant la plupart du dernier siècle et demi, il peut être difficile de croire qu'à une certaine époque, l'Europe se tournait vers la Chine pour solutionner ses problèmes politiques et sociaux. Voltaire perçoit ainsi le système mandarinal comme un idéal méritocratique où la noblesse généalogique n'est pas garante de réussite. Toutefois, contrairement à ce que peuvent laisser penser les accusations de Pauw, les admirateurs de l'Empire du Milieu ne le louangent pas aveuglément. Les Jésuites ne parviennent par exemple jamais à comprendre comment les familles chinoises pauvres peuvent se résoudre à abandonner leurs enfants sur la rue. Ils arrivent à admettre que l'empereur est sans doute justifié de craindre l'expansion de la chrétienté au sein de ses

frontières, mais ne peuvent accepter le rejet des nourrissons, une pratique qu'ils trouvent révoltante.

Il est certain que toutes les images occidentales de la Chine ne dévoilent jamais que des miroirs déformants. Il est cependant naturel de croire, vu entre autres la lenteur des communications et la rareté de l'information, que les descriptions disponibles durant la Renaissance et les Lumières s'avèrent moins fidèles que celles qui nous parviennent aujourd'hui. Il s'agit là, selon nos recherches, d'une différence fondamentale entre la période qui précède généralement 1750 et celle qui lui succède. Le public actuel, et même de nombreux penseurs, semblent en effet trop habitués à calquer tout développement humain sur la marche du progrès technologique, qui paraît en évolution constante et croissante. Il peut donc être difficile d'imaginer pourquoi, à certaines époques, les savants ne s'attendaient pas à ce qu'une nouvelle découverte révolutionne leur conception du monde, mais plutôt à ce que les écrits oubliés d'une civilisation défunte leur révèle un secret insoupçonné. De même, avant 1750, la relation entre l'Europe et l'Asie est différente: l'*autre* ne sert pas à rehausser, de ses vices exposés, la valeur de la première, mais bien à en combler les lacunes de par ses solutions millénaires. Oui, certains explorateurs pragmatiques partent à la poursuite de fortune et de renommée, mais la plupart observent la Chine et l'Égypte ancienne parce qu'ils espèrent y retrouver l'histoire de l'humanité entière.

Le profond mouvement anticlérical qui marque les Lumières, adjoint à la montée des nationalismes et aux nouvelles méthodes scientifiques, annoncent la désuétude dans laquelle sombre l'hypothèse de colonisation au début du XIX^e siècle. À ce point, nul n'a encore prouvé son impossibilité, mais la théorie n'attise plus les passions comme avant. L'Empire du Milieu perd lentement ses admirateurs au fur et à mesure que les Britanniques s'y installent, tandis que la Vallée du Nil attire de plus en plus de chasseurs de trésors. Une vague d'égyptomanie, dérivée surtout des expéditions napoléoniennes en ce pays,

glisse lentement sur l'Europe, attisant la curiosité des masses. Ce n'est pas la première: l'empereur Hadrien a adopté l'imagerie égyptienne pour honorer son défunt Antinoüs, et les nombreuses statues qu'il a fait ériger, tout comme les trophées de guerre (obélisques, sphinx, et autres) amassés à Rome, se sont vus relevés et rappropriés par le Vatican durant la Renaissance. Ce sont ces symboles qui ont amené les savants, comme Kircher, à admirer les hiéroglyphes. L'égyptomanie joue donc un rôle crucial dans le développement de l'hypothèse de colonisation. Pourtant, si l'on orne les murailles de quelques nouveaux cimetières britanniques avec les images d'Isis et d'Osiris, et si Edgar Allan Poe dédie une nouvelle au métaphorique pharaon Allamistakeo²⁷², personne ne s'intéresse plus à la chronologie du monde. L'ancienne religion égyptienne se voit étudier sous l'un ou l'autre de deux aspects: on la rabaisse au rang de *croyances primitives*, puisqu'elle se montre polythéiste, ou on la christianise. C'est cette seconde option que choisissent Poe et le Marquis Spineto²⁷³ lorsqu'ils affirment que les pharaons n'honoraient qu'un seul dieu, supérieur à tous les autres. L'Égypte ancienne n'est donc pas seulement considérée pour ses richesses ensevelies et ses curiosités exotiques, mais encore aussi comme une civilisation grandiose et admirable. Quand la Chine se voit dépouillée de ce statut, il devient moins intéressant de lier les deux contrées.

Ce n'est cependant pas le seul élément qui peut expliquer la disparition de la théorie égyptienne. Les cercles savants français ont perdu de précieuses informations (dont la pierre de Rosette) lorsque les chercheurs accompagnant Napoléon ont été confrontés aux troupes britanniques. Les dommages n'étaient pas seulement matériels mais semblaient aussi affecter le moral des intellectuels. L'Égypte leur était désormais étrangère puisqu'elle appartenait à l'adversaire. Cela n'a néanmoins nullement empêché Jean-François Champollion de se lancer dans la traduction des hiéroglyphes. Cet exploit, qu'il a officiellement accompli

²⁷² Edgar Allan Poe. « Some Words with a Mummy. » *The Works of the Late Edgar Allan Poe. Volume II. Poems and Miscellanies.* New York, J. S. Redfield, 1850. p. 438-454.

²⁷³ Marquis Spineto. *Lectures on the Elements of Hieroglyphics...* p. 11.

en 1824 en publiant son *Précis du Système hiéroglyphique des Anciens Égyptiens...*²⁷⁴, démontre aussi la rivalité entre les penseurs français et britanniques. Les derniers ont en effet accusé le jeune prodige d'avoir repris, sans les créditer, les travaux de Thomas Young parus au cours des années précédentes. Les partisans se sont divisés en deux camps, selon leur nationalité. Il est intéressant de noter, au delà du conflit, que même après avoir traduit les mystérieux symboles, Champollion avoue ne pouvoir réfuter la théorie égyptienne²⁷⁵.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, cependant, les questions chronologiques ne sont plus en vogue au XIX^e siècle. Les savants se passionnent toujours pour les anciennes civilisations, mais ne paraissent pas désirer les ordonner selon leur date de fondation. Ils les divisent plutôt suivant leurs allégeances religieuses et les jugent d'après certains standards moraux et sociaux, qui servent à les placer sur une échelle de développement. Les nations installées au sommet de ce classement sont bien sûr celles qui pénètrent dans l'ère industrielle.

Aujourd'hui quasiment éteinte, la théorie égyptienne demeure intéressante parce qu'elle s'accorde en quelques points avec les conclusions scientifiques actuelles, qui, bien que fort éloignées de Noé et Sésostri, stipulent pour la plupart que les premiers humains ont lentement quitté leur région d'origine pour se lancer à la conquête de nouveaux territoires. Les restes des plus précoces *Homo sapiens* trouvés à ce jour proviennent par ailleurs souvent de la même région du monde où les polyhistor plaçaient le berceau de l'humanité. La création de l'hypothèse de colonisation, basée sur des prétentions évangélisatrices et le désir de répondre à une traditionnelle question philosophique, a mené les chercheurs sur une voie erronée. Les admirateurs de

²⁷⁴ Jean-François Champollion. *Précis du Système hiéroglyphique des Anciens Égyptiens, ou Recherches Sur Les Éléments Premiers De Cette Écriture Sacrée, Sur Leurs Diverses Combinaisons, Et Sur Les Rapports De Ce Système Avec Les Autres Méthodes Graphiques Égyptiennes*. Paris, Chez Treuttel et Wurtz, 1824. 410 pages.

²⁷⁵ Voir Maurice Pope. *The Story or Archaeological Decipherment from Egyptian Hieroglyphs to Linear B with 118 Illustrations and a Map*. New York, Charles Scribner's Sons, 1975. p. 196.

la Chine avaient raison: ce puissant empire n'a pas été bâti par la main des pharaons. L'erreur pousse toutefois à réfléchir. En tant que scientifiques, et même tout simplement en qualité de curieux, nous risquons, tout comme nos ancêtres érudits, d'échafauder des hypothèses que nos successeurs tourneront au ridicule. Est-ce là une leçon d'humilité? Oui, mais bien plus encore. Qui, en effet, aussi expérimenté soit-il, peut réellement prétendre à la vérité? Aujourd'hui comme il y a trois cents ans, les origines de l'homme sont incertaines, changeantes: elles se meuvent suivant les découvertes et les courants de pensée. Ces affiliations peuvent être motivées par un désir de connaissance, mais comme aux époques précédentes, elles peuvent aussi découler d'objectifs moins désintéressés.

On peut rappeler à ce sujet comment la chronologie des premières vagues d'immigration en Amérique continue de causer des remous tant dans la communauté scientifique qu'auprès du grand public. Quantités de livres questionnent les théories établies. Certains proposent une *découverte* chinoise de l'Amérique²⁷⁶, d'autres encore établissent des liens entre les pyramides Maya et Nahuatl, et celles de Gizèh²⁷⁷. L'*homme de Kennewick*, trouvé aux États-Unis en 1996, a aussi soulevé d'importantes controverses, surtout lorsque des études ont révélé que son apparence semblait généralement plus européenne qu'amérindienne. Le débat s'est envenimé, si bien que les autorités ont mis fin à l'investigation et ont retourné le corps à la terre, d'où il ne doit plus être tiré²⁷⁸. Certaines hypothèses peuvent s'avérer farfelues, mais elles méritent tout de même ne serait-ce qu'une brève considération, car elles sont nées pour encadrer

²⁷⁶ Voir par exemple Gavin Menzies. *1421: The Year China Discovered the World*. New York, Perennial, 2004. 649 pages.

²⁷⁷ Une brève recherche en librairie suffit à prouver le nombre imposant d'ouvrages, du plus sérieux au plus sensationnaliste, dévoués au sujet.

²⁷⁸ Plusieurs articles et reportages ont été dédiés à l'*homme de Kennewick*. Comme ses restes sont demeurés sous la responsabilité du National Park Service américain, il est possible de trouver les résultats d'analyse sur le site web de l'organisation: F.P. McManamon. « Kennewick Man ». *Archeology Program*. National Park Service, 2004, [En ligne]. <http://www.nps.gov/archeology/kennewick/index.htm#letter>. (Page consultée le 07/07/07).

World ?
=

des objectifs précis. Le futur de l'histoire, comme son passé, réside ainsi autant dans l'érudition de ses représentants que dans leur modestie, leur passion, leur sincérité, et leur ouverture d'esprit.

Bibliographie

Sources

Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres* [Le titre varie pour certains tomes]. La Haye, La Veuve d'Abr. Troyel; La Haye, P. Gosse; Amsterdam, F. Changuion; Paris, C. Panckoucke, 1718-. 41 tomes.

Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres depuis son établissement avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette Académie* [Le titre varie pour certains tomes]. Paris, Imprimerie royale, 1729-1793. 50 tomes.

Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres* [Le titre varie pour certains tomes]. La Haye, P. Gosse; Amsterdam, F. Changuion; Paris, C. Panckoucke, 1719-. 81 tomes.

Baudrand, Michel-Antoine. *Dictionnaire géographique et historique contenant une description exacte de tous les états, royaumes, provinces, villes, bourgs, montagnes, caps, illes, presqu'illes, lacs, mers, golfes, détroits, fleuves & rivières de l'univers. La situation, l'étendue, les limites, les distances, la qualité de chaque pays, les forces, le nombre, les moeurs, & le commerce de ses habitans. Et le rapport de la géographie ancienne avec la moderne tirée des meilleurs auteurs et des relations des plus fidèles voyageurs avec une table latine et françoise des noms anciens et modernes de chaque lieu, pour la facilité de ceux qui lisent les auteurs latins. Par Michel-Antoine Baudrand, prieur de Rouvres & du Neufmarché. Paris, Chez François-André Pralard, 1705. vol. 1.*

- Champollion, Jean-François. *Lettre à M. Dacier par Jean-François Champollion suivie de La bataille des hiéroglyphes par Jean-Claude Goyon*. Fontfroide, Bibliothèque artistique et littéraire, 1989. 82 pages.
- Champollion, Jean-François. *Précis du Système hiéroglyphique des Anciens Égyptiens, ou Recherches Sur Les Éléments Premiers De Cette Écriture Sacrée, Sur Leurs Diverses Combinaisons, Et Sur Les Rapports De Ce Système Avec Les Autres Methodes Graphiques Egyptiennes*. Paris, Chez Treuttel et Wurtz, 1824. 410 pages.
- Du Halde, Jean-Baptiste. *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*. Paris, 1735; La Haye, 1736. 4 volumes.
- Fer, Nicolas de. *Introduction à la géographie avec une description historique sur toutes les parties de la Terre*. Paris, Chez le Sr. Danet gendre de l'auteur sur le pont Notre-Dame a [sic] la sphere [sic] royale avec P. du R., 1717. 197 pages.
- Fréret, Nicolas, publication par J.-P. de Bougainville. *Défense de la chronologie fondée sur les monumens de l'histoire ancienne, contre le système chronologique de M. Newton – publiée depuis la mort de l'auteur pour servir de suite aux Mémoires de cette Académie*. Paris, Durand, 1758. 506 pages.
- Horapollinis Niloi, Conradus Leemans. *Hieroglyphica. Edidit, diversorum codicum recenter collatorum, priorumque editionum varias lectiones et versionem latinam subjunxit, adnotationem, item hieroglyphicorum imagines et indices adjecit*. Amstelodami, J. Muller et Socios, 1835. 892 pages.

Huet, Pierre-Daniel. *Huetiana, ou Pensées diverses de M. Huet,...* [Publié par l'abbé d'Olivet.] [P. D. Huetii Carmina.] 1722. Gallica, la Bibliothèque numérique, Bibliothèque nationale de France, [En ligne].

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-94301>. (Page consultée le 07/07/07).

Kircher, Athanasius. *Athanasii Kircheri Fuldensis Buchonii e Soc. Iesu Peodromus coptus sive ægyptiacus : ... in quo cùm linguæ coptæ, sive ægyptiacæ, quondam pharaonicæ, origo, ætas, vicissitudo, inclinatio : tùm hieroglyphicæ literaturæ instauratio, uti per varia variarum eruditionum, interpretationum que difficillimarum specimina, ita noua quoque & insolita methodo exhibentur.* Rome, Typis S. cong. de Propag. fide, 1636. (Microfiches: New York, Readex Microprint, 1998. 8 fiches, 11x15 cm).

Kircher, Athanasius. *La Chine d'Athanase Kirchere de la Compagnie de Jésus, Illustrée de plusieurs Monuments tant Sacrés que Profanes, et de quantités de Recherchés de la Nature & de l'Art. À quoy on à adjousté de nouveau les questions curieuses que le Serenissime Grand Duc de Toscane a fait depuis peu au P. Jean Grubere touchant ce grand Empire. Avec un Dictionnaire Chinois & François, lequel est tres-rare, & qui n'a pas encores paru au jour. Traduit par F. S. Dalquié.* Amsterdam, Jean Jansson à Waesberge & les heritiers d'Elizée Weyerstraet, 1670. 367 pages.

Kircher, Athanasius. *Cedipus Ægyptiacus hoc est universalis hieroglyphicæ veterum doctrinæ temporum iniuria abolitæ instauratio.* Rome, Vitalis Mascardi, 1652-1654. 3 tomes.

Marcy (ou Marsy), François-Marie de. *Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des*

Russiens & des Américains. Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin. Par M. l'Abbé de Marcy. Nouvelle édition, revue & corrigée. Tome premier, contenant l'histoire des Chinois, & le commencement de celle des Japonnois. Paris, Chez la veuve Desaint, 1775. Tome I.

Matinière, Bruzen de la. *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique, par M. Bruzen de la Matinière, géographe de Sa Majesté catholique Philippe V. Roi des Espagnes & des Indes. Nouvelle édition, corrigée et amplement argumentée. Paris, Chez les libraires associés, 1768. Tome II.*

Montesquieu, Charles de Secondat, baron de. *De l'Esprit des Loix, ou du rapport que les Loix doivent avoir avec la Constitution de chaque Gouvernement, les Moeurs, le Climat, la Religion, le Commerce, &c. à quoi l'Auteur a ajouté des recherches nouvelles sur les Loix Romaines, touchant les Successions, sur les Loix Françoises, & sur les Loix Féodales. Nouvelle édition Corrigée par l'Auteur & augmentée d'une Table des Matieres, & d'une Carte Géographique, pour servir à l'intelligence des articles qui concernent le Commerce. Genève, Chez Barrillot et Fils, 1749 [1748]. 3 volumes.*

Needham, John Turberville. *De Inscriptione quadam aegyptiaca Taurini inventa et characteribus aegyptiis olim et sinis communibus, exarata idolo cuidam antiquo, in regia Universitate servato, ad utrasque Academias Londinensem et Parisiensem rerum antiquarum investigationi et studio praepositas data epistola. Romae, ex typ. Palladis, [s.d.], 1761. 71 pages.*

Nostradamus, Michel. *Orus Apollo fils de Osiris roy de Aegypte niliacque des notes hieroglyphiques livres deux mis en rithme par epigrammes oeuvre de incredible et admirable erudition et antiquite par Michel Nostradamus de St. Remy de Provence. Manuscrit ca. 1543, transcription de Guillaume Thonnaz, 2004,*

[En ligne]. <http://www.zannoth.de/neuigkeiten/vergleiche/horus-vergl.pdf>. (Page consultée le 07/07/07).

Pauw, Cornélius. *Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine par M. de P. Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains par Dom Pernety*. Londres, [s.n.], 1771. 2 tomes en 1 volume.

Pauw, Cornélius. « Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois. » *Oeuvres philosophiques de Pauw*. Paris, Jean-François Bastien, 1795 [1773]. 2 volumes.

Pinot, Virgile. *Documents inédits relatifs à la connaissance de la Chine en France de 1685 à 1740*. Paris, Librairie orientaliste, 1932. 130 pages.

Poe, Edgar Allan. « Some Words with a Mummy. » *The Works of the Late Edgar Allan Poe. Volume II. Poems and Miscellanies*. New York, J. S. Redfield, 1850. p. 438-454.

Querbeuf, Yves Mathurin Marie Treaudet de, éd. *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*. Paris, J.G. Mériqot le jeune, 1780-1783. Tomes 16-24.

Renaudot, Eusèbe. *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans, qui y allèrent dans le neuvième siècle; traduites de l'arabe avec des remarques sur les principaux endroits de ces relations*. Paris, Jean-Batiste Cougnard, 1718. 397 pages.

Ricci, Matteo, édition et traduction de Louis J. Gallagher. *China in the Sixteenth Century. The Journals of Matthew Ricci. 1583-1610*. New York, Random House, 1953. 616 pages.

Voltaire, François-Marie Arouet, dit. Sans titre. Lettre du 16 août 1761 à Dortous de Mairan. Extrait tiré du catalogue de l'exposition *Voltaire et la Chine* présentée aux Délices du 6 mai au 4 octobre 2003. p. 10, #49. [En ligne] http://www.ville-ge.ch/bge/imv/dossier_pdf/Catalogue1.pdf. (Page consultée le 07/07/07).

Voltaire, François-Marie Arouet dit. *L'Orphelin de la Chine*. S.l., s.n., 1755? p. 156-243.

Warburton, William. *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens: où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Égypte, et l'origine du culte des animaux*. Traduit par Léonard des Malpeines. Édition et notes par Patrick Tort, précédé de *Scribble (pouvoir/écrire)* par Jacques Derrida et de *Transfigurations (archéologie du symbolique)* par Patrick Tort. Paris, Aubier Flammarion, 1977. 407 pages. Collection « Palimpseste ».

Warburton, William. *The Divine Legation of Moses Demonstrated, on the Principles of a Religious Deist, from the Omission of the Doctrine of a Future State of Reward and Punishment in the Jewish Dispensation. In Nine Books. [...] The Third Edition, Corrected and Enlarged*. London, printed for the executor of the late Mr. Fletcher Gyles, 1742-58. Livres I-VI, 2 volumes.

À propos de la Société de Jésus

- Duignan, Peter. « Early Jesuit Missionaries: A Suggestion for Further Study. »
American Anthropologist. New Series, vol. 60, no. 4 (août 1958). p. 725-732.
- Étiemble, René. *Les Jésuites en Chine (1552-1773). La Querelle des Rites, présentée par Etiemble*. Paris, Julliard, 1966. 301 pages.
- Findlen, Paula, éd. *Athanasius Kircher, the Last Man who Knew Everything*. New York, Routledge, 2004. 485 pages.
- Fletcher, John, éd. *Athanasius Kircher und Seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1988. 214 pages.
- Godwin, Joscelyn. *Athanasius Kircher. A Renaissance Man and the Quest for Lost Knowledge*. London, Thames and Hudson, 1979. 96 pages.
- Gorman, Michael John, et Nick Wilding. *The Correspondence of Athanasius Kircher. The World of a Seventeenth Century Jesuit. An International Research Project*, [En ligne]. <http://archimede.imss.fi.it/kircher/>. (Page consultée le 07/07/07/).
- Höpfl, Harro. *Jesuit Political Thought: The Society of Jesus and the State, c. 1540-1630*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004. 406 pages.
- Li, Shenwen. « Implantation de la mission française en Chine sous les Ming et les Qing. » *Essais sur les échanges Orient et Occident*. Shanghai, Wenyi chubanshe, 2001. vol. 2, p. 72-100.

- Li, Shenwen. *Stratégies missionnaires des Jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*. Paris / Québec, L'Harmattan / Presses de l'Université Laval, 2001. 379 pages.
- Martin, A. Lynn. « The Jesuit Mystique. » *Sixteenth Century Journal*. vol. 4, no. 1 (avril 1973). p. 31 à 40.
- Minamiki, George, S.J. *The Chinese Rites Controversy from its Beginning to Modern Times*. Chicago, Loyola University Press, 1985. 353 pages.
- Mungello, David E. *Curious Land. Jesuit Accommodation and the Origins of Sinology*. Wiesbaden, Franz Steiner, 1985. 412 pages.
- Mungello, David E., éd. *The Chinese Rites Controversy. Its History and Meaning*. Nettetal, Steyler Verlag, 1994. 350 pages.
- O'Malley, John W., et al. *The Jesuits II. Cultures, Sciences, and the Arts, 1540-1773*. Toronto, University of Toronto Press, 2006. 905 pages.
- Ricci Institute, University of San Francisco. *The Ricci 21st Century Roundtable on the History of Christianity in China*, [En ligne].
<http://ricci.rt.usfca.edu/index.html>. (Page consultée le 07/07/07).
- Rowbotham, Arnold H. « The Jesuit Figurists and Eighteenth-Century Religious Thought. » *Journal of the History of Ideas*. vol. 17, no. 4 (octobre 1956). p. 471-485.

À propos de l'égyptologie, de l'égyptomanie, et des hiéroglyphes

Baltrušaitis, Jurgis. *La quête d'Isis. Essai sur la légende d'un mythe*. Paris, Flammarion, 1985. 231 pages. Collection « Idées et recherches ».

Bernat Vistarini, Antonio, John T. Cull, et Tamás Sajó, dir. « Horapollo. » *Studiolum*, [En ligne]. <http://www.studiolum.com/en/cd08-horapollo.htm>. (Page consultée le 07/07/07).

Curl, James Stevens. *Egyptomania. The Egyptian Revival. A Recurring Theme in the History of Taste*. Manchester, Manchester University Press, 1994. 298 pages.

Grimal, Nicolas. *Histoire de l'Égypte ancienne*. Paris, Fayard, 1988. 593 pages.

Iversen, Erik. *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*. Princeton, Princeton University Press, 1993. 178 pages.

Obsomer, Claude. *Les campagnes de Sésostris dans Hérodote. Essai d'interprétation du texte grec à la lumière des réalités égyptiennes*. Bruxelles, Éditions Safran, 1989. 215 pages. Collection « Connaissance de l'Égypte ancienne ».

Pope, Maurice. *The Story of Archaeological Decipherment from Egyptian Hieroglyphs to Linear B*. New York, Charles Scribner's Sons, 1975. 216 pages.

Spineto, Marquis. *Lectures on the Elements of Hieroglyphics and Egyptian Antiquities by the Marquis Spineto*. Londres, C.J.G. & F. Rivington, 1829. 493 pages.

V.-David, Madeleine. *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux xvii^e et xviii^e siècles et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1965. 169 pages.

Wortham, John David. *British Egyptology. 1549-1906*. Newton Abbott, David & Charles, 1971. 171 pages.

À propos des conceptions européennes de la Chine

Barthold, Vasilii Vladimirovitch, traduction et annotation de B. Nikitine. *La découverte de l'Asie. Histoire de l'orientalisme en Europe et en Russie*. Paris, Payot, 1947. 367 pages.

Baudet, Henri, traduction de Elizabeth Wenthold. *Paradise on Earth. Some Thoughts on European Images of Non-European Man*. Westport, Greenwood Press, 1976 [1965]. 87 pages.

Cartier, Michel, dir. *La Chine entre amour et haine. Actes du viii^e Colloque de sinologie de Chantilly*. Paris / Taipei, Desclée de Brouwer / Institut Ricci, 1998. 451 pages. Collection « Variétés sinologiques ».

Colloque international de sinologie (1^{er}, 1974, Chantilly, France). *La mission française de Pékin aux xvii^e et xviii^e siècles. Actes du Colloque international de sinologie. Centre de recherches interdisciplinaire de Chantilly (CERIC), 20-22 septembre 1974*. Paris, Les Belles Lettres, 1976. 164 pages. Collection « La Chine au temps des Lumières ».

Colloque international de sinologie (2^e, 1977, Chantilly, France). *Les rapports entre la Chine et l'Europe au temps des Lumières. Actes du i^{er} Colloque*

international de sinologie. Centre de recherches interdisciplinaire de Chantilly (CERIC), 16-18 septembre 1977. Paris, Les Belles Lettres, 1980. 272 pages. Collection « La Chine au temps des Lumières ».

Colloque international de sinologie (3^e, 1980, Chantilly, France). *Appréciation par l'Europe de la tradition chinoise à partir du xvii^e siècle. Actes du 3^e Colloque international de sinologie. Centre de recherches interdisciplinaires de Chantilly (CERIC), 11-14 septembre 1980. Paris, Les Belles Lettres, 1983. 290 pages. Collection « La Chine au temps des Lumières ».*

Cordier, Henri. *La Chine en France au xviii^{ème} siècle.* Paris, Henri Laurens, 1910. 138 pages.

Dawson, Raymond. *The Chinese Chameleon. An Analysis of European Conceptions of Chinese Civilization.* London, Oxford University Press, 1967. 235 pages.

Étiemble, René. *L'Europe chinoise.* Paris, Gallimard, 1988-1989. 2 volumes.

Franke, Herbert. « In Search of China. Some General Remarks on the History of European Sinology. » *Europe Studies China: Papers from an International Conference on European Sinology.* London, Han-Shan Tang Books, 2005. p. 11-23.

Hung, Ho-Fung. « Orientalist Knowledge and Social Theories. China and the European Conceptions of East-West Differences from 1600 to 1900. » *Sociological Theory*, 21 (3). p. 254-280.

Jones, David Martin. *The Image of China in Western Social and Political Thought.* Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2001. 248 pages.

- Lach, Donald Frederick. *Asia in the Making of Europe*. Chicago, University of Chicago Press, 1965-. vol. 1, tomes 1-2.
- Lach, Donald Frederick. *China in the Eyes of Europe: The Sixteenth Century*. Chicago, University of Chicago Press, 1968 [1965]. 821 pages.
- Lee, Thomas H.C., dir. *China and Europe, Images and Influences in Sixteenth to Eighteenth Centuries*. Hong Kong, The Chinese University Press, 1991. 356 pages.
- Lundbaek, Knud. « The Establishment of European Sinology, 1801-1815. » *Cultural Encounters: China, Japan, and the West. Essays Commemorating 25 Years of East Asian Studies at the University of Aarhus*. Aarhus, Aarhus University Press, 1995. p. 15-54.
- Mackerras, Colin Patrick. *Sinophiles and Sinophobes. Western Views of China. An Anthology Selected and Edited by Colin Mackerras*. Oxford / New York, Oxford University Press, 2000. 294 pages.
- Mackerras, Colin Patrick. *Western Images of China. Revised Edition*. Hong Kong, Oxford University Press, 1999 [1987]. 368 pages.
- Malatesta, Edward J. et Yves Raguin, dir. *Images de la Chine. Le contexte occidental de la sinologie naissante. Actes du VI^e Colloque international de sinologie de Chantilly, 11-14 septembre 1989. Ouvrage publié avec le concours de Fondations Maison des Sciences de l'Homme, Paris; Henry Luce, New York et de la Province de France de la Compagnie de Jésus. Organisé par le Ricci Institute for Chinese-Western Cultural History; le Centre de recherches interdisciplinaires de Chantilly (CERIC)*. San Francisco / Paris, Ricci

Institute for Chinese-Western Cultural History / Institut Ricci, 1995. 432 pages. Collection « Variétés sinologiques. Nouvelle série ».

Malatesta, Edward J. et Yves Raguin, dir. *Succès et échecs de la rencontre Chine et Occident du xv^e au xx^e siècle. Actes du v^e Colloque international de sinologie de Chantilly, 15-18 septembre 1986*. San Francisco / Taipei, Ricci Institute for Chinese-Western Cultural History, University of San Francisco / Ricci Institute, 1993. 279 pages. Collection « Variétés sinologiques. Nouvelle série ».

Mungello, David E. *The Great Encounter of China and the West, 1500-1800*. New York, Rowman and Littlefield, 2005 [1999]. 144 pages.

Said, Edward W. *Orientalism. Western Conceptions of the Orient*. London / New York, Penguin Books, 2003 [1978]. 432 pages.

Schwab, Raymond. *La Renaissance orientale*. Paris, Payot, 1950. 526 pages.

Song, Shun-Ching. *Voltaire et la Chine*. Aix-en-Provence, Université de Provence, 1989. 348 pages.

Spence, Jonathan D. *The Chan's Great Continent. China in Western Minds*. New York, W.W. Norton & Company, 1998. 279 pages.

Spence, Jonathan D. *Western Advisers in China. To Change China*. New York, Penguin Books, 2002 [1969]. 335 pages.

Van Kley, Edwin J. « Europe's 'Discovery' of China and the Writing of World History. » *The American Historical Review*. vol. 76, no. 2 (avril 1971). p. 358-385.

À propos de l'histoire des sciences et des idées

Allen, Don Cameron. « The Predecessors of Champollion. » *Proceedings of the American Philosophical Society*. vol. 104, No. 5 (17 octobre 1960). p. 527-547.

Centre de recherche sur la littérature des voyages (CRLV), École doctorale de Littératures françaises et comparée de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV). *Centre de recherche sur la littérature des voyages*, [En ligne]. <http://www.crlv.org/>. (Page consultée le 07/07/07).

Centre franco-chinois d'études sinologiques. *Deux siècles de sinologie française*. Pékin, Centre franco-chinois d'études sinologiques, 1943. 74 pages.

Church, Henry Ward. « Corneille De Pauw, and the Controversy over His Recherches Philosophiques Sur Les Americains [sic]. » *PMLA*. vol. 51, no. 1 (Mars 1936). p. 178-206.

Cordier, Henri. *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*. Paris, Librairie Paul Geuthner, 1920. p. 13.

Cordier, Henri. *Les études chinoises sous la révolution et l'empire*. Leide, E. J. Brill, 1919. 47 pages.

- Demiéville, Paul. « Aperçu historique des études sinologiques en France. »
Acta Asiatica. (Bulletin of the Institute of Eastern Culture), 11, Tokyo,
 1966. p. 56-110.
- Duchet, Michèle. *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières: Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*. Paris, Flammarion, 1978 [1971]. 446 pages.
- Dugat, Gustave. *Histoire des orientalistes de l'Europe du xii^e au xix^e siècle précédée d'une esquisse historique des études orientales*. Bristol, Ganesha Publishing, 2003 [1868-1870]. 2 volumes. Collection « Reference Library of Asian Studies ».
- Grafton, Anthony. *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1992. 282 pages.
- Guenée, Bernard. *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*. Paris, Aubier-Montaigne, 1980. 439 pages.
- Gusdorf, Georges. *Les origines des sciences humaines. Antiquité, Moyen Âge, Renaissance*. Paris, Payot, 1967. 500 pages.
- Haycock, David. « William Stukeley: Science, Religion and Archaeology in Eighteenth-Century England. » Chapitre 9, 2001. *The Newton Project*. University of Sussex, East Sussex, 2007, [En ligne].
<http://www.newtonproject.sussex.ac.uk/texts/viewtext.php?id=OTHE00026&mode=normalized>. (Page consultée le 07/07/07).

Hazard, Paul. *La pensée européenne au XVIII^e siècle, de Montesquieu à Lessing*. Paris, Boivin, 1946. 2 volumes.

Hodgen, Margaret T. *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1998 [1964]. 528 pages.

Lechamp, Jean. « Histoire de l'Académie. » *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Présentation de l'Académie*, [En ligne].
<http://www.aibl.fr/fr/present/home.html>. (Page consultée le 07/07/07).

Mandrou, Robert. *Histoire de la pensée européenne 3. Des humanistes aux hommes de science (XVI^e et XVII^e siècles)*. Paris, Éditions du Seuil, 1973. 244 pages.

Maspero, Henri. « La chaire de Langues et Littératures chinoises et tartares-mandchoues. » *Le Collège de France. Livre jubilaire composé à l'occasion de son quatrième centenaire*. Paris, Presses universitaires de France, 1932. p. 355-366.

Maspero, Henri. « La Sinologie. » *Société Asiatique. Le Livre du centenaire. 1822-1922*. Paris, P. Geuthner, 1922. p. 261-283.

McManamon, F.P. « Kennewick Man. » *Archeology Program*. National Park Service, 2004, [En ligne].
<http://www.nps.gov/archeology/kennewick/index.htm#letter>.
 (Page consultée le 07/07/07).

Menzies, Gavin. *1421: The Year China Discovered the World*. New York, Perennial, 2004. 649 pages.

Moule, A.C. « British Sinology. » *The Asiatic Review*. 44 (avril 1948). p. 187-192.

O'Brien, Karen. *Narratives of Enlightenment: Cosmopolitan History from Voltaire to Gibbon*. Cambridge, Cambridge University Press, 1997. 249 pages.

Omont, Henri. *Missions archéologiques françaises en Orient aux xvii^e et xviii^e siècles*. Paris, Imprimerie nationale, 1902. 2 volumes.

Pinot, Virgile. *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*. Genève, Slatkine reprints, 1971 [1932]. 480 pages.

Pocock, John Greville Agard. *Barbarism and Religion. Volume 2, Narratives of Civil Government*. Cambridge, Cambridge University Press, 2001. 436 pages.

Richard, Jean. « Les précurseurs de l'orientalisme. » *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Fasc. IV (nov.-déc. 2001), [En ligne]. http://www.aibl.fr/fr/seance/discours/disc_richard.htm. (Page consultée le 07/07/07).

Royal Society, The. *Brief History of the Society*, [En ligne]. <http://www.royalsoc.ac.uk/page.asp?id=2176>. (Page consultée le 07/07/07).

Szczeńniak, Boleslaw. « The Atlas and Geographic Description of China. A Manuscript of Michael Boym (1612-1659). » *Journal of the American Oriental Society*, 73 (1953). p. 65-77.

Trigger, Bruce G. *History of Archaeological Thought*. Cambridge, Cambridge University Press, 1989. 500 pages.

Zürcher, E. « From 'Jesuit Studies' to 'Western Learning'. » *Europe Studies China: Papers from an International Conference on European Sinology*. London, Han-Shan Tang Books, 2005. p. 264-279.

Annexe: Comparaison de caractères 1

Pl. I. Mémoire de l'état des B. L. T. XXXIX. Page 26

	Let. Hébreu	Let. Samar.	Let. Ethiop.	Let. Phénice	Let. Epistoliques des Chinois	Let. Hieroglyphiques des Chinois
Aleph	א	𐤀	አ	𐤀	𠄎 ou 𠄏	1. Pigeon
Beth	ב	𐤁	በ	𐤁	𠄐 ou 𠄑	2. Oiseau
Ghimmel	ג	𐤂	ገ	𐤂	𠄒 ou 𠄓	3. Mouton Marin
Daleth	ד	𐤃	ደ	𐤃	𠄔 ou 𠄕	4. Serpent
He	ה	𐤄	ሐ	𐤄	𠄖 ou 𠄗	5. Tortue
Vav	ו	𐤅	ወ	𐤅	𠄘 ou 𠄙	6. Dragon
Zain	ז	𐤆	ዘ	𐤆	𠄚 ou 𠄛	7. Lune
Khet	ח	𐤇	ሀ	𐤇	𠄜 ou 𠄝	8. Soleil
Thet	ט	𐤈	ሐ	𐤈	𠄞 ou 𠄟	9. Montagne
Jod	י	𐤉	የ	𐤉	𠄠 ou 𠄡	10. Main
Kaf	כ	𐤊	ከ	𐤊	𠄢 ou 𠄣	11. la Droite
Lamed	ל	𐤋	ለ	𐤋	𠄤 ou 𠄥	12. la Gauche
Mim	מ	𐤌	መ	𐤌	𠄦 ou 𠄧	
Noun	נ	𐤍	ነ	𐤍	𠄨 ou 𠄩	
Samec	ס	𐤎	ሠ	𐤎	𠄪 ou 𠄫	
An	א	𐤏	ዐ	𐤏	𠄬 ou 𠄭	
Phe	פ	𐤐	የ	𐤐	𠄮 ou 𠄯	
Tade	צ	𐤑	ረ	𐤑	𠄰 ou 𠄱	
Cof	ק	𐤒	ቀ	𐤒	𠄲 ou 𠄳	
Resch	ר	𐤓	ረ	𐤓	𠄴 ou 𠄵	
Schu	ש	𐤔	ሰ	𐤔	𠄶 ou 𠄷	
Tau	ת	𐤕	ተ	𐤕	𠄸 ou 𠄹	

Mesures in 12. Tome 6. Page 44

Joseph de Guignes. « Mémoire dans lequel... » Page dépliant nommée « 26 ». Ouvrage propriété de la Bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'UdM; photographie de Marie-France Matte.

Annexe: Comparaison de caractères 2

P. II. Mémoire de l'Acad. des B.J.T. XXIX. Page 26.

Lecture des Lettres Syllabiques.

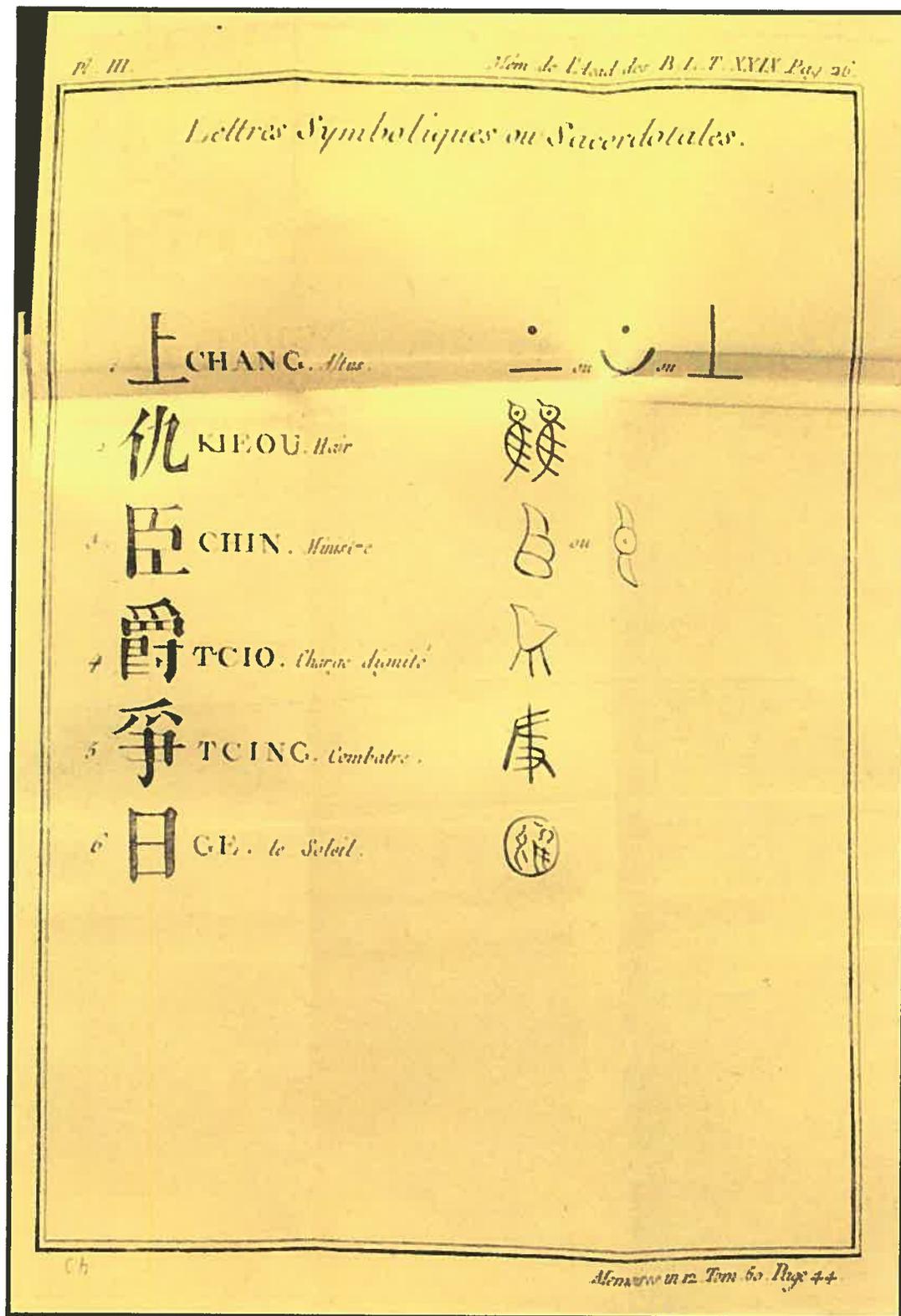
<p>1. 啓 KI. Examiner l'air</p> <p>2. 閉 HIA. Rempre braver</p> <p>3. 波 TCHI. Amas d'eau</p> <p>4. 父 FOU. Pere.</p> <p>5. 右 YEOU. Dextre.</p> <p>6. 仇 KIEOU. Jumeaux.</p> <p>7. 有 YEOU. Pastre</p> <p>8. 君 KIUN. Prince.</p> <p>9. 見 KIEN. Voir</p>	<p>6. Analyse.</p> <p>啓</p> <p>閉</p> <p>波</p> <p>父</p> <p>右</p> <p>仇</p> <p>有</p> <p>君</p> <p>見</p>	<p>10. YADA. Sçavoir.</p> <p>SCHADAD. Dirigee l'écriture.</p> <p>11. YAM. Mer.</p> <p>12. IOD. Pere en Egyptien.</p> <p>13. IOF. La main en Egyptien.</p> <p>14. YAN Hebraic. ינה Préludant</p> <p>15. IOHH. la lune ou Ses principe de l'Pastre</p> <p>16. PHII. Princes.</p>
---	---	--

Voyelles attachées aux Lettres.

10. Ethiopiennes	P. lu	P. lu
Chinoises	ㄣ	ㄣ
	ㄣ	
11. 共 HONG. Omme.	共	

Mémoire de l'Acad. des B.J.T. XXIX. Page 26.

Annexe: Comparaison de caractères 3



Annexe: Comparaison de caractères 4

Mém. de l'Acad. des B. L., Tom. XXVII, pag. 50

CHINOIS			CHINOIS			CHINOIS		
Mod.	Ancien	Egypt.	Mod.	Ancien	Egypt.	Moderne	Ancien	Egyptien
1	一	一	17	立	𐀓	33	易	𐀓
2	二	二	18	△	△	34	明	𐀓
3	山	^	19	口	▽	35	儒	𐀓
4	人	人	20	足	足	36	知	𐀓
5	入	人	21	工	工	37	知	𐀓
6	十	十	22	个	个	38	知	𐀓
7	凸	凸	23	𠂇	𠂇	39	知	𐀓
8	子	子	24	犬	犬	40	知	𐀓
9	日	日	25	豕	豕	41	知	𐀓
10	早	早	26	佳	佳	42	知	𐀓
11	月	月	27	夕	夕	43	知	𐀓
12	木	木	28	子	子			
13	目	目	29	𠂇	𠂇			
14	田	田	30	厂	厂			
15	舟	舟	31	乂	乂			
16	魚	魚	32	五	五			

Mém. de l'Acad. des B. L., Tom. 60, pag. 94.

Joseph de Guignes. « Essai sur le moyen... » p. 50. Ouvrage propriété de la Bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'UdM; photographie de Marie-France Matte.

